
ALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME TROISIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguftins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoife, rue Chriftine.



A Melpomene il a rendu son Trône.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

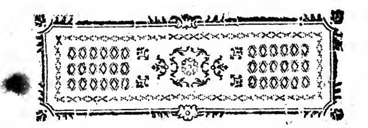
TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

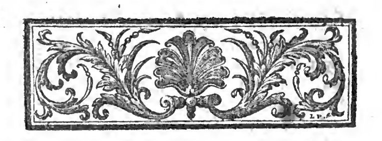


VIE
DE
M. CORNEILLE,
AVEC
L'HISTOIRE
DU THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A LUI,
ET
Des Réflexions ſur la Poëtique.

LA Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'aſſez important pour mériter d'être écrite; & à le regarder comme un Auteur illuſtre, ſa Vie eſt proprement l'Hiſtoire de ſes Ouvrages. Mais cette Hiſtoire demande

naturellement d'être précédée par celle du Théâtre François : il eſt bon de repréſenter en quel état il ſe trouvoit lorſque les Ouvrages de M. Corneille commencèrent à y paroître. J'ai cru que par ce moyen je ferois un éloge fort ſimple de ce grand Homme, & qu'en même temps je donnerois à mon ſujet un ornement aſſez agréable.





HISTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A M. CORNEILLE.



UAND il s'agit de faire l'Hiſtoire de l'origine ou du progrès des Lettres en France, les ſix ou ſept premiers ſiècles de la Monarchie ne tiennent guères de place. Les irruptions des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, la barbarie de leurs mœurs, & les ravages continuels de la guerre, étouffèrent pour long-temps les Sciences, à qui il faut, ainſi qu'à des plantes délicates, un air doux & beaucoup de ſoin. L'onzième ſiècle eſt célèbre pour l'ignorance; & en effet, elle y fut portée à un haut de-

gré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent naiſſance les Poëtes qui écrivirent en *Roman*, c'eſt-à-dire en Langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la ſeule langue vulgaire. Ils ſe firent davantage connoître dans le douzième ſiècle ſous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours*, *Conteours*, *Chanterres & Jongleours*. Les Trouverres ou Conteours étoient les vrais Poëtes; ils inventoient les ſujets, & les mettoient en rimes. Les Chanterres & Jongleours ne faiſoient que chanter les Poëſies ſur leurs inſtrumens. On les appelloit auſſi *Méneſtrels*.

Les origines de toutes choſes nous ſont preſque toujours cachées, & c'eſt un aſſez agréable ſpectacle perdu pour notre curioſité : mais heureuſement nous retrouvons ici une origine de la Poëſie à peu-près telle qu'elle a dû être chez les plus anciens Grecs. La Nature ſeule faiſoit ces Poëtes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient diſputer l'honneur. A l'égard des Trouverres, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été : perſonne, ſans exception, n'entendoit le Grec; il n'y avoit que quelques Eccléſiaſtiques qui entendiſſent le Latin; & les Gens ha-

biles favoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Auffi leurs Ouvrages étoient-ils fans règles, fans élévation, fans justeffe; en récompenfe, on y trouvoit une fimplicité qui fe rend fon Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire fans paroître trop ridicule, & quelquefois des traits de génie imprévus & affez agréables.

Le chant a fait naître la Poëfie, ou l'a du moins accompagnée dans fa naiffance : tous les Vers de Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois, durant le repas d'un Prince, on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec fes Méneftrels ou Jongleours, & il leur faifoit chanter fur leurs harpes ou vielles les Vers qu'il avoit compofés. Ceux qui faifoient les *fons* auffi bien que les *mots*, étoient les plus eftimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perfe les Poëtes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les cabarets, comme nos Vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coûte quelque chofe.

Parmi les anciens Trouverres, fi femblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de fi beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bien heureux

d'en defcendre. Tel qui par les partages de fa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château, bien feigneurial, alloit quelque temps courir le monde en rimant, & revenoit acquérir le refte du Château.

On les payoit en *armes*, *draps & chevaux*; &, pour ne rien déguifer, on leur donnoit auffi de l'argent : mais pour rendre les récompenfes des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princeffes & les plus grandes Dames y joignoient fouvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux-Efprits. Si l'on eft étonné que dans une Nation telle que la Françoife, qui avoit toujours méprifé les Lettres, & qui n'eft pas même encore bien revenue de cette efpèce de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amufaffent à faire des Vers; je ne puis répondre autre chofe, finon que ces Vers-là fe faifoient fans étude & fans fcience, & que par conféquent ils ne déshonoroient pas la Nobleffe. Je ne ferois pas fi bien connoître ces Poëtes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai cru que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je fortirai un peu

des bornes de l'Hiſtoire du Théâtre ; mais j'eſpère qu'une matière aſſez agréable par elle-même, & aſſez peu traitée, me feroit obtenir ma grace des plus ſévères Lecteurs.

Voici deux petits fragmens aſſez bons de Chriſtien de Troies.

Puiſque vos plaiſt, or m'eſcoutés,
Cuer & oreilles me preſtés,
Car parolle ouïe eſt perdue,
S'elle n'eſt de cuer entendue.
Qu'as oreilles vient la parole,
Ainſi comme le vent qui vole,
Més ni arreſte ne demore ;
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'eſt ſi éveillé
Qu'al prendre ſoit appareillé.
Et qu'il la puiſſe en ſon venir
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci :

Car tiex à pauvre cuer & laſche,
Quand voit un preudhom qui entache
De ſort ſoi tote une beſogne,
Li cort ſus, & ſi jette fors
Le pauvre cuer qu'il a el cors,
Et ſi li donne plainement
Cuer de preudhomme & hardement.

Hebert, dans le Roman des Sept Sages,

a dit une chose digne du plus habile d'entr'eux.

Rien tant ne greve à Menteor,
A Larron, ne à Robeor,
N'a mauvais hom quiex qui soit,
Comme verités quand l'apperçoit,
Et verités est la maçûe
Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault, Roi de Navarre, n'est il pas joli?

De bien aimer ne puet nus enseigner,
Fors que li cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en sçait plus, & moins s'en peut aidier.

Monseigneur Gaces Brulés, Chevalier, fort aimé de ce Roi de Navarre, peut paroître digne de sa faveur par cet échantillon de sa Poësie.

D'amors me plain & dis pourquoi
Car ceux qui la trahissent voy,
Souvent à leur joye venir ?
Et gi fail par bonne foy :
Qu'Amours pot esaucier sa loy
Veut ses ennemis retenir,
De sens li vient si com je croy,
Qu'a siens ne puet elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujour-

d'hui, en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres?

> Douce dolor est la moie,
> Car tant en ai le mal chier,
> Que tout le mont n'en prendoie,
> S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frédéric Barberousse; car je ne daignerois pas compter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable: mais je crois qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux, Provençal, a dit assez galamment:

> Uno doulour senty venir
> Al cor d'un angoyssous afan;
> Lou Mége que my pot guarir.
> My vol en dyetta tenir,
> Comme lous autres Méges fan.

Robert de Reims dans un grand mor-

ceau d'antithèses sur l'Amour, n'a mal rencontré en celles-ci.

Amours va par avanture,
Chacun y pert & gagne,
Par out rage & par mesure
Sane chacun & me hagne.
Eurs & mes adventure
Sont tosjours en sa compaigne.
Pour cest raison & droiture
Que chacun s'en lot & plagne.

Finissons, & peut-être trop tard, par ces Vers d'Eustace li Peintre, à sa Maîtresse.

Dame ou tous biens crest & naist & esclaire,
A qui biauté nulle autre ne se prend,
Dont sans mentir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, & bon enseignement,
Qu'il n'y faut rien, fors mercy seulement,
Bien sont vos faits & vos doux ris contraire.
Cuer sans mercy, & semblant débonnaire;
Hé! Diex pourquoi ensemble les consent?

Ces étincelles de Poësies parurent principalement dans les deux extrémités du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux, aidés de leur Soleil, auroient dû avoir l'avantage: mais

il faut avouer que les Picards ne leur cédèrent en rien.

La plus grande gloire de la Poësie Provençale est d'avoir pour fille sa Poësie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie, & Dante & Pétrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours ; & par une juste reconnoissance, ils ont parlé avec éloge de la plupart d'entr'eux, sur-tout du grand Arnaud Daniel. Pétrarque eut encore une obligation plus particulière à la Provence : tout le monde sait qu'il fut inspiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf, Hebert, & d'autres Auteurs aussi inconnus, & en apparence aussi méprisables, fussent les originaux des meilleurs Contes de Bocace ? Qui croiroit que Bocace eût pillé ces pauvres gens-là ? Il l'a fait cependant : il leur a pris le Palefrenier, qui étant tondu va tondre tous les autres ; le Mari jaloux qui confesse sa femme ; le Berceau, & quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & plusieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allégoriques. Tel est le Roman

de la Rose, dont les personnages sont, *Jalousie*, *Bel-accueil*, *Faux-semblant*, &c. Tel le tournoiement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel le Roman de Richart de l'Isle, où *Honte* & *Puterie* ont débat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un pont de Paris dans la Seine, où la pauvre *Honte* se noye, *dont vient que plus n'y a* Honte *dans Paris.*

Ces Poëtes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur temps, & plus souvent des Histoires fabuleuses : mais la matière la plus commune, principalement pour les Poëtes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poëtique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie, rivale de la Provence, avoit aussi ses *Plaids & Gieux sous l'Ormel.* Ces *Gieux* & la *Cour d'Amour* étoient des Assemblées de Gentilshommes & de Dames *qui s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse*, & décidoient avec de certaines formes & avec autorité les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit *à Nosseigneurs*

gneurs & Dames de la Cour d'Amour, *ou* de Gieu ſous l'Ormel, *lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui eſt nice, ou un qui ſait plus du ſiècle ? S'il y a plus d'honneur à conquérir celle qui aime, ou celle qui onc n'aima ? Si l'Amant ſe mariant à ſa mie perd l'envie qui ſouloit avoir de chanter ? Lequel la Dame devroit choiſir, ou d'un voyage de ſon Amant à la Croiſade contre Mainfroy, ou d'un mariage à autre qu'elle ? Lequel doit plus faire pour ſa Dame, ou celui qui a, ou celui qui eſpère ? Lequel vous aimeriés mieux, jouir votre rival & vous, ou ni l'un ni l'autre ? Vous avés gagné une Dame que chacun gagne à ſon tour; avés-vous perdu ou gagné ?* Sur ces ſortes de ſujets l'on faiſoit les chanſons du *Jeuparti*, c'eſt-à-dire qui contenoient les demandes & les réponſes de part & d'autre. Il y a telle de ces queſtions qui pourroit fournir à une des plus ſpirituelles converſations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner que des ſiècles d'ailleurs ſi peu éclairés en fuſſent tant : mais il les faut regarder comme de jeunes perſonnes qui ont de bonne heure l'eſprit formé ſur la galanterie.

Nous avons encore le Recueil de ces jugemens galans, ou du moins faits à

leur imitation, sous le titre d'*Arresta Amorum*, il y a deux cents ans. L'Auteur est Martial d'Auvergne, Procureur au Parlement de Paris. Il commença ainsi ses *Arresta Amorum*.

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours;
Je me trouvai en la Grand'Chambre
Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs Lais*, *les Conseillers d'Eglise*.

Après y avoit les Déesses.
En moult grand triomphe & honneur,
Toutes Légistes & Clergesses
Qui savoient les decrets par cueur.
Leurs habits sentoient le cyprès
Et le musc si abondamment,
Que l'on n'eût sçeu estre au plus près
Sans esternuer largement.

Ensuite viennent cinquante procès différens; & en voici un que j'ai choisi, qui pourra donner une idée de tous les autres.

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, s'est assis un procès d'un Amoureux demandeur d'une part, & une jeune Amie défenderesse d'autre part; & disoit ledit Amoureux que tous les plus grands

biens qui sont en Amours, c'est d'entretenir les cuers l'un de l'autre en parfaite alliance & union d'amitié, & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame est vacquante ou qu'elle s'entremet de complaire à plusieurs, c'est signe que son cuer n'est point entier en loyauté, & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce présupposé disoit que cette Dame cy avoit fait plusieurs promesses, & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il seroit vivant, & lui pareillement à elle : si en avoient fait serment l'un à l'autre si grand & solemnel que faire se peut en tel cas. Et ainsi avoient promis qu'ils ne feroient chose à leur pouvoir, parquoy nul d'entr'eux y pût prendre, n'avoir desplaisir; mais ce nonobstant ladite Dame puis n'a guere de temps en ça s'entremettoit d'entretenir plusieurs Gallans par parolles, & très-belles cheres défendues en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en sa ceinture & en sa quenouille bouquets nouveaux & fleurs étranges, sans que ledit Amant les lui eût données, dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunes fois quand il est dans son lict, & s'éveille sur ce point, il met bien trois heures à soy rendormir . . . De la part de cette Dame défenderesse fut défendu au contraire. Et disoit que quelques promesses que fissent Dames, se doivent en-

tendre civilement; c'est à sçavoir là où sera leur plaisir. Et ne donnent jamais si grande auctorité qu'elles ne soyent sur leurs pieds pour user de leurs volontés & plaisirs; car elles sont Dames. Et l'on sçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de rire & faire bonne chere à tous, affin que l'on ne puisse dire qu'elles sont mal gracieuses . . . Finalement Parties ouyes, fust absolue cette défenderesse des pétitions & demandes de ce demandeur, en lui permettant (s'elle vouloit, en tant que mestier estoit) de parler, rire, saluer, & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit, & bon lui sembleroit. Et condamna ledit Amant en ses dépens. On diroit que cet Arrêt ne fût rendu que depuis quatre jours, tant il est conforme aux usages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la langue de ce Livre-là, un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il est à marquer qu'un grave Jurisconsulte, qui se donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus*, fait sur ces bagatelles un très-sérieux & très-docte Commentaire latin, où il entasse Loix sur Loix, & Paragraphes sur Paragraphes, pour éclaircir

les queſtions qui ſe traitoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'Ouvrages de Poëſies que les douzième & treizième ſiècles ont produits, nous n'avons rien qui regarde le Théâtre. Seulement il paroît par l'Hiſtoire des Poëtes de Provence, que les Troubadours ont fait quelques Comédies ; & il ne nous eſt reſté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres*, de l'héréſie des Prêtres ; Pièce apparemment fort agréable en ces temps & dans ces pays-là, où les Albigeois & les Vaudois avoient aſſez établi la mode de railler les Eccléſiaſtiques. Je trouve encore un autre Ouvrage dont le titre étoit : *Contre ce que les Rois & les Empereurs ſe ſont laiſſés aſſujettir aux Curés.* Il eſt vrai que ce n'étoit pas une Comédie ; cela prouve ſeulement que l'on traitoit volontiers ces ſortes de matières. Auſſi les Légats des Papes demandoient quelquefois grace à ces Poëtes. On leur abandonnoit tout l'Univers, à l'exception de Rome ; & on leur faiſoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de l'*Heregia dels Preyres* s'appelloit Anſelme Faidit. L'Hiſtoire des Poëtes de Provence dit qu'il fut bon Poëte ; *qu'il faiſoit bons mots & bons ſons ;*

qu'il vendoit ses Comédies & Tragédies deux ou trois mille livres : Guilhermenses ordonnoit la Scène, & recevoit tout le profit. Il étoit homme de plaisir, grand joueur, dissipateur, & qui avoit perdu aux dés tout son bien de patrimoine. Il tira d'un Monastère de la ville d'Aix une fille de qualité, nommée Guillhaumone de Soliers, & l'épousa. La Religieuse s'accommoda parfaitement bien de la vie comique; & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Histoire en ait fait mention. Anselme s'attacha d'abord à Richard-Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, fils de Henri II; ensuite à Boniface, Marquis de Monferrat; enfin il mourut en 1220 chez Agoult, Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comédies & Tragédies d'Anselme Faidit, & celles de quelques autres Troubadours. Il nous est seulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Théâtre eut peu de suite. Tous les Poëtes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorzième siècle produisit bien moins de Poëtes que les deux précédens, soit à cause des calamités où toute la France tomba sous les règnes de Jean &

de Charles VI, ſoit parce que les Duchés & les Comtés ſe réuniſſant peu-à-peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours où les beaux-Eſprits trouvoient aſſez bien leur compte. Philippe-le-Long, dès le temps qu'il n'étoit encore que Comte de Poitou, eut beaucoup de goût pour la Poëſie Provençale; il attira auprès de lui pluſieurs Troubadours, & compoſa lui-même en leur langue. Il vint à la Couronne l'an 1316; mais ſon règne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la Poëſie Provençale. Quelque temps après, elle commença à s'éteindre dans la Provence, même ſous la ſeconde race d'Anjou, dont elle fut extrêmement négligée, quoique le bon Roi René ait fait quelques chanſons. Dans ce quatorzième ſiècle, je trouve un Poëte Tragique, Paraſols Limoſin ou de Siſteron. Il a fait *cinq belles Tragédies des Geſtes de Jeanne*, *Reine de Naples*. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il mourut en 1383; & Jeanne de Naples, l'Héroïne de ſes cinq Tragédies, en 1382: de ſorte qu'il n'a vécu qu'en même temps qu'elle, & les actions de cette Princeſſe étoient accommodées au Théâtre à meſure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler ſon mari pour

en épouſer un plus aimable, il paroiſſoit auſſi-tôt une Tragédie ſur ce ſujet.

Vers la fin de ce ſiècle, le génie Poëtique baiſſe fort en France; après l'effort que la Poëſie avoit fait pour diſſiper la barbarie & recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages qui répandent par-tout une obſcurité preſque auſſi grande qu'auparavant.

C'eſt dans le quinzième ſiècle, à proprement parler, que commence l'Hiſtoire du Théâtre François. Les plus anciennes Comédies que nous ayions aujourd'hui, ſont les Myſtères de la Religion. Mais avant que d'entrer dans cette matière, il faut ſe faire une idée juſte de l'eſprit & des mœurs de ces temps-là; autrement il ſembleroit qu'il y auroit une eſpèce de profanation à dire, ſans uſer de quelque précaution, que l'on a mis autrefois J.C. & le Père éternel ſur le Théâtre.

Les ſiècles diffèrent entr'eux comme les hommes; ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur eſt propre. Un ſiècle ignorant, & pour ainſi dire mal élevé, penſe mal, & ſe repréſente toutes choſes ſous des idées baſſes. Un ſiècle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, ſe fait des idées convenables aux objets, & penſe avec élévation ſur

ce

ce qui eſt élevé. Nous avons des idées nobles de Dieu & de la Religion, ou du moins nous ſavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles & peu élevées que notre eſprit s'en fait ſouvent malgré nous, & nous remettons ces objets dans une incompréhenſibilité majeſtueuſe plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les ſiècles de nos pères plongés dans une épaiſſe ignorance, inſtruits ſeulement par des Moines mendians, n'avoient garde de prendre ſur la Religion des idées nobles & convenables. Jettez l'œil ſur les images & les peintures de leurs Egliſes; tout cela a quelque choſe de bas & de meſquin, qui repréſente le caractère de leur imagination. Leur manière de penſer étoit la même que leur manière de peindre. Les Livres de ces temps-là, je parle des meilleurs, ont aſſez de bon ſens, beaucoup de naïveté, parce que le naïf eſt une nuance du bas, preſque jamais d'élévation. Peinture, Livres, Bâtimens, tout ſe reſſemble.

Nos pères ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune profanation à mettre les choſes de la Religion ſur le Théâtre; elles ſe préſentoient à eux ſous des idées baſſes qui les invitoient à cette eſpèce de familiarité dont nous ſommes exclus par

des idées plus nobles, & qui font naître plus de reſpect.

De plus, ils étoient accoutumés à la repréſentation des choſes ſaintes, juſques dans le ſervice divin. On ne célébroit pas ſeulement les Fêtes dans la plupart des Egliſes, on les repréſentoit. Le jour des Rois, trois Prêtres habillés en Rois, conduits par une figure d'étoile qui paroiſſoit au haut de l'Egliſe, alloient à une Crêche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi obſervoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers, ſes Chambellans, tenoient hautement trois coupes dorées & émaillées : en l'une étoit l'Or, en l'autre l'Encens, & en l'autre la Mirrhe ; & allerent tous trois par l'ordre comme l'offrande devoit être baillée par le Roi, & le Roi après, &c.* tant cet eſprit de repréſentation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas auſſi de ſe rendre viſibles. Il y avoit le jour de Noël dans l'Egliſe Cathédrale de Rouen, un de ces ſpectacles, qu'on appelloit la *Feſte des Anes ;* car c'eſt le nom qu'un vieux Rituel, même manuſcrit, lui donne. Tous les Prophètes de l'ancienne Loi paroiſſoient dans l'Egliſe, chacun habillé d'une manière qui

le rendît reconnoiſſable. Balaam étoit-là monté ſur ſon âneſſe, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit; & quelqu'un qui étoit caché ſous le ventre de l'âneſſe parloit pour elle, & diſoit ſon rôle. De cela ſeul, cette Fête, où il entroit mille autres choſes, avoit tiré ſon nom de la Fête des ânes, parce qu'aſſurément Balaam avec ſa monture touchoit bien plus l'aſſiſtance que tous les autres Prophètes plus ſérieux.

Les repréſentations étant donc établies dans le ſervice divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choſes ſaintes d'être miſes en Comédie; au contraire, la Comédie n'étoit que comme une ſuite du ſervice divin, & même elle ſe jouoit d'ordinaire dans les Cimetières des Egliſes. Au ſortir du Sermon, ces bonnes gens alloient à la Comédie, c'eſt à dire qu'ils changeoient de Sermon. Juſques dans leurs divertiſſemens, ils avoient les choſes de la Religion devant les yeux: leur foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles; & en entendre ſi ſouvent parler, c'étoit quaſi les avoir vues.

Ainſi il n'eût pas alors été plus éton-

nant que des gens de bien fiſſent des Comédies, qu'il le feroit qu'ils prêchaſſent aujourd'hui. Nous avons une Comédie de la Paſſion, faite par Jean Michel vers le milieu du quinzième ſiècle, & qui eſt communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de ſainteté. On prétend même qu'il fit des miracles après ſa mort; du moins il y eut long-temps auprès de ſa *tombe un tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il eſt bien aiſé de voir par les Ouvrages de Jean Michel, que la Comédie étoit alors au berceau. C'eſt une ſuite hiſtorique de la Vie de J. C., depuis la Prédication de S. Jean juſqu'à la Réſurrection. Quand les perſonnages qui occupent le Théâtre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre choſe. C'eſt une règle inviolable, que les Scènes ne ſoient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre ſuffiſant de Scènes la journée finit ſans autre raiſon, ſinon qu'on en a aſſez dit. L'Aſſemblée ſe ſépare; & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela ſe jouoit en pluſieurs jours.

Par exemple, dans la Pièce que j'ai entre les mains, le Théâtre ouvre par

S. Jean qui prêche les Juifs ; & voici ſon début :

Parate viam Domini ; rectas facite, in ſolitudine ſemitas Dei noſtri. Iſaïe 40.

Yſaie a écript ce tiltre
En ſon quarantiéme Chapitre,
Parlant en ſainte Prophetie,
De la venuë du Meſſie ;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admoneſter
Que vous devés en votre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote ſolitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire votre ſaulvement ;
Et pourtant au commencement
De cette Prédication
J'ay prins pour introduction
Le mot d'Yſaie que je di,
Parate viam Domini ;
En ce teſme ci je puis prendre
Deux poincts bien aiſez à comprendre
A tout homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par :

Il vous faut faire pénitence,
Et vous acquerrés ſans doubtance

En la haute Hierusalem
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit, S. Jean s'en va, & un Conseil de Juifs lui succède. Vous voyez que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne : le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages, l'application de nos mœurs à des siècles entiérement différens, produit un burlesque continuel, dont nos ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne sont pas oubliés dans cette Comédie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite*.

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à nous, & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes gens du quatorze ou du 15e siècle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division, & des repas sans *Benedicite*. Nous qui savons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant représentés tout-à-fait à la Françoise : mais quand nous voyons que l'on donne notre manière de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, &, qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela

ne nous paroît-il pas burlesque ? C'est que nous n'en savons pas assez ; & comme nous ne connoissons guères les véritables mœurs de ces Peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galants à notre manière ; il faudroit pour en rire des gens plus éclairés : la chose est assez risible, mais il manque des rieurs.

Comme les Comédies de la Passion ne sont pas trop connues, je crois qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers, & les plus propres à en faire connoître le caractère.

Elles sont assez variées. Il y a jusqu'à des Scènes plaisantes. Quand Satan, qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C., revient aux Enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables. Le pauvre Satan en demeure estropié ; & certainement quand on le voyoit boiter sur le Théâtre & se traîner avec peine, toute l'Assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée, possédée du Diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées ; & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la Scène par des discours assez libres. Il a

cru peut-être que sans cela le vraisemblable n'y seroit pas. Cependant il a eu une conduite toute différente sur la Madeleine; car quoiqu'il garde son caractère avec assez de soin, & que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en prose par apostille le nom des sept Péchés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il la fait fort réservée sur celui dont elle a été le plus soupçonnée; & pour se justifier de ce qu'elle néglige ce péché, elle dit:

> De solatieux touchements,
> Et autres plaisans couchements,
> Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *plaisants couchements.* C'est cette disposition de la Madeleine, très-funeste pour ses Amans, qui fait dire à une de ses femmes-de-chambre:

> Pour mettre Mignons en alaine,
> Voici fine espice sucrée,
> Et tel y laissera la laine
> Qui n'en aura ja la grupée.

Rodigon, Comte de la Cour d'Hérode, vient voir la Madeleine, qui lui dit d'abord:

Voulez-vous trois heures ou quatre
Danser, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au g'ic, ou au flux?

Mais Rodigon prend le parti de dire une Ballade dont le refrain est joli :

On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

En voici un couplet plus agréable & mieux tourné qu'il n'appartient à ce temps-là :

C'est l'ordonnance d'Amours, ne leur déplaise,
Soucy de nuict, & de jour le malaise,
En tel esmoy faut qu'Amour se pourchasse,
Qui aimera de son gibier la chasse,
Il en sera tout-à-coup rebouté,
Tel y despend deux fois plus qu'il n'amasse;
On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

A la fin de la Scène, il est marqué en prose : *Rodigon en prenant congé, pourra baiser Madeleine & ses Damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau aussi singulier qu'il y en ait dans tout l'Ouvrage. Il vient détestant la trahison qu'il a faite; il invoque tous les Diables, Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, & le Ribaud Asmodeus ; & pour n'en manquer aucun, il y a joint Tisiphone, Alecto, Megère, &c. Aux cris de Judas, *Désespérance*, accompagnée

d'une troupe de Diables, fort de l'Enfer; elle lui propofe de l'y mener, & auffitôt Judas chicane avec elle. Mais, lui dit-il :

J'ay fait confeffion
En tant que j'ay dit *peccavi ;*
Et fi fis fatisfaction,
En tant que les deniers rendy ;
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Déſeſpérance, bonne Théologienne; lui répond :

Confeffion inftituas
Sans dévotion de penfée ;
Et tout l'argent reftituas,
Non pas à partie offenfée.
De cueur contrit t'évertuas ;
Mais c'eft de rage ramaffé :
Par quoi tout ce que fait tu as
Ne vault rien, ta grace eft paffée.

Enfuite, pour le mettre en goût de fe tuer, elle lui dit :

Or, tiens, regarde mes atours ;
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingénieux & fubtils,
Se ung homme eft cauteleux & fin,
Pour le mettre bientoft à fin ?

Choisisse sur moi des plus beaux;
Voicy Dagues, voicy Couteaux,
Forcettes, Poinçons, Allumelles;
Advise, choisi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de se pendre; mais en gagnant toujours du temps par des discours inutiles, que Désespérance veut abréger: *Depesche-toi*, dit-elle, *car tout se gaste.* Quand il est pendu, Lucifer crie du fond des Enfers, qu'on lui apporte l'ame; mais elle ne se trouve point.

ASTAROTH.

Que Diable est l'ame devenue?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par-tout, & regarde;
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traistre Judas,
Je croy qu'el soit annichillée.

BERITH.

Où Diable seroit-elle allée?

SATHAN.

Est-elle point dedans la souche?

DESESPÉRANCE.

El n'est pas sortie par la bouche,
J'en réponds.

ASTAROTH.

Il n'est donc pas mort?

DESESPÉRANCE.

Si est, si est.

Ils cherchent encore quelque temps ; & Berith dit :

> L'Ame eſt encore dedans ſes tripes,
> Qui de ſon ordure s'abreve,
> Et ſi la pance ne lui creve,
> Nous y perdrons notre ſaiſon.
> Car par la bouche orde & maligne
> Qui baiſa ſon Maiſtre tant digne,
> Elle ne peut ne doit paſſer.

Et puis en proſe : *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes ſaillent dehors, & l'ame ſort.* C'étoit une plaiſante repréſentation que de voir cette ame ſortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occaſion de débiter de la morale à la manière du temps. Quand les Soldats ont réſolu de jouer la robe ſans couture, Satan ſe déguiſe, & va trouver Griffon, l'un d'entr'eux, à qui il préſente des dés. Griffon, qui n'en avoit point encore vu, lui demande ce que c'eſt, & Satan lui en explique ainſi les propriétés. Ce point que tu vois ſeul, lui dit-il, eſt en dépit de Dieu le Père, ces deux en dépit du Père & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangéliſtes, ces cinq en dépit des cinq Plaies, & ces ſix en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il,

qu'à bien jurer & blaſphémer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pièces étoient des eſpèces d'Opéra. Il y avoit des machines & de la muſique. Dans un endroit il eſt dit en proſe : *Ici ſe met Jeſus ſur les épaules de Satan, & par un ſoudain contrepoids ſont guidés tous deux ſur le hault du Pinacle.* Ailleurs, après le Baptême de J. C. : *Adonc parle Dieu le Pere, & eſt à noter que ſa loquence ſe doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix ; c'eſt aſſavoir ung hault deſſus, une haultecontre, & une baſſecontre bien accordées ; & en cette armonie ſe doit dire toute la clauſe qui s'enſuit.* Il y a encore d'autres chants, & même des eſpèces d'hymnes en latin. Pour rendre les concerts encore plus Eccléſiaſtiques, il y entroit des orgues.

Un récit aſſez plaiſant que le Seigneur de Baſché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matière, ſi elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célèbre fripon & Poëte, avoit fait une Paſſion en langage Poitevin ; *reſtoit ſeulement à trouver habillements aptes aux perſonnages. Il pour un vieil Payſan habilier qui jouoit Dieu le Pere, requiſt Frere Eſtienne Tappecoüe, Se-*

cretain des Cordeliers du lieu, lui prester une Chappe & Estolle. Tappecoüe le refusa, alleguant que par leurs Statuts Provinciaux, estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les Joüans. Villon repliquoit que le Statut seulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux dissolus . . . Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement qu'ailleurs se pourveust, rien n'esperast de sa Sacristie. Villon résolut de se venger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la quête *sur la poutre du Couvent;* ainsi nomment-ils une jument non encore saillie. *Adonques* Villon *fist la monstre de sa Diablerie par la Ville & le marché, La Diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Passion. *Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parsementés de testes de mouton, de cornes de bœufs, & de grand havés de cuisine, ceints de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches, & sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main aucuns bastons noirs pleins de fusées, autres portoient longs tisons allumés,* &c. *Après les avoir ainsi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena sur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent*

adonc les Diables, il n'a voulu prester une povre Chappe à Dieu le Pere; faisons-lui peur. Ils y réussirent si bien, que la poutre le jetta bas : mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier, qui étoit de corde, son soulier *fenestre*, la poutre le traîna au haut & au loin, & ne reporta de lui au Couvent *que le pied droit & son soulier entortillé.* Villon ravi disoit à ses gens : *Vous joüerez bien, MM. les Diables, vous joüerez bien, je vous affie. Je dépite les Diables de Saulmur, de Monmorillon, de Langés, d'Angiers, &c.* Car il y avoit des *Diableries* par-tout.

Quelques-unes de ces représentations pieuses étoient muettes, & elles ornoient les réjouissances & les Fêtes publiques. Quand Henri VI, Roi d'Angleterre, fit son entrée à Paris en qualité de Roi de France, *il y avoit* à la porte de S. Denis par où il entra, dit Monstrelet, *personnages sans parler, de la Nativité de Notre-Dame, de son Mariage, & de l'Adoration des trois Rois, des Innocents, & du bon Homme qui semoit son bled, & furent ces personnages très-bien joüés.* On crut qu'il étoit d'une grande magnificence que ce Prince à chaque pas qu'il faisoit trouvât un mystère. Encore une coutume tirée de l'Eglise, & appliquée à des occasions

profanes; c'eſt qu'aux entrées des Rois, dans les réjouiſſances publiques, on crioit Noël.

Tel étoit alors le génie des Peuples. Il faut des Spectacles & des divertiſſemens à quelque prix que ce ſoit; & la Religion elle-même, toute ſérieuſe qu'elle eſt, eſt obligée à en fournir, quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos pères, peu ſavans dans l'antiquité, ne connoiſſoient guères que l'Hiſtoire de leur Religion; & c'étoit à elle par conſéquent à remplir le Théâtre. Heureuſement nous avons aujourd'hui d'autres ſources où puiſer des Sujets: toutes les Hiſtoires anciennes nous ſont ouvertes; & quand nous voulons du merveilleux, nous avons quantité de Dieux & de Déeſſes qui ne nous ſont rien, & qui ne ſont bons que pour la Scène. Ce n'eſt pas cependant que toutes nos anciennes Comédies Françoiſes fuſſent tirées de l'Ecriture ou de la Vie des Saints. Il y avoit, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire rapportée par Rabelais, des *Farces & Mommeries*, pour leſquelles Tappecoüe eût eu raiſon de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reſte une de ces Farces, où il y a de fort plaiſantes choſes. C'eſt la Farce

Farce de Pathelin, dont Pasquier a fait un extrait ou plutôt un récit assez long & assez fidèle. Je ne laisserai pas d'en faire aussi un qui sera différent du sien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, Avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette sa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas, & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel drap elle veut pour se faire un habit, qu'elle en aura qui ne coûtera rien. Il va donc à la Foire, & s'adresse à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de caresses. Ensuite il lui parle de son père.

Il m'est avis tout clerement
Que c'est-il de vous proprement
Qu'estoit un bon Marchand & Saige ;
Vous lui ressemblés de visage,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de créature
Mercy, Dieu vray pardon luy face,
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par sa grace,

Et de nous quand il lui plaira.

PATHELIN.

Par ma foi, il me déclara
Maintes fois, & bien largement
Le temps qu'on voit préſentement,
Moult de fois m'en eſt ſouvenu;
Car pour lors il eſtoit tenu
Un des bons...

Le Drapier, ſur qui les diſcours de Pathelin commencent à opérer, le prie de s'aſſeoir. Il en fait quelque façon, & s'aſſied, & puis revient à la reſſemblance du Drapier avec ſon père.

Ainſi m'aiſt Dieu que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Oncque enfans ne reſſembla mieux
A pere. Quel menton fourché!
Vrayement ceſte vous tout poché.
Et qui diroit à votre mere
Que ne fuſſiez fils de votre pere,
Il auroit grand ſoin de tancer.

Enſuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence ſa belle-tante*, à qui il reſſemble encore de *corſaige*. Au milieu de cet entretien, il jette par haſard les yeux ſur un drap qui lui plaît. Il n'a que faire de drap, dit-il : mais celui-là

le tente; & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente*, il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix, qui eſt ſix écus d'or : on aulne, on coupe; mais Pathelin n'a pas ſon argent ſur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir,& en même temps goûter le vin de Pathelin, & manger *d'une oüe que ſa femme rôtit.* Le Drapier s'y réſout, quoiqu'avec quelque difficulté, & dit qu'il lui portera donc ſon drap. Mais que Pathelin lui laiſsât prendre cette peine, il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le drap lui-même, & retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour ſe moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scènes qui ſuivent, tant elles me paroiſſent comiques & d'un jeu agréable. Cependant je vais tâcher à ne point ſortir des bornes d'un extrait. Le Drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte; & chaque fois qu'il veut parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir ſon argent; & toujours Guillemette répond: *Parlez bas ; je crois que le pauvre homme dort. Il y a onze ſemaines qu'il eſt au lit*

sans en sortir. Comment ? Il est venu ce matin prendre du drap chez moi. Et Guillemette répond en colère.

Diable y ait part, aga quel prendre !
Ah ! Sire, que lon le puist pendre
Qui ment. Il est en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze semaines ;
Nous baillez-vous de vos trudaines.
Maintenant ? En est-ce raison ?
Vous viendrez dans ma maison
Par les angoisses Dieu ; moi laisse . . .

LE DRAPIER.

Dea vous disiés que je parlasse
Si bas. Sainte benoiste Dame !
Vous criez ? . . .

GUILLEMETTE.

Et à qui l'avez-vous baillé,
(ce drap) ?

LE DRAPIER.

A lui-même.

GUILLEMETTE.

Il est bien taillé
D'avoir drap. Hélas ! il ne hobe,
Il n'a nul mestier d'avoir robe.
Jamais robe ne vestira
Que de blanc ne ne partira
Dont il est, que les pieds devant.

Après tous ces discours, on entend le

malade qui appelle Guillemette, & qui extravague.

> Voyla une Moine noir qui vole :
> Prens-le, baille lui une estole.
> Au chat, au chat : comment il monte !

Quand le Drapier va lui demander son argent, Pathelin le prend pour son Apothicaire.

> Ah ! Maistre Jean, plus dur que pierre,
> J'ay . . . deux petites crottes
> Noires, rondes comme pelottes :
> Dois-je prendre un autre clistere ?
>
> LE DRAPIER.
>
> Six aulnes de drap maintenant ;
> Dites, est-ce chose avenant,
> Par votre foy que je les perde ?
>
> PATHELIN.
>
> Si peussiés éclaircir ma. . . .
> Maistre Jean, elle est si dure.

Il est aisé de voir quel jeu de Théâtre il y a à cela. Enfin, le Drapier ne sait où il en est, & commence à douter s'il a donné le drap.

> Je sçais bien que je dois avoir
> Six aulnes tout en une piéce :
> Mais cette femme me dépiéce
> De tout point mon entendement.
> Il les a eües vrayement.

Non a dea. Il ne se peut joindre;
J'ay veû la mort qui le vient poindre,
Au moins, ou il le contrefait.
Et si a, il les print de fait,
Et les mit dessous son esselle.
Par Sainte Marie la belle,
Non a . . .
Si a par le Sang Notre-Dame,
Meschoir puist-il de corps & d'ame,
Si je sçay . . .

Il s'en va, & puis il revient, & trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes sortes de langues; tantôt Gascon, tantôt Normand, tantôt Breton. Enfin, le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir cru que Pathelin fût venu ce matin-là à la Foire.

J'observerai, en passant, qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & souvent sans adoucissement. Les anciennes Comédies sont pleines de juremens, ainsi qu'on en a pu voir ici quelques échantillons. Un des grands secrets de ces Auteurs-là, pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque Saint, & ils donnoient la préférence à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chez lui, trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de

moutons, & qui avoit coutume d'en assommer quelques-uns pour les manger; après quoi il disoit qu'ils étoient morts de la clavelée. Il lui avoit fait donner une assignation pour comparoître devant le Juge; & le fripon de Berger vient lui dire avec une fausse naïveté;

> Ne sçay quel vestu défroyé,
> Qui tenoit un foüet sans corde.

C'est-à-dire un Sergent, parce qu'en ce temps-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés, & portoient une verge à la main.

> M'a dit: mais je ne me recorde
> Point bien au vray que ce peut estre,
> Il m'a parlé de vous, mon Maistre;
> Je ne sçay quelle ajournerie.
> Quant à moy, par Sainte Marie,
> Je n'y entens ne gras ne gresle.
> Il m'a broüillé de pesle mesle,
> De brebis & de relevée.

Le Drapier en colère veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conseil de Maître Pierre Pathelin, qui, après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Bée* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Jurisdiction, & là se trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre son Berger. Il n'avoit point encore apperçu Pathelin : mais dès qu'il le voit, il est étonné ; il dit : Est-ce lui ? n'est-ce pas lui ? Oui, c'est lui qui a pris mon drap. Et le Juge dit :

Sus, revenons à ces moutons :
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en print six aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes ?
Ou cornards ? ou cuydé vous estre ?

Le Drapier revient toujours à son drap, & le Juge qui n'y entend rien veut qu'on vienne au fait des moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monseigneur : mais le cas me touche.
Toutefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un seul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainsi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller

Sans

Sans mascher. Or ça disoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé six aulnes, dois-je dire,
De brebis, je vous en prie, Sire,
Pardonnez-moi. Ce grand Maistre,
Mon Berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je depuis trois ans en ça,
Mon Berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes brebis, & ne m'y feroit
Ne dommage, ne vilenie;
Et puis maintenant il me nie
Et drap & argent pleinement.
Ah! Maistre Pierre, vrayement
Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes bestes, & toutes saines
Les faisoit mourir & périr,
Par les assomer & férir
De gros bastons sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous esselle,
Il se mit au chemin grand erre,
Et me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison
A tout ce que vous rasardés.
Qu'est cecy? Vous entrelardés.

Puis d'un, puis d'autre; ſomme toutte
Par le ſangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclairciſſement du Berger, le Berger ne répond que *Bée*, & Pathelin ne manque pas de dire que le Berger n'eſt qu'un hébêté qui ne ſait parler qu'à ſes brebis, & qu'il n'y a pas de raiſon à l'avoir fait ajourner. Le Drapier reparle toujours de ſon drap, & Pathelin répond des brebis. Enfin, le Juge ennuyé, & les croyant tous foûs, renvoie le Berger, & ſe lève. Quand Pathelin demeuré ſeul avec le Berger lui demande ſon paiement, il n'en tire que ce même *Bée* qu'il lui avoit appris; & voilà la fin de la Pièce.

A en juger par le langage, elle doit être à-peu-près du temps de Louis XII; mais il y a des choſes qui ne paroiſſent pas indignes du ſiècle de Molière, ni de Molière même. Une preuve qu'elle a eu un grand ſuccès, c'eſt qu'elle a donné de nouveaux mots à la langue, & fait des Proverbes. Pathelin, qui n'étoit qu'un nom fait à plaiſir comme Tartuffe, eſt devenu un mot de la langue qui ſignifie *flatteur* & *trompeur*, de la même manière que Tartuffe ſignifie préſentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pate-

liner & Patelinage. *Revenons à nos moutons*, qui eſt un Proverbe ſi uſité, vient encore de la même ſource. C'eſt ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ſes moutons pour parler de ſon drap. Le plus grand honneur qui puiſſe arriver à une Comédie, c'eſt de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire qu'il s'en forme préſentement pluſieurs, tirés de Comédies de Molière; mais le temps n'y a pas encore mis la dernière main.

Juſqu'ici la Tragédie, &, pour mieux dire, toute la conſtitution du Théâtre dans la Comédie même, avoit été entiérement inconnue. Enfin, ſous le règne de François Ier, les Grecs & les Latins ſortirent, pour ainſi dire, de leurs tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à ſe diſſiper, le goût des Belles-Lettres ſe répandit, la face des choſes d'eſprit ſe renouvella, tous les Arts, toutes les Sciences ſe ranimèrent. On trouve ſous François Ier Antoine Foreſtier, Pariſien, qui a écrit des Comédies Françoiſes, & Jacques Bourgeois Auteur de la Comédie des Amours d'Eroſtrate, imprimée en 1545, & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pièces ſont perdues. Les Amours d'Eroſtrate, à en juger par le

titre, pouvoient être un Ouvrage sérieux; cependant, selon le compte de Ronsard, la Tragédie, un peu plus lente que les autres Muses, peut-être parce qu'elle est plus importante, ne ressuscita que sous le règne de Henri II.

> Alors Jodelle heureusement sonna,
> D'une voix humble & d'une voix hardie,
> La Comédie avec la Tragédie,
> Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
> Remplit premier le François eschaffaut;

Dit ce fameux Poëte. Il ne compte pour rien les Comédies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, & sans aucune imitation des Anciens.

Cependant, à ce que dit Pasquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons Livres; mais en lui y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en étoit le démon.* S'il n'étoit pas savant, son siècle l'étoit; & les ignorans même d'un siècle savant se sentent un peu de la science de leur siècle. Il part des gens habiles, pourvu qu'ils soient en assez grand nombre, une certaine lumière qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les

autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chez les autres par mode, & les vrais principes passent de ceux qui les ont découverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La première de toutes les Tragédies Françoises, est la Cléopatre de Jodelle. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais discours partout. Il y a toujours sur le Théâtre un Chœur à l'antique, qui finit tous les Actes, & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé : mais pour donner une idée plus juste de cette Pièce, en voici un plan, Scène par Scène, assez exact & assez court. Il y a un Prologue adressé à Henri II.

Acte Ier, Scène Ire. L'ombre d'Antoine plaint ses malheurs, & annonce que Cléopatre mourra bientôt. Scène II. Cléopatre dit à Iras & à Charmion, ses Confidentes, qu'elle a vu Antoine en songe. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la destine au triomphe, & elle veut absolument éviter ce déshonneur. Ensuite le Chœur a un beau sujet de moraliser sur l'inconstance de la fortune.

Acte II. Octavien, Agrippe, Proculée. Longue Histoire & peu nécessaire

de toutes les guerres paſſées. Réſolution de faire vivre Cléopatre pour la mener à Rome, & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien, Cléopatre, Seleuque. Lamentation de Cléopatre à Octavien, qui répond à toutes ſes mauvaiſes excuſes. Enfin Cléopatre, pour mieux le toucher, lui livre ſon tréſor. Seleuque, ſujet de la Reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui ſaute aux cheveux devant Céſar, les lui arrache, & lui donne cent coups de pied.

CLÉOPATRE.

A faux meurdrier ! à faux traiſtre ! arraché
Sera le poil de ta teſte cruelle.
Que pluſt aux Dieux que le fuſt ta cervelle !
Tien, traiſtre, tien.

SELEUQUE.

O Dieux !

CLÉOPATRE.

Cas déteſtable !
Un ſerf ! un ſerf !

OCTAVIEN.

Mais choſe émerveillable
D'un cœur terrible !

CLÉOPATRE.

Et quoy m'accuſes-tu ?
Me croyois-tu veuve de ma vertu,

Comme d'Antoine? Ah traiſtre!

SELEUQUE.

Retiens-la,

Puiſſant Céſar, retiens-la doncq.

CLÉOPATRE.

Voylà

Tous mes bienfaits. Hon! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me ſemble, froiſſer
Du poingt tes os, & tes flancs crevaſſer
A coup de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinſant courage!
Mais rien n'eſt plus furieux que la rage
D'un cœur de femme, &c.

J'ai cru qu'on ne ſeroit pas fâché de voir par cet échantillon, de quelle nobleſſe étoit alors la Tragédie.

Acte IV. Cléopatre, Iras, Charmion. Réſolution de ces trois femmes de mourir enſemble.

Acte V. Proculée, le Chœur. Proculée conte au Chœur la mort de Cléopatre.

Cette prétendue Tragédie fut jouée à Paris devant Henri II à l'Hôtel de Rheims, & enſuite au Collége de Boncours, *dont toutes les fenêtres étoient tapiſſées d'une infinité de perſonnages d'honneur*, à ce que rapporte Paſquier, qui

vit lui-même cette repréſentation, & ſe trouva dans la même chambre que le grand *Adrianus Turnebus*. Il remarque que *les entre-parleurs étoient tous hommes de nom, & que Remy Belleau & Jean de la Peruſe jouerent les principaux rolets, tant étoit lors en réputation Jodelle envers eux.* Ici je prie que l'on ne ſonge point aux Poëtes d'aujourd'hui; car ſi l'on va penſer à eux, j'avoue que l'on ne croira jamais que d'aſſez bons Auteurs, tels que Belleau & la Peruſe, aient bien voulu ſervir à repréſenter l'Ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs ! Si la Tragédie étoit alors bien ſimple, les Poëtes l'étoient bien auſſi.

A l'occaſion de la Cléopatre de Jodelle, il arriva une choſe très-ſingulière. Cette Pièce eut un applaudiſſement prodigieux; & ces Poëtes groſſiers, qui louoient les Ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie : & voici la relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adreſſoit au Seigneur de Sade, Sieur de Maan.

Quand Jodelle bouillant en la fleur de ſon âge,
Donnoit un grand eſpoir d'un tout divin courage;

Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,
La Royne Cléopatre enfler un stile haut;
Nous jeunesse d'alors désirant faire croistre
Cet esprit que voyions si gaillard apparoistre,
O Sade! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchasmes un bouc; & sans encourir vice,
D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,
Ont mis sus contre nous pour nous rendre opieux,
Nous menasmes le bouc à la barbe dorée,
Le bouc aux cors dorés, la beste enlierrée,
En salle où le Poëte aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade; & lui menant la beste,
Pesle mesle courans en solemnelle feste,
Moy récitant ces Vers, lui en fismes présent, &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessin de Fêtes que des Poëtes même aient pu imaginer. Vous voyez par la petite apologie que Baïf glisse dans sa narration, que l'on prétendit alors que le bouc avoit été sacrifié à la manière des Payens, & ce bruit-là couroit encore du temps de Théophile; car dans une Requête qu'il adresse au Roi Louis XIII pour se justifier de tous les désordres qu'on lui imputoit, il dit enfin qu'il est Poëte, & qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

Autrefois on a pardonné
Ce Carnaval desordonné
De quelques-uns de nos Poëtes,
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bestes
Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme, qu'à peine est-elle croyable; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le bouc enlierré au Poëte aussi enlierré.* La nouveauté du Grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, & plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement enivré tous les Savans, qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faisoient semblant de parler François dans leurs Ouvrages; mais effectivement ils parloient Grec: on ornoit, on égayoit la Poësie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assez remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite; & après avoir quelque temps parlé François à regret, enfin il ne peut plus se contenir; il lâche le Grec tout pur, & s'écrie en un Vers:

Ocymore, dyspotme, Oligrochronien.

C'eſt-à dire, *qui a eu une deſtinée courte, prompte, malheureuſe, & qui a peu vécu.*

Cet tranſport, cet enthouſiaſme eſt tout-à-fait plaiſant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec a une vertu particulière d'entêter.

La pompe du bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers; & en cette occaſion, où toute la Fête regardoit Bacchus le Dieu du Théâtre, pouvoit-on faire d'autres ſortes de Vers que des dithyrambes? Il n'y avoit pas d'apparence; cela auroit été contre toutes les règles. La plupart des Poëtes du temps firent donc des dithyrambes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il eſt aſſez curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus ſacrons cette Feſte,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le liere on ſecoue,
Qui nous ceint la teſte.
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on faſſe maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De noſtre eſſain couronné

Du liere ami des vineuſes carolles ;
Yach, evoë, iach, ia, ha, &c.

Cet *Yach*, *evoë*, *iach*... eſt le refrain de tous les Couplets.

C'eſt ce dous Dieu qui nous pouſſe,
Eſprits de ſa fureur douce,
A reſſuſciter le joyeux myſtere
De ſes gayes Orgies,
Par l'ignorance abolies ...
O Pere Evien !
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la ſouffreuſe flambe,
Dedans l'Antre Nyſien,
Aux Nyſides tes nourrices,
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baillé jadis à nourrir ...
Dieu briſe ſoucy !
O Nictelien !
O Semelien !
Demon aime-dance ...

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre juſtice à Baïf : ce jargon, ces mots forgés, ce galimathias ; tout cela, ſelon l'idée des Anciens, eſt fort dithyrambique, & c'eſt dommage que cette Pièce ſoit en François.

On aura sans doute remarqué *les gayes Orgies par l'ignorance abolies*. Baïf y avoit donc regret ? Est-il difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes Orgies* ? Je crains bien que le bouc n'ait été sacrifié. A ce compte il se fit en assez peu de temps un étrange changement. On étoit Chrétien jusqu'à mettre mal-à-propos la Religion de toutes les parties ; & voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir renouveller le Paganisme. D'un côté, les Comédiens de la Passion ; de l'autre, le bouc & les dithyrambes : cela ne se ressemble guères ; cependant il y a peu d'années entre deux.

Jodelle a fait encore Didon, Tragédie. Même constitution que Cléopatre, & peut-être encore plus simple. Discours immenses, nulle action. Il a fait aussi deux Comédies, Eugène & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugène, afin que l'on ait une idée de la Comédie de ce temps-là, & principalement des mœurs que l'on mettoit sur le Théâtre.

Eugène est un Abbé heureux & content, qui a marié à un sot, nommé Guillaume, une certaine Alix qu'il a fait passer pour sa cousine. Alix avoit appartenu auparavant à Florimond, homme

de guerre, qui l'avoit prise pour se consoler des rigueurs d'Hélène, sœur de l'Abbé; & l'Abbé ne savoit rien de ce qui s'étoit passé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé, étoit fort tranquille, lorsque Florimond revient de la guerre. Il trouve qu'on lui a enlevé Alix, qu'Eugène l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flamme, donne cent coups à Alix, fait emporter de chez elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteste bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu, un créancier de Guillaume, sachant que l'on enlève les meubles de chez lui, vient demander qu'on le paye; nouveau surcroît de mal. Enfin Eugène, fort effrayé des menaces du Capinaine, imagine avec Messire Jean, son Chapelain & son Confident, un moyen de remédier à tout. C'est qu'Helène sa sœur, qui a été aimée de Florimond,

... Le reçoive en sa grace,
En jouissant elle le fasse.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé,
Entre quatre ou cinq seulement;
Et quand son honneur mesmement

Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je ſuis?...

La choſe propoſée à Hélène, elle y conſent.

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit-elle*)
Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun eſtime de ceux
Qui ſont desja ſaints en la terre,
Contre ma renommée j'erre;
On me tiendra pour excuſée,
Comme ayant été abuſée,
Ainſi que femme y eſt ſujette;
Et puis l'on dira, la pauvrette
N'oſoit pas ſon frere eſconduire...

Auſſi-bien, reprend-elle enſuite,

Si Florimond ne m'eût laiſſée,
Et qu'il n'eût Alix pourchaſſée,
La courſe du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugène & Meſſire Jean lui diſent que peut-être Florimond l'épouſera, qu'ils tâcheront de l'y amener; & elle leur répond:

Mais à quoy ſervent tant de coups,
Pour gagner ce qui eſt à vous!

Faut-il que gayement je vous die?
Je suis en mesme maladie;
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore je me sens à mon aise.

EUGENE.

O Amour! que tu m'as aidé!
Aveugle, tu m'as bien guidé.
D'aise extresme mon cœur tresaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu, j'en vois faire ce saut.

Reste à Eugène à satisfaire Matthieu, créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ses enfans, & une partie du prix est la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reste de l'argent, Eugène dit à Guillaume: Te voilà quitte; Florimond te rapportera tes meubles, & ne te fera plus de bruit: tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser je te décele:
J'aime ta femme, & avec elle
Je me couche le plus souvent.
Or je veux que doresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher:
Monsieur, je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous:

Je

Je meure si j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Après cela ils sont tous contens; & s'en vont chez l'Abbé, où se font les noces d'Hélène, sans autre cérémonie qu'un souper que son frère donne à toute la compagnie.

Voilà assurément d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que personne en ait été scandalisé. Le siècle d'Henri II n'étoit pas délicat sur cette matière; il faisoit profession de tout le libertinage que d'autres siècles dissimulent, & joignoit au mépris de la vertu celui des bienséances. Il est seulement étonnant que les Ecclésiastiques n'aient pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faisoit d'eux dans Eugène? Il falloit qu'ils fussent bien appliqués à jouir, lorsqu'ils méprisoient les bruits jusqu'à ce point-là.

Il me semble qu'Eugène vaut beaucoup mieux en son espèce que Cléopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement; le Dialogue en est mieux entendu, il s'y trouve des choses très-plaisantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réussi

dans le Comique que dans le Tragique? Cela pourroit venir de ce qu'il eſt le premier qui ait fait des Tragédies, & non pas le premier qui ait fait des Comédies. Il eſt de l'ordre que les commencemens en toute matière ſoient foibles & imparfaits. De plus, le talent d'imiter, qui nous eſt naturel, nous porte plutôt à la Comédie qui roule ſur des choſes de notre connoiſſance, qu'à la Tragédie qui prend des ſujets plus éloignés de l'uſage commun; & en effet, en Grèce auſſi-bien qu'en France, la Comédie eſt l'aînée de la Tragédie. Peut-être n'eſt-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scènes comiques aſſez plaiſantes; mille petits événemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous ſervir de modèle; & il eſt certain qu'ils ne font pas naître ſi aiſément des Scènes propres à la Tragédie.

Eſtienne Jodelle n'a fait de Pièces de Théâtre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres ſortes de Poëſies; & dans quelques-unes il a eu l'audace de joûter avec Ronſard, en traitant les mêmes Sujets. Un jour Paſquier diſoit à Jodelle (car ainſi vouloit-il être chatouillé), *que ſi un Ronſard*

avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'aprèsdîné Jodelle l'emporteroit sur Ronsard. Cependant le même Pasquier, dans un temps où il n'étoit plus question de chatouiller Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit sur lui : *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses Poësies.* Il paroît assez par l'événement, que Pasquier avoit le goût bon, & prophétisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une Comédie appellée *le Brave*, ou *Taille-bras*, qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel-de-Guise l'an 1567 en présence de Charles IX & de Catherine de Médicis. Il y avoit entre les Actes des chants, dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi, & qui soit à sa louange; le second est pour la Reine-Mère; le troisième pour Monsieur, qui fut depuis Henri II; le quatrième pour M. le Duc, c'est-à-dire le Duc d'Alençon; & le cinquième pour Madame, c'est-à-dire Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour le Théâtre. Il fit Médée, qui, au sentiment de Pasquier, *n'étoit point trop décousue, & toutes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méri-*

toit. Ce feroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obfcurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la fingularité des fujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit *une Comédie du Pécheur juftifié par la Foi*, imprimée en 1561 ; & François de Chantelouve, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jérufalem, imprima à Paris en 1575 la *Tragédie de feu Gafpard de Coligny, jadis Amiral de France, contenant ce qui advint le 24e jour d'Août 1572, avec les noms des Perfonnages.* Ces deux Pièces paroiffent être de deux bons Calviniftes ; & il falloit un grand zèle pour accommoder au Théâtre la S. Barthelemi, &, qui pis eft, la prétendue juftification du Pécheur par la Foi.

Sous Henri III, parut Robert Garnier, Manceau, Lieutenant-Général Criminel au Siége Préfidial & Sénéchauffée du Maine, & enfuite Confeiller au Grand-Confeil. Dès fa feconde Pièce, il difputa le pas à Jodelle, père de la Tragédie Françoife; & Ronfard, qui par fa grande réputation fe trouvoit en état de diftribuer la gloire aux autres Auteurs, fe fit Juge de ce différend, & prononça par ce Sonnet :

Le vieil Cothurne d'Euripide
Eſt en procès contre Garnier;
Et Jodelle, qui le premier
Se vante d'être le guide.

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte goſier
A beu de l'onde Aganippide.

S'il faut eſplucher de près
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, & les vices;

Le ſujet & le parler haut,
Et les mots bien choiſis, il faut
Que Garnier paye les eſpices.

En ce temps-ci, on pourroit croire par les termes de cet Arrêt, que Garnier a perdu : c'eſt tout le contraire; celui qui gagnoit ſon procès payoit les épices, c'eſt-à-dire, dans la langue de ce temps-là, des confitures & des dragées; léger préſent, que ſa médiocrité faiſoit accepter par les Juges, & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joie d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronſard donne à Garnier n'eſt rien. Garnier l'emporte ſur Jodelle : & qu'eſt-ce que Jodelle en comparaiſon d'Eſchyle, de Sophocle & d'Eu-

ripide, ſur leſquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux-Eſprits ? Ils n'entendoient donc pas le Grec, diront auſſi tôt nos Savans. Ils ne l'entendoient pas. Qu'on en juge par leurs noms; Jean Daurai & Robert Etienne. Quels noms en fait de Grec! Robert Etienne ſur-tout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'eſt qu'une traduction d'un petit Ouvrage latin de Daurat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muſe tragique,
France plus que ces trois eſtime un ſeul Garnier;
Eſchyle entre les Grecs commença le premier
A ſe faire admirer par ſon langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art poëtique,
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique meſtier;
Euripide à ces deux ſuccédant le dernier,
Remplit de ſon renom toute la Scène Attique.

C'eſt lui dont les Ecrits ſont ſi comblés de miel,
Qu'il ſemble, en les liſant, que les filles du Ciel
Ayent verſé leurs dons ſur ſa lèvre ſuccrée:

Mais Garnier, l'ornement du Théâtre François,
Bien qu'il vienne après eux, les ſurpaſſe tous trois,
Et ſeul mérite avoir la branche aux trois ſacrée.

Il eſt vrai que ces ſortes d'éloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & deſtinés à orner le frontiſpice de ſes Ouvrages:

mais quelle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui se croyent habiles en Grec, un éloge qui intéressât les Grecs, un éloge où il entrât des blasphêmes?

Cependant, il faut dire la vérité; ce Garnier, que ses amis mettoient au-dessus d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronsard l'a fort bien décidé, plus de noblesse, d'élévation, de force que Jodelle; mais la constitution de ses Pièces n'est pas meilleure. Elles sont toutes aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, & conduites avec aussi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives, Bradamante.

La Tragédie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a assez de choses nobles, & quelquefois même touchantes. Il est vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture-Sainte, dont il a emprunté la plupart de ses idées, & dont il a mis des morceaux en œuvre assez heureusement. Ce n'est pas que Garnier eût beaucoup d'art, mais c'est que l'Ecriture-Sainte a naturellement un sublime qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa Préface de Bradamante: *Parce*

qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragédies précédentes pour la distinction des Actes, celui qui voudroit faire représenter cette Bradamante sera, s'il lui plaît, averti d'user d'entre-mêts, & les interposer entre les Actes, pour ne les confondre, & ne mettre en continuation de propos ce qui requiert quelque distance du temps. Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indispensables, & que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expédient des violons.

A Garnier succéda Alexandre Hardy, Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre. Je dis en France, car il n'a fait que six cents Pièces, & les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lopez de Vega. Dès qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses Pièces non plus. Tous sujets lui sont bons. La mort d'Achille & celle d'une Bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également Tragédie chez Hardy. Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une Courtisanne au lit, qui par ses discours soutient assez bien son caractère. Tantôt l'Héroïne de la Pièce est violée. Tantôt une femme mariée

mariée donne des rendez-vous à ſon galant. Les premières careſſes ſe font ſur le Théâtre, & de ce qui ſe paſſe entre les deux Amans, on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il ſe peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour ſa ſingularité la fin d'Elmire, Tragi-Comédie. Le ſujet eſt tiré des Méditations hiſtoriques de Camerarius, & eſt aſſurément faux. Pendant les Croiſades, le Comte de Gleichen, Seigneur Allemand, priſonnier de guerre du Sultan d'Egypte, eſt délivré par Elmire, fille du Sultan, à condition qu'il l'épouſera. Il étoit déja marié, & avoit laiſſé ſa femme en Allemagne : mais dès qu'il eſt libre, il va à Rome, où il obtient diſpenſe du Pape pour épouſer encore Elmire. Sans doute cette Hiſtoire a été imaginée par les Luthériens, pour ſervir de réponſe aux deux femmes du Landgrave de Heſſe : mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce ſujet autant véritable que mémorable ;* & le beau, c'eſt la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont cauſer deux femmes à leur mari, le Comte de Gleichen dit qu'outre la diſpenſe, il a une ſeconde Bulle du Pape qui règle tout. Voici les termes dont il ſe ſert.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies ;
Donne un dernier Arrêt entre les deux Parties ;
Et la discrétion, remarquable au discours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts.
Chacune également possédera mon ame ;
Et pour ce qui regarde une amoureuse flamme ;
Leur ordre alternatif règle ce différend ;
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux épouses se soumettent avec joie à cet Arrêt, sur-tout l'ancienne, qui n'en espéroit pas tant ; & c'est-là le dénouement de la Pièce, dont assurément le nœud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vu.

Les personnages de Hardy se baisent volontiers sur le Théâtre ; & pourvu que deux Amans ne soient point brouillés, vous le voyez sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'amour, Céphée & Clytie d'un côté, Athys & Ægine de l'autre étant d'accord, Céphée dit à Clytie :

Or sus, premiers recevons le salaire ;
Premiers en maux primons-les d'un baiser,
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clytie répond avec la meilleure volonte du monde :

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille ;
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file,

O doux baisers, & toy plus douce nuit,
Que ta clarté, ja desjà ne nous luit!

Athys & Ægine en font autant de leur côté, jusqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous :

Pour un moment modérez cette braise,
Vous baiserez chez moi plus à votre aise.

Dans une autre Pièce, où deux Amans, après s'être long-temps cherchés, se trouvent en présence d'un Hermite, & se baisent autant que les règles du Théâtre le demandoient en ce temps-là, n'est-il pas plaisant de faire dire au bon Hermite :

Pasmé d'affection, l'un & l'autre se rend
Joye qui, dans mon ame, excessive s'épand,
Presque jusqu'à plorer. O Seigneur! que ta grace
Opere merveilleuse en cette terre basse!

Au milieu de ces amours, qui se traitent si librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-souvent leurs Maîtresses, *ma Sainte*. Ils se servent de cette expression, comme ils feroient de *mon ame, ma vie*. C'est une de leurs plus agréables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là une espèce de culte ? il n'y a que les idées du culte Payen qui soient galantes.

Le vrai eſt trop ſérieux. On peut appeller ſa Maîtreſſe, *ma Déeſſe*, parce qu'il n'y a point de Déeſſe ; & on ne peut l'appeller *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes.

Les bienſéances étant auſſi mépriſées dans les Ouvrages de Hardy qu'on vient de voir qu'elles le ſont, on peut juger que le reſte ne va pas trop bien. Ses Pièces ne ſont pas de cette ennuyeuſe & inſupportable ſimplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les ſujets en fourniſſent davantage; mais ordinairement le Poëte n'y met pas plus du ſien.

Les Chœurs commençoient à ſe paſſer. Il y a pluſieurs Tragédies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas réguliérement placés à la fin des Actes; ils entrent où ils peuvent, & deviennent ſouvent des perſonnages de la Pièce. Dans Coriolan il y a une Scène du Sénat & du Peuple Romain, qui font chacun un Chœur; & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne ſais pas trop bien comment cela s'exécutoit, à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy suivoit une troupe errante de ;omédiens qu'il fournissoit de Pièces.)uand il leur en falloit une nouvelle, lle étoit prête au bout de huit jours, & : fertile Hardy suffisoit à tous les be- ›ins de son Théâtre. Si quelqu'un s'é- ›nne de cette abondance & de cette ıcilité, je le renvoie à un Auteur Dra- ıatique, nommé Magnon, qui dans la 'réface de Jeanne de Naples, Tragédie le sa façon imprimée en 1656, dit que es Pièces lui *coûtent presque moins de peine les faire, que l'on n'en prendra à les lire; pour te le faire voir*, dit-il au Lecteur, *e veux bien t'avertir, dans un temps où l'on roit être épuisé dans la façon d'un Sonnet, ue je projette un travail de deux cents mille 'ers & d'autant de prose à proportion ... Aon entreprise est de te produire en dix 'olumes, chacun de vingt mille Vers, une cience universelle, mais si bien conçue & : bien expliquée, que les Bibliothèques ne : serviront plus que d'un ornement inutile.*

Hardy commençoit à être vieux, & ientôt sa mort auroit fait une grande ›rèche au Théâtre, lorsqu'un petit évé- ıement arrivé dans une maison bour- ;eoise d'une Ville de Province, lui donna ın illustre successeur. Un jeune homme nène un de ses amis chez une fille dont

il étoit amoureux ; le nouveau venu s'établit chez la Demoiselle sur les ruines de son introducteur : le plaisir que lui fait cette aventure le rend Poëte ; il en fait une Comédie ; & voilà le grand Corneille.

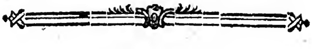
Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, M. Corneille n'est pas à la rigueur le plus ancien. Mairet, dans sa Préface du Duc d'Ossone imprimée en 36, dit : *J'ai commencé de si bonne heure à faire parler de moi, qu'à ma vingt-sixième année, je me trouve le plus ancien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je composai ma Chriseïde à 16 ans, au sortir de ma Philosophie ; Sylvie, à 17... Si mes premiers Ouvrages ne furent guères bons, au moins on ne peut nier qu'ils n'aient été l'heureuse semence de beaucoup d'autres meilleurs, produits par les fécondes plumes de MM. de Rotrou, Scudery, Corneille & du Ryer, que je nomme ici suivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi.*

La chronologie des Pièces de Théâtre est assez difficile à établir, parce qu'en ces temps-là on ne les imprimoit que plusieurs années après qu'on les avoit jouées ; & d'ailleurs on n'est jamais bien sûr d'avoir la première édition. Après

cela, débrouille qui voudra la chronologie des Rois Aſſyriens, ou les Dynaſties l'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pièces de Mairet ou de Rotrou, qui aient pu précéder la première de M. Corneille; & ces Pièces-là étoient dans le goût de Hardy, qui régnoit alors ſur le Théâtre. On en peut juger par la Sylvie, ſeconde Pièce de Mairet, fameuſe encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le Dialogue de Philène & de Sylvie, tant récité par nos pères & nos mères à la bavette. Ainſi c'eſt à M. Corneille que commence le changement arrivé au Théâtre, & je n'en écrirai plus l'Hiſtoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.





VIE
DE
M. CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606 de Pierre Corneille, Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès : mais comme il avoit pour le Théâtre un génie prodigieux, ce génie, jusques-là caché, éclata bientôt ; & cette légère occasion que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espèce de contrainte.

Sa première Pièce fut donc Mélite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta long-temps dans Rouen le nom de Mélite, nom glorieux pour

le, & qui l'aſſocioit à toutes les louan-
ces que reçut ſon Amant.

Mélite fut jouée en 1625 avec un
grand ſuccès. On la trouva d'un carac-
tère nouveau; on y découvrit un eſprit
original : on conçut que la Comédie
alloit ſe perfectionner; & ſur la con-
fiance que l'on eut au nouvel Auteur
qui paroiſſoit, il ſe forma une nouvelle
Troupe de Comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne ſurprenne.
La plupart des gens trouvent les ſix ou
sept premières Pièces de M. Corneille ſi
indignes de lui, qu'ils les voudroient
retrancher de ſon Recueil, & les faire
oublier à jamais. Il eſt certain que ces
Pièces ne ſont pas belles; mais outre
qu'elles ſervent à l'Hiſtoire du Théâtre,
elles ſervent beaucoup auſſi à la gloire
de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la
beauté de l'Ouvrage & le mérite de
l'Auteur. Tel Ouvrage qui eſt fort mé-
diocre n'a pu partir que d'un génie ſu-
blime; & tel autre Ouvrage qui eſt aſſez
beau, a pu partir d'un génie aſſez mé-
diocre. Chaque ſiècle a un degré de lu-
mière qui lui eſt propre, & eſt monté,
pour ainſi dire, à un certain ton d'eſ-
prit. Les eſprits médiocres demeurent

au-dessous du degré de lumière où est leur siècle : les bons esprits y atteignent ; les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur au secours dont il s'est servi. Ainsi deux Auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre : mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force ; c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières Pièces de M. Cor-

neille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite est divine, si vous la lisez après les Pièces de Hardy. Le Théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scènes plus agréables; sur-tout (& c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y règne un air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques-là on n'avoit guères connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique assez plat: on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy, qui avoit ses raisons pour vouloir confondre cette nouvelle espèce de Comique avec l'ancienne, disoit que *Mélite étoit une assez jolie Farce.*

On trouva que cette Pièce étoit trop simple, & avoit trop peu d'événemens. M. Corneille, piqué de cette critique, fit Clitandre, & y sema les incidens & les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du

Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale ſont plus raiſonnables.

Nous voici dans le temps où le Théâtre devint floriſſant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des Poëtes, des Peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes eſpèces qui n'attendent pour ſe déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs graces ; la Nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

Le Miniſtère du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même temps les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Triſtan, les Scudery, les du Ryer, outre quelques vingt ou trente autres, dont les noms ſont préſentement ſi enfoncés dans l'oubli, que quand je les en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout auſſi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Théâtre des Anciens, & à ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'aviſa ; mais on n'en faiſoit pas encore trop grand cas, témoin la manière dont M. Corneille lui-

ême en parle dans sa Préface de Clindre, imprimée en 1632. *Que si j'ai nfermé cette Pièce* (Clitandre) *dans la gle d'un jour, ce n'est pas que je me re- nte de n'y avoir point mis Mélite, ou que me sois résolu à m'y attacher dorénavant. ujourd'hui quelques-uns adorent cette gle, beaucoup la méprisent; pour moi j'ai oulu seulement montrer que si je m'en éloi- ne, ce n'est pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve, imprimée en 1634, il dit encore qu'il ne se eut pas trop assujettir à la sévérité des ègles, ni aussi user de toute la liberté rdinaire sur le Théâtre François. *Cela nt un peu trop son abandon, messéant à outes sortes de Poëmes, & particulièrement ux Dramatiques qui ont toujours été les lus réglés.*

Mais le sieur Durval, dans la Préface le son Agarite imprimée en 1636, le rend bien sur un autre ton. Il se réouit aux dépens de ces pauvres règles le l'unité de lieu & des vingt-quatre eures; il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif & agréable sur cette maière. Ne croyons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à a fin : mais il lui faut du temps pour

soumettre les esprits. Les règles du Poëme Dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du Théâtre : mais l'époque de l'entier établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de Cinna.

Dès la Veuve, qui n'est que la quatrième Pièce de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déja pris le dessus de tous ses Rivaux. Ils parlent tous de la Veuve comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés au-devant de cette Pièce. Sur-tout ce que dit Rotrou est remarquable,

Pour te rendre justice, autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, & ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre Rival.
Pour un même sujet même desir nous presse;
Nous poursuivons tous deux une même Maîtresse;
La Gloire . . . .
Mon espoir toutefois est décru chaque jour,
Depuis que je t'ai vu prétendre à son amour.
. . . .
Que tes inventions ont de charmes étranges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.

:puis, ma Muse tremble, & n'est plus si hardie :
ıe jalouse peur l'a long-temps refroidie ;
depuis, cher Rival, je serois rebuté
: ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
ce grand Cardinal . . . .
ı gloire où je prétens est l'honneur de lui plaire;
: lui seul réveillant mon génie endormi,
ł cause qu'il te reste un si foible ennemi.
lais la gloire n'est pas de ces chastes Maîtresses
!ui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses.
et objet de nos vœux nous peut obliger tous,
t faire mille Amans sans en faire un jaloux.

. . . .

'el on me voit par-tout adorer ta Clarice :
ıussi rien n'est égal à ses moindres attraits ;
'out ce que j'ai produit cède à ses moindres traits.

La coutume de rendre justice au mé-
ite & de louer ce qu'on n'avoit pas
ait, n'étoit point jusques là bannie d'en-
re les Auteurs ; & les plus grands Poëtes
:toient encore des hommes raisonnables.
A propos de ces éloges à la vieille mode,
e ne puis oublier une chose qui peut
paroître assez singulière. Il y a un Hip-
polyte imprimé en 1635 du sieur de la
Pinelière, Angevin. Dans la Préface,
l'Auteur dit qu'il est bien hardi d'avoir
osé mettre *le nom de son pays en gros caractères au Frontispice de son Ouvrage*...;

Que comme autrefois pour être estimé poli dans la Grèce, il ne falloit que se dire d'Athènes, & pour avoir la réputation de vaillant, il falloit être de Lacédémone; maintenant pour se faire croire excellent Poëte, il faut être né dans la Normandie. Il convient qu'elle *avoit fait admirer le grand Cardinal du Perron, Bertaut & Malherbe, & à cette heure MM. de Boisrobert, Scudery, Rotrou, Corneille, Saint-Amand & Benserade.* Mais ensuite il prétend que l'Anjou *n'est pas situé au-delà du Cercle Polaire ni dans les Déserts d'Arabie, & ne ressemble pas à ces Isles qui ne sont habitées que de Magots, de Monstres & de Barbares.* Enfin, il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou, jusqu'aux restes des Amphithéâtres des Romains. Il est assez remarquable qu'il y ait eu un temps où l'on se soit cru obligé de faire ses excuses au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ce temps-là la Tragi-Comédie étoit assez à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assez mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guères mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pièces toutes sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plupart des sujets étoient

toient d'invention, & avoient un air
›rt romanefque. Auffi la coutume étoit
e mettre au-devant de ces Pièces de
›ngs argumens qui les expliquoient.

Le Théâtre étoit encore affez licen-
eux. Grande familiarité entre les per-
›nnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre
e M. Corneille, Califte vient trouver
.ofidor au lit : il eft vrai qu'ils doivent
tre bientôt mariés; mais un honnête
pectateur n'a que faire des préludes
e leur mariage. Auffi cette Scène ne fe
ouve que dans les premières éditions
e la Pièce. Rotrou, en dédiant au Roi
Bague de l'Oubli, fa feconde Pièce,
vante d'avoir rendu fa Mufe *fi modefte,*
ie fi elle n'eft belle, au moins elle eft
ge, & que d'une Profane il en a fait une
eligieufe; & dans fa Céliane, qui eft
ite deux ans après, on voit une Nife
ans le lit, dont l'Amant la vient trou-
er, & n'eft embarraffé que dans le choix
es faveurs qui lui font permifes: car il
en a quelques-unes réfervées pour le
mps du mariage. A la fin l'Amant fe
étermine; & comme il a délibéré long-
mps, il jouit long-temps auffi de ce
i'il a préféré. Nife a le loifir de dire
ngt Vers, au bout defquels feulement
car cela eft marqué en profe à la marge)

Pamphile tourne le visage du côté des Spectateurs. Il semble que cette Muse, qui s'étoit fait Religieuse, se dispensoit un peu de ses vœux ; ou, pour mieux dire, on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la sagesse des vingt Vers que dit Nise dans le temps qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matière & à la louange de l'esprit. *C'est l'esprit qu'il faut aimer*, dit elle; *il n'y a que lui digne de nos flammes : si vous baisez mes cheveux, mes cornettes en font autant.* Et Pamphile, qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours, dit pourtant à la fin, que sans *ce louable entretien*, il seroit mort de plaisir : tant la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les Pièces de ce temps-là, que de pareilles libertés. Les sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célèbre Sophonisbe de Mairet, lorsque Massinisse & Sophonisbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Syphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe l'*adultère* & l'*impudicité*, grosses paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Théâtre étoit ſur ce pied-là, Lucrèce n'étoit pas un ſujet à rebuter; auſſi du Ryer l'a-t-il traité ſans ſcrupule. Rotrou a fait une Chriſante, qui eſt une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle eſt priſonnière. Aujourd'hui ces ſujets-là ne ſeroient pas ſoufferts. Eſt-ce que nos mœurs ſont plus pures? il eſt bien sûr que non. C'eſt ſeulement que nous avons l'eſprit plus raffiné. L'eſprit ſeul ſuffit pour nous donner le goût des bienſéances; mais le goût de la vertu, c'eſt autre choſe. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, eſt d'avoir purifié le Théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'uſage établi: mais il y réſiſta auſſi-tôt après; & depuis Clitandre, ſa ſeconde Pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ſes Ouvrages. Tout ce qui y reſte de l'ancien excès de familiarité dont les Amans étoient enſemble ſur le Théâtre, c'eſt le tutoiement. Le tutoiement ne choque pas les bonnes mœurs; il ne choque que la politeſſe & la vraie galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime ſoit toujours reſpectueuſe; mais auſſi il eſt quelquefois permis au reſpect d'être un peu

familier. On ſe tutoyoit dans le Tragique même auſſi-bien que dans le Comique ; & cet uſage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille, où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pouſſer cela un peu plus loin, & à ſon égard le tutoiement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille, après avoir fait un eſſai de ſes forces dans ſes ſix premières Pièces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-deſſus de ſon ſiècle, prit tout-à-coup l'eſſor dans Médée, & monta juſqu'au Tragique le plus ſublime. A la vérité, il fut ſecouru par Sénèque; mais il ne laiſſa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Enſuite il retomba dans la Comédie ; &, ſi j'oſe dire ce que je penſe, la chûte fut grande. L'illuſion comique dont je parle ici eſt une Pièce irrégulière & bizarre, & qui n'excuſe pas par ſes agrémens ſa bizarrerie & ſon irrégularité. Il y domine un perſonnage de Capitan, qui abat d'un ſouffle le grand Sophi de Perſe & le grand Mogol, & qui une fois en ſa vie avoit empêché le Soleil de ſe lever à ſon heure preſcrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée

'ec ce merveilleux Brave. Les caractères outrés ont été autrefois fort à la ode : mais qui repréfentoient-ils ? & qui en vouloit-on ? Eft-ce qu'il faut utrer nos folies jufqu'à ce point - là our les rendre plaifantes ? En vérité e feroit nous faire trop d'honneur. Defmarets, qui a fait une Comédie oute de ce genre, & pleine de fous u'on n'a jamais vus, dit pourtant dans a Préface, qu'*il n'y a rien de fi ordinaire que de voir des idiots s'imaginer u'ils font amoureux fans favoir bien ouvent de qui ; &, fur le récit qu'on leur ait de quelque beauté, courir les rues, & e perfuader qu'ils font extrêmement pasfionnés fans avoir vu ce qu'ils aiment.* Il ous affure auffi *qu'il y a beaucoup de illes éprifes de certains Héros de Roman our l'amour defquels elles méprifoient ous les vivans.* Il falloit que la nature ût encore bien inconnue, lorfque ces caractères-là plaifoient fur le Théâtre ; & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vu communément de ces fortes de folies par le monde, étoient eux-mêmes d'un caractère bien furprenant.

Après l'illufion comique, M. Corneille fe releva plus grand & plus fort

qu'il n'avoit encore été, & fit le Cid. Jamais Pièce de Théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre & un Mathématicien, qui de toutes les Comédies du monde ne connoissoient que le Cid ; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son cabinet cette Pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit rendue Vers pour Vers. Elle étoit en Italien, &, ce qui est plus étonnant, en Espagnol : les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson, dans sa belle Histoire de l'Académie Françoise, dit qu'en plusieurs Provinces de France, il étoit passé en Proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Si ce Proverbe a péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la Cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable Maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point ; il y vouloit joindre encore celle de faire des Comédies : & que l'on ne croye pas qu'il s'en tînt-là. En même temps qu'il faisoit des Comédies, il se piquoit de faire de beaux Livres de dévotion. Les Livres de dévotion ne l'empêchoient pas de songer à plaire aux Dames par les agrémens de sa personne. Malgré sa galanterie, il prétendoit passer pour savant en Hébreu, en Syriaque & en Arabe, jusques-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre sous son nom. Enfin, en fait de gloire, il embrassoit tout ce qui paroît le plus se contredire : génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, & s'attiroient presque du respect aussi-bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'est-à-dire celle de Poëte, le rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pièces qui avoient paru sous

le nom de Desmarets son confident, &, pour ainsi dire, son premier Commis dans le département des affaires poëtiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à Mirame, Tragédie assez médiocre, & qui emprunte son nom d'une Princesse assez mal morigénée. *Il témoigna*, dit M. Pelisson, *des tendresses de père pour cette Pièce, dont la représentation lui coûta deux ou trois cents mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais, qui sert encore aujourd'hui à ce Spectacle.* Aussi est-elle intitulée : *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Pièce, ou plutôt à celui que l'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt, transportoient le Cardinal hors de lui-même; que tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'Assemblée; tantôt il imposoit silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Académie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur, & en même temps de sa grandeur d'ame à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le sujet,

ujet, & fait beaucoup de Vers. Il avoit
lonné le plan & l'intrigue des *Thileries*
& de l'*Aveugle de Smyrne*, Pièce dont
l fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs
lifférens, qui furent Messieurs de Boisobert, Corneille, Colletet, de l'Esoille & Rotrou. Le plus grand mérite de
ces Comédies consiste dans le nom de l'inventeur & la singularité de l'exécution.
Ici je ne puis m'empêcher de dire que
e soupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir aussi eu part à l'Europe de
Desmarets. C'est une Allégorie politique. Francion & Ibère sont amoureux
l'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hautaines & dures, par un génie
yrannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibère & Francion,
quoiqu'Amans de la Reine Europe, ne
aissent pas de faire la cour à des Princesses d'un moindre rang, telle qu'est
Austrasie. Francion, toujours heureux
en amour, obtient d'elle trois nœuds de
cheveux, qui, quand on a ôté le voile de
l'Allégorie, se trouvent être les Places
de Clermont, Stenay & Jametz. Toute
a Pièce est de ce caractère, qui sent bien
e Ministre Poëte. Le Cardinal, qui par
ses galanteries avoit obtenu les trois

nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ſes bonnes fortunes.

Quand le Cid parut, le Cardinal en fut auſſi alarmé que s'il avoit vu les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les Auteurs contre cet Ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & ſe mit à leur tête. M. de Scudery publia ſes obſervations ſur le Cid, adreſſées à l'Académie Françoiſe qu'il en fait juge, & que le Cardinal ſon Fondateur ſollicitoit puiſſamment contre la Pièce accuſée: mais afin que l'Académie pût juger, ſes Statuts vouloient que l'autre partie, c'eſt-à-dire M. Corneille, y conſentît. On tira de lui une eſpèce de conſentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec aſſez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Miniſtre qui étoit ſon bienfaiteur? car il récompenſoit, comme Miniſtre, ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poëte; & il ſemble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir de foibleſſes qu'elle ne réparât en même temps par quelque choſe de noble.

L'Académie Françoiſe donna ſes ſentimens ſur le Cid, & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette

ompagnie naiſſante. Elle fut conſervet
ous les égards qu'elle devoit, & à la
aſſion du Cardinal, & à l'eſtime pro-
gieuſe que le Public avoit conçue de
t Ouvrage. Elle ſatisfit le Cardinal en
prenant exactement tous les défauts
u Cid, & le Public en le reprenant
vec modération, & même ſouvent avec
es louanges. M. Corneille ne répondit
oint à la Critique. *La même raiſon*, di-
it-il, *qu'on a eue pour la faire m'empêche
y répondre*. Cependant le Cid a ſurvécu
cette Critique. Toute belle qu'elle eſt,
n ne la connoît preſque plus, & il a
core ſon premier éclat.

Le même hiver qui vit paroître le Cid,
it paroître auſſi la Marianne de Triſ-
n, autre Ouvrage célèbre, & qui s'eſt
aintenu ſur le Théâtre preſque juſ-
u'au temps préſent. Je parle des cent
s qui ſe ſont écoulés depuis ce temps-
, à-peu-près comme je parlerois des
eux mille ans qui nous ſéparent des
recs. En effet, ſi l'on conſidère quel
ombre prodigieux de Tragédies ſont
ubliées pour jamais, & combien le
oût a changé, il eſt preſque auſſi glo-
eux à une Pièce de s'être conſervée
r le Théâtre pendant ces cent ans ou

environ, qu'il l'eſt à celles des Grecs de s'être conſervées deux mille ans dans les Bibliothèques; car un Livre ſubſiſte plus facilement dans une Bibliothèque, qu'une Pièce ſur le Théâtre.

Nous voci dans le bel âge de la Comédie, & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir, pour ainſi dire, atteint juſqu'au Cid, il s'éleva encore dans l'Horace; enfin, il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte, au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces Pièces-là étoient d'une eſpèce inconnue, & l'on vit un nouveau Théâtre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon expérience, par ſes réflexions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables règles du Poëme Dramatique, & découvrit les ſources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Diſcours qui ſont à la tête de ſes Comédies. De-là vient qu'il eſt regardé comme le père du Théâtre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonable; il l'a porté à ſon plus haut point de perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

Avant que l'on jouât Polieucte,

M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, ſouverain Tribunal des affaires d'eſprit en ce temps-là. La Pièce y fut applaudie autant que le demandoit la bienſéance & la grande réputation que l'Auteur avoit déja : mais quelques jours après, M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats pour lui dire que Polieucte n'avoit pas réuſſi comme il penſoit ; que ſur-tout le Chriſtianiſme avoit extrêmement déplu. M. Corneille alarmé voulut retirer la Pièce d'entre les mains des Comédiens qui l'apprenoient ; mais enfin il la leur laiſſa, ſur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comédien à juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet ?

Pompée ſuivit Polieucte ; enſuite vint le Menteur, Pièce comique, & preſque entiérement priſe de l'Eſpagnol, ſelon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur ſoit très-agréable, & qu'on l'applaudiſſe encore aujourd'hui ſur le Théâtre, j'avoue que la Comédie n'étoit point encore arrivée à ſa perfection. Ce qui dominoit dans les Pièces, c'étoit l'intrigue & les incidens, erreur de nom, déguiſemens, lettres

interceptées, aventures nocturnes; & c'eſt pourquoi on prenoit preſque tous les ſujets chez les Eſpagnols, qui triomphent ſur ces matières. Ces Pièces ne laiſſoient pas d'être fort plaiſantes & pleines d'eſprit; témoin le Menteur dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigaral, le Géolier de ſoi-même : mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit inconnue; on ne ſongeoit point aux mœurs & aux caractères; on alloit chercher bien loin les ſujets de rire dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'aviſoit point de les aller prendre dans le cœur humain qui en fourmille.

Molière eſt le premier parmi nous qui les ait été chercher-là, & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la Comédie doit autant que la Tragédie à M. Corneille. Comme le Menteur eut beaucoup de ſuccès, M. Corneille lui donna une ſuite qui ne réuſſit guères. Il en découvre lui-même la raiſon dans les examens qu'il a faits de ſes Pièces. Là, il s'établit juge de ſes propres Ouvrages, & en parle avec un noble déſintéreſſement, dont il tire en même temps le double fruit, & de pré-

venir l'envie ſur le mal qu'elle en pourroit dire, & de ſe rendre lui-même croyable ſur le bien qu'il en dit.

A la ſuite du Menteur ſuccéda Rodogune. Il a écrit quelque part, que pour trouver la plus belle de ſes Pièces, il falloit choiſir entre Rodogune & Cinna; & ceux à qui il en a parlé ont démêlé ſans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer ſur cela : mais peut-être préféroit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté; car il fut plus d'un an à diſpoſer le ſujet : peut-être vouloit-il, en mettant ſon affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, ſi j'oſe le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna; il me paroît aiſé de choiſir entr'elles, & je connois une Pièce de M. Corneille que je ferois paſſer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le ſouvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert ſur le plan de celle de M. Corneille, qui fut trahi en cette occaſion par quelque confident indiſcret. Le Public n'a que trop décidé entre ces

deux Pièces, en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace, Cinna & Polieucte, il se trouve quelqu'un qui s'engage de gaieté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrépidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'Histoire de Théodore, d'Héraclius, de Dom Sanche d'Aragon, d'Andromède, de Nicomède & de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore & Dom Sanche d'Aragon réussirent fort peu, & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne peut souffrir dans Théodore la seule idée du péril de la prostitution; & si le Public étoit devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre, qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à Dom Sanche d'Aragon un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un Royaume, fut encore plus insupportable dans Pertharite,

que la prostitution ne l'avoit été dans Théodore. Ce bon mari n'osa se montrer au Public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du Théâtre, & déclara qu'il y renonçoit dans une petite Préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison, qu'il commence à vieillir; & cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de Poësie & des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination (& ce qu'on appelle communément *Esprit* dans le monde) ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse & la dureté; & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent par-là plus de prise aux ravages du temps: ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque

chose de fier & d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de dur & de sec. C'est à-peu-près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie; mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans Pertharite une Reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite, M. Corneille, rebuté du Théâtre, entreprit la traduction en Vers de l'Imitation de J. C. Il y fut porté par des Pères Jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, & sans doute aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea

en toutes manières d'avoir quitté le Théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point le plus grand charme de l'Imitation de J. C., je veux dire sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille, & je crois même qu'absolument la forme des Vers lui est contraire. Ce Livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa douze ans, pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers : mais enfin, sollicité par M. Fouquet, qui négocia en Surintendant des Finances, & peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au Théâtre. M. le Surintendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois.

Celui qu'il prit fut Œdipe. M. Corneille son frère prit Camma, qui étoit le second, & le traita avec beaucoup de succès. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille & du Théâtre fut sincère ; Œdipe réussit fort bien. La Toison d'Or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du Roi ; & c'est la plus belle Pièce en machines que nous ayions. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la Pièce, deviennent par l'art du Poëte nécessaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y est dans toute sa pompe ; sur-tout le Prologue doit servir de modèle à tous les Prologues à la moderne qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la Pièce comme les Anciens, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette première Pièce, la grandeur Romaine éclate avec toute sa dignité ; & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands Hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encore surpassée par la Scène de Pompée & de Sertorius. Il

semble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains. Pour Sophonisbe, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet : voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion & de Lelius avec Massinisse. Mais que diroit-on, si on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un billet galant à un homme qui ne songe point à elle ? Que diroit-on, si on voyoit les deux Confidentes observer l'effet des coquetteries qu'elle fait à Massinisse pour l'engager, & se dire l'une à l'autre :

Ma Compagne, il se prend . . . . .
La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Agesilas est de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une Scène d'Agesilas & de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Agesilas vint Othon, Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis son retour au Théâtre, il y paroissoit avec éclat des Pièces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse, ni l'élévation des sentimens portés jusques dans l'amour qui y dominoit : c'étoit un amour plus tendre, plus simple & plus vif, des sentimens dont le modèle se trouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés, & presque sans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis, une versification très-agréable, & dont l'élégance ne se démentoit jamais, un jeune Auteur dont le style étoit plus jeune aussi : voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Théâtre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Il y en eut un dont la voix devoit être d'autant plus comptée, que ce n'étoit pas seulement un Ecrivain très-célèbre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit

faitement libre, puisqu'il vivoit en
gleterre, privé de sa Patrie. M. de
nt-Evremond publia une dissertation
l'Alexandre de M. Racine; & là il
ève vivement contre notre Nation,
ne goûte que ce qui lui ressemble,
ui n'avoit refusé ses applaudissemens
I. Corneille dans sa Sophonisbe, que
ce qu'il avoit trop bien rendu le vrai
actère de la fille d'Asdrubal; au lieu
: Mairet en avoit fait avec beaucoup
succès une Coquette ordinaire. *M.*
neille, ajoutoit M. de Saint-Evre-
nd, *est presque le seul qui ait le bon*
t de l'Antiquité; il a surpassé nos Au-
rs, & s'est peut-être ici surpassé lui-
ne.

M. Corneille ne manqua pas de re-
rcier M. de Saint-Evremond d'un suf-
ge aussi glorieux que le sien, & aussi
itement déclaré. *Vous m'avez pris par*
n foible, lui dit-il dans sa lettre; *cette*
honisbe, pour qui vous marquez tant
endresse, a la meilleure part à la mien-
.... Vous confirmez ce que j'ai avancé
la part que l'amour doit avoir dans les
es Tragédies, & sur la fidélité avec la-
lle nous devons conserver à ces vieux
tres les caractères de leur temps, de

leur Nation & de leur humeur. J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps ..... Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis ; mais vous vous déclarez du mien. Il y a encore dans cette lettre ces paroles assez remarquables : *Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez quand on se persuade qu'on m'a battu.*

Il est vrai qu'il s'étoit formé un *parti* contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, composoient une grande partie de Paris & de la Cour ; & ils ne se contentoient pas d'élever le nouvel Auteur qui le méritoit, ils vouloient l'élever sur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient & par le nombre, & par un certain bruit confus & imposant qu'ils savent si bien faire dans le besoin. On ne négligeoit rien pour grossir ses troupes ; & c'étoit toujours un avantage que de les grossir : on mettoit en œuvre toutes les petites adresses

qui

qui peuvent aider une réputation naiſſante, & hâter le vol de la Rénommée; on employoit contre le redoutable ennemi juſqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieuſement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette eſpèce de ſédition contre une autorité légitime, M. Corneille ſe tenoit retranché dans ſon cabinet, ſans être preſqu'autrement connu du monde que par ſon nom, ſans protecteurs puiſſans déclarés en ſa faveur, ſans partiſans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-même, ne s'y fiant peut-être pas aſſez, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucuns ſecours étrangers.

Il vit le goût du ſiècle ſe tourner entiérement du côté de l'amour le plus paſſionné & le moins mêlé d'héroïſme; mais il dédaigna fierèment d'avoir de la complaiſance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que ſon âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce ſoupçon ſeroit très-légitime, ſi l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Pſyché de Molière, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'eſt abandonné à un excès de tendreſſe

dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle, qu'en lui donnant Attila, digne Roi des Huns. Il règne dans cette Pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La Scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde fait l'histoire. Feu Madame (1), Princesse fort touchée des choses d'esprit, & qui eût pu les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeurera la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux, sans comparaison, meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractère de Pulcherie est de ceux que lui seul savoit faire ; & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans

(1) Henriette-Anne d'Angleterre.

Martian, qui eſt un vieillard amoureux. Le cinquième Acte de cette Pièce eſt tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que ſon trop de mérite & de trop grands ſervices rendent criminel auprès de ſon Maître; & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina ſa carrière.

La ſuite de ſes Pièces repréſente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pouſſe le travail juſqu'à la fin de ſa vie. Ses commencemens ſont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à ſon ſiècle; enſuite il va auſſi haut que ſon art peut atteindre; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalles.

Après Surena, qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au Théâtre, mais non pas à l'amour de ſes Ouvrages; & quand il vit en 1676 que le Roi avoit fait repréſenter de ſuite devant lui à Verſailles Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune, ſon feu poëtique ſe réveilla, & s'écria:

Eſt-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter
Que tu prennes plaiſir à me reſſuſciter?

Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée,
Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place;
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achève; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre père.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe & Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie:
Agesilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent:
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent.
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages!

Cependant il est certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient

plus aujourd'hui reparoître sur le Théâtre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet sa Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comédiens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débarrassé du Théâtre, sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuèrent toujours de plus en plus, & la dernière année de sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit, & si long-temps. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu l'an 1647.

Comme c'est une loi dans cette Académie, que le Directeur fait les frais d'un Service pour ceux qui meurent sous son Directorat, il y eut une contestation de générosité entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le Service de M. Corneille, parce qu'il paroissoit incertain sous le Directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de

Lavau l'emporta, & M. de Benſerade dit à M. Racine : *Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit vous ; vous ne l'avez pas fait.*

Ce diſcours a été pleinement vérifié. Le temps a calmé l'agitation des eſprits ſur ce ſujet, & a enfin amené une déciſion qui paroît généralement établie. Corneille a la première place, Racine la ſeconde : on fera à ſon gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'eſt-là ce qui ſe trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre : mais ſi on compare les deux hommes, l'inégalité eſt plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été, ſi Corneille n'eût pas été avant lui ; il eſt certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déjà imprimée en 1702 dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par M. l'Abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à-peu-près que j'y parlois, mais beaucoup trop ſuccinctement, d'un grand nombre de petites Pièces faites par M. Corneille ſur divers ſujets. Depuis ce temps-là, on a recueilli avec ſoin & avec goût

tes différentes Pièces dont on a fait un Volume à la suite de son Théâtre réimprimé en 1738 ; & je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matière, tant au Volume qui contient les Pièces que je n'eusse pas mises, du moins en entier, qu'à une Préface judicieuse & bien écrite, où l'on trouvera de plus des traits historiques que je ne savois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé : j'avoue que son doute seul m'ébranle ; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement ; & il dit au Cardinal qu'il

aimoit passionnément une fille du Lieutenant-Général d'Andely en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son père. Le Cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il a épousé Marie de Lamperière, fille de cet Officier. La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen, il fut si malade, que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort; & j'ai lu une Pièce sur cette fausse mort dans les Poësies Latines de M. Ménage. Un pareil sujet étoit bien fait pour tenter les Poëtes.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands Ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait étant jeune quelques Pièces de galanterie, qui sont répandues dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pièces de cent ou de deux cents Vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour

le

le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Père de la Rue, Jésuite, sur les Campagnes de 1667 & de 1672, tous deux d'assez longue haleine, & plusieurs petites Pièces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux Poëtes. Lui-même faisoit fort bien des Vers Latins; il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa première Scène de Pompée en Vers du style de Sénèque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en trouver quelque Exemplaire.

M. Corneille étoit assez grand & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de

ſon extérieur. Il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phyſionomie vive, des traits fort marqués & propres à être tranſmis à la poſtérité dans une Médaille ou dans un Buſte. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il liſoit ſes Vers avec force, mais ſans grace.

Il ſavoit les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances, ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime. Il parloit peu, même ſur la matière qu'il entendoit ſi parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il diſoit; &, pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

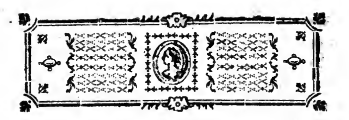
Il étoit mélancolique. Il lui falloit des ſujets plus ſolides pour eſpérer ou pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur bruſque, & quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aiſé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit aſſez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux

grands attachemens. Il avoit l'ame fière & indépendante, nulle souplesse, nul manège ; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour ; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habilité ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir : mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, & plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pièces de Théâtre ; &

ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie ſur la Scène, des nobles ſentimens qui règnent dans ſes Ouvrages, & de la vertu qu'il a miſe juſques dans l'amour.





RÉFLEXIONS
SUR
LA POËTIQUE.

I.

Il arrive quelquefois que des Pièces irrégulières, telles que le Cid, ne laiſſent pas de plaire extrêmement : auſſitôt on ſe met à mépriſer les règles ; c'eſt, dit-on, une pédanterie gênante & inutile, & il y a un certain art de plaire qui eſt au-deſſus de tout. Mais qu'eſt-ce que cet art de plaire ? Il ne ſe définit point : on l'attrape par haſard ; on n'eſt pas sûr de le rencontrer deux fois ; enfin, c'eſt une eſpèce de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Il y a beaucoup

d'apparence que quand les Pièces irrégulières plaifent, ce n'eft pas par les endroits irréguliers, & il eft certain qu'il n'y a Pièce fur le Théâtre qui foit. à de certains égards fi régulière que le Cid. Mais il fe pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Théâtre ne fût point réduit en règles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces règles qui ne font pas encore faites, ou que tout le monde ne fait pas, voilà apparemment l'art de plaire, voilà en qui confifte la magie.

I I.

Pour trouver les règles du Théâtre; il faudroit remonter jufqu'aux premières fources du beau, découvrir quelles font les chofes dont la vue peut plaire aux hommes, c'eft-à-dire, leur occuper l'efprit, ou leur remuer le cœur agréablement; & cela eft déja d'une vafte étendue & d'une fine difcuffion. Après avoir découvert quelles font les actions qui de leur nature font propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Théâtre, ou par néceffité, ou pour le

ſeul agrément ; & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la juſteſſe néceſſaires, alors on n'auroit pas ſeulement trouvé les règles du Théâtre, mais on ſeroit sûr de les avoir trouvées toutes ; & ſi, en deſcendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit ſans peine aux principes qui auroient été établis.

I I I.

Avoir trouvé toutes les règles du Théâtre, ce ne ſeroit pas encore toute la Poëtique ; il faudroit comparer enſemble ces différentes règles, & juger de leur différente importance. Telle eſt preſque toujours la nature des ſujets, qu'ils n'admettent pas toutes ſortes de beautés : il faut faire un choix, & ſacrifier les uns aux autres. Ainſi il ſeroit fort utile d'avoir une balance où l'on pût, pour ainſi dire, peſer les règles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut obſerver à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder ; &, ſi on peut le dire, les unes demandent une ſoumiſſion ſincère, les autres ſe contentent

d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

I V.

Ce plan d'une Poëtique, tel que je l'imagine, est presque immense, & demanderoit une justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce plan n'est pas si chimérique qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes; j'en veux donner une légère ébauche, & animer, si je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assez pour moi, si de ce nombre prodigieux de vues qu'il faudroit avoir, j'en attrape quelques-unes; & si de ce grand tout que je ne saurois embrasser, j'en puis saisir quelque partie.

V.

L'esprit aime à voir ou à agir, ce qui est la même chose pour lui: mais il veut voir & agir sans peine; & ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire ſans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaiſir. Il eſt actif juſqu'à un certain point, au-delà très-pareſſeux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet & d'action. Ainſi il faut en même temps exciter ſa curioſité, ménager ſa pareſſe, prévenir ſon inconſtance.

V I.

Ce qui eſt important, nouveau, ſingulier, rare en ſon eſpèce, d'un événement incertain, pique la curioſité de l'eſprit ; ce qui eſt un & ſimple accommode ſa pareſſe ; ce qui eſt diverſifié convient à ſon inconſtance. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui préſente ait toutes ces qualités enſemble pour lui plaire parfaitement.

V I I.

L'importance de l'action de la Tragédie ſe tire de la dignité des perſonnes & de la grandeur de leurs intérêts. Quand les actions ſont de telle nature, que, ſans rien perdre de leur beauté, elles pourroient ſe paſſer entre des per-

ſonnes peu conſidérables, les noms de Princes & de Rois ne ſont qu'une parure étrangère que l'on donne aux ſujets; mais cette parure, toute étrangère qu'elle eſt, eſt néceſſaire. Si Ariane n'étoit qu'une Bourgeoiſe trahie par ſon Amant & par ſa ſœur, la Pièce qui porte ſon nom ne laiſſeroit pas de ſubſiſter toute entière: mais cette Pièce ſi agréable y perdroit un grand ornement; il faut qu'Ariane ſoit Princeſſe, tant nous ſommes deſtinés à être toujours éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne ſont que des Particuliers, de ſimples Citoyens de deux petites Villes: mais la fortune des deux Etats eſt attachée à ces Particuliers; l'une de ces deux petites Villes a un grand nom, & porte toujours dans l'eſprit une grande idée. Il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

VIII.

Les grands intérêts ſe réduiſent à être en péril de perdre la vie ou l'honneur, ou la liberté ou un Trône, ou ſon Ami ou ſa Maîtreſſe. On demande

ordinairement si la mort de quelqu'un des personnages est nécessaire dans la Tragédie. Une mort est, à la vérité, un événement important; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement qu'à l'importance de l'action, & le péril de mort n'y sert pas quelquefois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention, est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures ou D. Sanche? Nullement: c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur ou sa Maîtresse; c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimène dont il a tué le père. Les grands intérêts sont tout ce qui remue fortement les hommes; & il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX.

Il semble que les grands intérêts se peuvent partager en deux espèces; les uns plus nobles, tels que l'acquisition ou la conservation d'un Trône, un devoir indispensable, une vengeance, &c.; les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'intérêts donne son ca-

ractère aux Tragédies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter ſur le touchant ; & Nicomède, qui eſt tout noble, eſt d'un ordre ſupérieur à Bérénice, qui eſt toute touchante. Mais ce qui eſt inconteſtablement au-deſſus de tout le reſte, c'eſt le noble & le touchant réunis enſemble. Le ſeul ſecret qu'il y ait pour cela, eſt de mettre l'amour en oppoſition avec le devoir, l'ambition, la gloire; de ſorte qu'il les combatte avec force, & en ſoit à la fin ſurmonté. Alors ces actions ſont véritablement importantes par la grandeur des intérêts oppoſés. Les Pièces ſont en même temps touchantes par les combats de l'amour, & nobles par ſa défaite. Telles ſont le Cid, Cinna, Polieucte.

X.

Les Anciens n'ont preſque point mis d'amour dans leurs Pièces, & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Théâtre par de ſi petits ſentimens. Pour moi, j'ai peur qu'ils n'aient pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire, Je ne vois pas trop bien où ſeroit la fineſſe de ne vouloir pas traiter des ſujets pareils à Cinna ou au Cid.

Toute la question est de mettre l'amour à sa place, c'est-à-dire au-dessous de quelque passion plus noble, contre laquelle il se révolte avec violence, mais inutilement. Cette règle n'est nécessaire que pour les Pièces du premier ordre, & elle n'a guères été pratiquée que par M. Corneille.

X I.

Le nouveau & le singulier peuvent se trouver dans les événemens de la Pièce & dans les caractères : mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau & du singulier qui peuvent se trouver dans les passions. Le vrai ne suffit pas pour attirer l'attention de l'esprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les passions des hommes jusqu'à un certain point; au-delà, c'est un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde est bien-aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'observateurs assez habiles ? Il suffit de plus qu'elles soient extrêmes

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares ? Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle ; voilà déjà le dépit poussé assez loin. Qu'un Ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne-là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits ; que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables ; que l'Ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense ; le même jeu sur le teint, sur la taille : voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée, que je n'ai pu me

réſoudre à en apporter un plus ſérieux. Nous ne connoiſſons pas nous-mêmes combien les Romans de notre ſiècle ſont riches en ces ſortes de traits, & juſqu'à quel point ils ont pouſſé la ſcience du cœur.

X I I I.

La fineſſe, la délicateſſe, enfin l'agrément de ces effets de paſſion, conſiſtent aſſez ordinairement dans une eſpèce de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on eſt dominé par un ſentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand ſoin de cacher. Celle de toutes les paſſions qui fournit le plus de ces ſortes de jeux, & peut-être la ſeule qui en fourniſſe, c'eſt l'amour. L'obligation où ſont les femmes de le vaincre ou de le diſſimuler, & la délicateſſe de gloire qui fait qu'elles ſe le diſſimulent à elles-mêmes, ſont des ſources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes ſont rarement à cet égard dans la même ſituation que les femmes; auſſi l'amour ne

plaît pas tant dans leur perſonne. L'ambition & la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contraſtés; & ceux qui ſont d'un caractère à reſſentir vivement ces paſſions s'y livrent ſans les combattre & ſans les déguiſer.

X I V.

Rarement ceux qui aſpirent ou à s'élever ou à ſe venger, ſont-ils délicats ſur les moyens qui les y peuvent conduire; les Amans le ſont ſur les moyens de parvenir à la poſſeſſion de ce qu'ils aiment. L'eſpérance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent ſur un regard, ſur un ſoupir, ſur un mot, enfin ſur des choſes preſque imperceptibles & d'une interprétation douteuſe; au lieu que les eſpérances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des ſujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui ſont aimés, peuvent douter s'ils le ſont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas aſſez. Quand on s'eſt vengé, quand on eſt arrivé au terme de ſon ambition, tout eſt fini.
Enfin

Enfin l'amour produit plus d'effets ſinguliers & agréables à conſidérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je ſens que l'on pourroit pouſſer encore plus loin le parallèle de l'amour & des autres paſſions, & que l'amour en ſortiroit toujours à ſon honneur. Mais je crois en avoir aſſez dit pour prouver qu'aucune autre paſſion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément ſur le Théâtre. La diſpoſition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde, que d'ambition ou de vengeance?

X V.

La ſingularité ou la bizarrerie délicate des effets d'une paſſion, eſt un ſpectacle plus propre à plaire que ſa ſeule violence, parce qu'elle donne occaſion à une plus grande découverte. Il eſt vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet ſingulier d'une paſſion en marque en même temps la force. De-là il s'enſuit encore que l'amour doit plus fournir au Théâtre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guères d'autre agrément que leur

violence, & qui ſont privées d'une infinité de raffinemens & de délicateſſes que l'amour ſeul a en partage. Un perſonnage qui n'a que de l'amour, peut remplir une Pièce, témoin Ariane & Bérénice; nul autre caractère ne peut occuper la même étendue. L'amour eſt le plus abondant & le plus fertile de tous les ſentimens.

X V I.

Ce qui eſt rare & parfait en ſon eſpèce, ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainſi il faut toujours peindre les caractères dans un degré élevé; rien de médiocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce ſont les grands obſtacles qu'elles ſurmontent. Le vieil Horace ſacrifie l'amour paternel à l'amour de la Patrie, quand il dit, *qu'il mourût, &c.*; voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline, malgré la paſſion qu'elle a pour Sévère, qu'elle pourroit épouſer après la mort de Polieucte, veut que ce même Sévère ſauve la vie à Polieucte; voilà un grand attachement à ſon devoir. Un ſeul de ces traits ſuffiroit pour faire un grand caractère.

XVII.

Les vices ont aussi leur perfection. Un demi-tyran seroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie poussées à leur plus haut point, deviennent de grands objets. La Tragédie demande encore qu'on les rende, autant qu'il est possible, de beaux objets. Il y a un art d'embellir les vices, & de leur donner un air de noblesse & d'élévation. L'ambition est noble, quand elle ne se propose que des Trônes ; la cruauté l'est en quelque sorte, quand elle est soutenue d'une grande fermeté d'ame ; la perfidie même l'est aussi, quand elle est accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, sont de beaux caractères dans toutes ces Pièces. Le Théâtre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas & petit. C'est-là ce qui gâte les caractères de Néron & de Mithridate, tels qu'on les a donnés dans deux Tragédies très-connues du Public, & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un se cache derrière une porte pour écouter deux

Amans; l'autre, pour ſurprendre une jeune perſonne & lui faire dire ſon ſecret, ſe ſert d'un petit artifice de Comédie, & qui eſt même fort uſé. Ces deux perſonnages ſont aſſez cruels & aſſez perfides; ce n'eſt pas-là ce qui leur manque: mais ils le ſont baſſement.

XVIII.

Cependant M. Corneille a mis ſur le Théâtre deux caractères aſſez bas, Pruſias & Felix; & ils y réuſſirent tous deux: mais il faut remarquer que Néron & Mithridate font des actions baſſes dont le Spectateur eſt témoin, & ceux-ci n'ont tout au plus que des ſentimens bas; les ſentimens qui ne ſont que des diſcours, frappent beaucoup moins que les actions. De plus, la baſſeſſe des ſentimens de Pruſias & de Felix eſt ſi naturelle dans les conjonctures où ils ſe trouvent, qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir; & même elle repréſente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros: mais il n'y a aucune néceſſité d'agir comme agiſſent Néron & Mithridate. Enfin ces deux caractères ſervent à

en faire éclater d'autres parfaitement héroïques, ce que ne font pas ceux de Mithridate & de Néron. Pardeſſus tout cela, quand Felix avoue qu'il ne ſeroit pas fâché de la mort de ſon gendre, parce qu'il en tireroit quelque avantage pour ſa fortune, M. Corneille a eu la ſage précaution de lui donner de la honte de ce ſentiment ; & qui examinera de près le tour dont il s'eſt ſervi, reconnoîtra combien il faut d'art pour manier ces ſortes de caractères, & combien il eſt difficile de les réconcilier avec le Théâtre qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un perſonnage bas.

X I X.

Quand on veut juſtifier des Auteurs qui n'en ont preſque pas donné d'autres, & qui n'y ont apporté aucun art, ou qui n'ont peint que des caractères communs & foibles en leur eſpèce, on dit : C'eſt-là la nature ; & on croit avoir tout dit. C'eſt-là la nature, il eſt vrai : mais n'y a-t-il pas quelqu'autre choſe de plus parfait, de plus rare

en ſon eſpèce, de plus noble, qui eſt auſſi la nature? C'eſt cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne repréſenteroit les hommes que comme ils ſont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air? Ce ſeroit-là pourtant la nature.

X X.

Un des grands ſecrets pour piquer la curioſité, c'eſt de rendre l'événement incertain. Il faut pour cela que le nœud ſoit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, & que le dénouement ſoit douteux juſqu'à la fin, &, s'il ſe peut, juſqu'à la dernière Scène. Lorſque dans Stilicon, Felix eſt tué au moment qu'il va en ſecret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius, ſes deux Favoris, ſont les Chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les ſeuls qui ſuſſent que l'Empereur devoit donner une audience ſecrète à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius, Stilicon & Eucherius dans une ſituation très-embarraſſante; & il eſt très-difficile d'imaginer comment

ils en ſortiront. Qui ſeroit-ce qui pourroit laiſſer la Pièce à cet endroit-là? Tout ce qui ſerre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aiſé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il ſe pouvoit, faire craindre au Spectateur que le nœud ne ſe pût pas dénouer heureuſement.

XXI.

La curioſité une fois excitée n'aime pas à languir; il faut lui promettre ſans ceſſe de la ſatisfaire, & la conduire cependant ſans la ſatisfaire juſqu'au terme que l'on s'eſt propoſé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la concluſion, & la lui cacher toujours; qu'il ne ſache pas où il va, s'il eſt poſſible, mais qu'il ſache bien qu'il avance. Le ſujet doit marcher avec vîteſſe: une Scène qui n'eſt pas un nouveau pas vers la fin eſt vicieuſe. Tout eſt action ſur le Théâtre, & les plus beaux diſcours même y ſeroient inſupportables, ſi ce n'étoient que des diſcours. La longue délibération d'Auguſte, qui tient le ſecond Acte de Cinna, toute divine qu'elle eſt, ſeroit la

plus mauvaise chose du monde, si à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquiétude de ce que veut Auguste aux deux Chefs de la conjuration qu'il a mandés ; si ce n'étoit pas une extrême surprise de le voir délibérer de sa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui ; s'ils n'avoient pas tous deux des raisons cachées, & que le Spectateur pénètre avec plaisir, pour prendre deux partis tout opposés ; enfin, si cette bonté qu'Auguste leur marque n'étoit pas le sujet des remords & des irrésolutions de Cinna, qui font la grande beauté de sa situation.

XXII.

Un dénouement suspendu jusqu'au bout, & imprévu, est d'un grand prix. Camma, pour sauver la vie à Saustrate qu'elle aime, se résout enfin à épouser Sinorix qu'elle hait, & qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquième Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés : on sait bien que ce ne peut pas-là être une fin ; on n'imagine point où tout cela aboutira, & d'autant

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle ſait ſon plus grand crime, dont il ne la croyoit pas inſtruite ; & que quoiqu'elle l'ait épouſé, elle n'a rien relâché de ſa haine pour lui. Il eſt obligé de ſortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de ſon Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout eſt ſuſpendu avec beaucoup d'art, juſqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué ſubitement, & que Camma déclare à Soſtrate qu'elle a empoiſonné la coupe nuptiale où elle a bu avec Sinorix, & qu'elle va mourir auſſi. Il eſt rare de trouver un dénouement auſſi peu attendu, & en même temps auſſi naturel.

XXIII.

Comme la plupart des ſujets ſont hiſtoriques, le ſeul titre des Pièces en apprend le dénouement ; & alors il faudroit, s'il étoit poſſible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Hiſtoire, & qui y conduiſît cependant,

Ceux qui ſauroient que Camma fit mourir Sinorix, ſeroient bien éloignés, dans le cinquième Acte même, de deviner comment le Poëte ſera parvenu à cet événement, lorſqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé ; & en ce cas la ſurpriſe eſt encore plus grande que ſi l'on n'avoit pas ſu l'Hiſtoire, parce qu'on voit des choſes toutes oppoſées à ce qu'on attend. Mais, encore un coup, ces ſortes de dénouemens ſont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui ſont annoncés par l'Hiſtoire, ou aiſés à prévoir par la nature du ſujet, c'eſt de les rendre ſurprenans pour les Acteurs, s'ils ne le ſont pas pour les Spectateurs. A la fin du quatrième Acte d'Ariane, Théſée & Phèdre prennent la réſolution de s'enfuir enſemble : voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur ; il ne ſera pas ſurpris d'apprendre au cinquième Acte, que Théſée & Phèdre ſont partis : mais Ariane en ſera extrêmement ſurpriſe, ſur-tout du départ de Phèdre ſa ſœur, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle ne croyoit pas ſa rivale ; & le Spectateur attend avec impatience l'étonnement

& le déſeſpoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples, que le Spectateur jouit avec plaiſir d'une ſurpriſe qui n'eſt que pour l'Acteur, & non pas pour lui. Alors ſa curioſité n'a plus pour objet l'événement même, mais ſeulement l'effet qu'il fera ſur l'Acteur, & un dénouement de cette eſpèce ne laiſſe pas d'être fort agréable. Le cinquième Acte d'Ariane l'eſt au dernier point.

XXIV.

Voilà à peu près ce que l'eſprit demande dans les objets par rapport à ſa curioſité : mais d'ailleurs, qu'il ſoit borné ou pareſſeux, il veut que ce qu'on lui préſente à conſidérer ſoit un & ſimple. Il eſt viſible d'abord que deux actions qui iroient de front le partageroient déſagréablement ; il opteroit bientôt entre les deux, & celle à laquelle il ſe feroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvénient d'une action traverſée par quelque choſe d'étranger ou d'inutile ; ainſi tout conclut pour l'unité.

XXV.

Nous ne ſavons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par épiſode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureuſement il n'importe guères. Si épiſode eſt quelque choſe d'inſéré dans l'action, & qui s'en pourroit ôter ſans lui faire aucun tort, comme les Amours des ſubalternes dans quelques Opéra, où ils ne laiſſent pas de faire de jolies Scènes, tout épiſode eſt vicieux. Si au contraire épiſode s'entend des intérêts des ſeconds perſonnages, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas les principaux moteurs de l'action, y aident cependant, les épiſodes ſont très-bons, & ſouvent néceſſaires.

XXVI.

Quand je dis que les ſeconds perſonnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine qui auroit bien pu aller ſans eux, quoique peut-être moins facilement; j'entends que leur ſecours ſoit abſolument néceſſaire: & il ne faut pas

même que ce ſecours ſoit tardif, c'eſt-à-dire, que la néceſſité de ces ſeconds perſonnages ne ſe faſſe ſentir que tard dans le cours de la Pièce ; car autant qu'ils ont paru juſques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile eſt néceſſaire pour le dénouement d'Iphigénie ; c'eſt la Biche de la Fable, & on ne s'en pouvoit paſſer : mais elle n'eſt néceſſaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la juſtifie pas ſuffiſamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII.

Il faut qu'à l'unité ſe joigne la ſimplicité. J'appelle action ſimple celle qui eſt aiſée à ſuivre, & qui ne fatigue point l'eſprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la ſimplicité ait par elle-même aucun agrément ; & ceux qui louent par cet endroit-là les Pièces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne ſe connoiſſent guères en louanges. D'un autre côté, Héraclius eſt trop chargé de faits & d'intrigues trop éloignés du ſimple. Il y a donc quelque choſe de bon dans la ſimplicité : mais en quoi cela conſiſte-t-il ?

XXVIII.

La ſimplicité ne plaît point par elle-même ; elle ne fait qu'épargner de la peine à l'eſprit. La diverſité au contraire par elle-même eſt agréable ; l'eſprit aime à changer d'action & d'objet. Une choſe ne plaît point préciſément par être ſimple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle eſt plus ſimple ; mais elle plaît par être diverſifiée ſans ceſſer d'être ſimple : plus elle eſt diverſifiée ſans ceſſer d'être ſimple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'eſprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la Nature de ce qu'elle n'a compoſé tous ſes viſages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux ; mais on l'admire de ce qu'en les compoſant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la ſimplicité & la diverſité qui plaiſent par leur union. L'une eſt peu digne d'être conſidérée, mais du moins aiſée à conſidérer ; ſon plus grand mal eſt d'être inſipide : l'autre eſt piquante, digne d'attention ;

mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'efprit. Ainfi il arrive, quand elles s'uniffent, que la fimplicité donne de juftes bornes à la diverfité, & que la diverfité prête fes agrémens à la fimplicité.

XXIX.

La diverfité d'action, fi cela fe peut dire, n'eft donc guères moins importante que l'unité & la fimplicité. Les Efpagnols diverfifient ordinairement leurs Pièces, en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguifés ou inconnus à eux-mêmes, lettres équivoques ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adreffoient pas, portraits perdus, méprifes qui arrivent pendant la nuit, rencontres furprenantes & imprévues; de ces fortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque temps, & notre goût a changé. Peut-être les Efpagnols, qui à caufe de la contrainte où les femmes vivent chez eux, font plus accoutumés que nous aux aventures, ont plus de raifon d'en aimer la repréfentation; peut-être leur vivacité

leur fait-elle trouver ſimple & facile ce qui eſt pour nous embarraſſé & fatigant ; peut-être enfin, & c'eſt-là le plus vraiſemblable, ne ſe plaiſent-ils aux Pièces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

XXX.

Ce qui a le plus nui parmi nous aux Pièces d'intrigue, c'eſt que nous en avons vu d'auſſi diverſifiées, & en même temps de moins embarraſſées. Comparez Héraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diverſité & d'événemens ; à peine les perſonnages ſont-ils deux Scènes de ſuite dans la même ſituation, tout eſt toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Héraclius ? par une longue hiſtoire de choſes paſſées avant la Pièce, hiſtoire aſſez difficile à bien retenir, & toujours un peu obſcure, quoique démêlée avec un art merveilleux. Au contraire, tous les divers événemens d'Horace naiſſent les uns des autres facilement, & ſous les yeux du Spectateur. Héraclius eſt à l'Eſpagnole, trop intrigué, trop em-

barrassé, fatigant; Horace est, si je l'ose dire, à la Françoise, très-diversifié, sans nul embarras.

XXXI.

Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe; deux Horaces sont tués, & le troisième, quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces: voilà ce que l'Histoire fournit, & rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés; plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine sœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille sœur des Horaces. Lorsque le Théâtre s'ouvre, Albe & Rome sont en guerre; & ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses frères dans une armée & son mari dans l'autre,

& de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille espéroit la paix ce jour-là même, & croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu : mais un songe a renouvellé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome, sur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit répandre, & ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois ; qu'en attendant ils ont fait une trève. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, & Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les Combattans de Rome, & Curiace les félicite de cet honneur, & se plaint en même temps de ce qu'il faut que ses beaux-frères périssent, ou qu'Albe, sa Patrie; soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ses deux frères & lui sont choisis pour être les Combattans d'Albe ! Quel trouble recommence entre tous les personnages ! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux ; Sabine & Camille sont plus alarmées que ja-

mais : il faut que l'une perde ou son mari ou ses frères ; l'autre, ses frères ou son Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les Combattans eux-mêmes sont émus & attendris ; cependant il faut partir, & ils vont sur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble ; & l'on fait un sacrifice pour savoir la volonté des Dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine ; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à espérer ; que les Dieux approuvent le combat, & que les Combattans sont aux mains. Nouveau désespoir, trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués, le troisième en fuite, & les trois Curiaces maîtres du champ de bataille. Camille regrette ses deux frères, & a une joie secrète de ce que son Amant est vivant & vainqueur. Sabine, qui ne perd ni ses frères ni son mari, est contente : mais le père des Horaces, uniquement touché de l'intérêt de Rome, qui va être sujette d'Albe, & de la honte qui rejaillit sur lui par la fuite

de son fils, jure qu'il le punira de sa lâcheté, & lui ôtera la vie de ses propres mains ; ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire ; la fuite de son fils n'étoit qu'un stratagême dont il s'est servi pour vaincre les trois Curiaces qui sont demeurés morts sur le champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la manière dont cette action est menée : on n'en trouvera ni l'original chez les Anciens, ni la copie chez les Modernes.

XXXII.

Le secret de cette conduite consiste, ce me semble, à couper une action en autant de parties qu'il y en a qui puissent produire différens sentimens dans les personnages, soit que ces sentimens soient d'espèces opposées, soit que dans la même espèce les uns aient seulement plus de force que les autres. Faire passer les personnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'espérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux espèces de contraste. La première est la plus

agréable, parce que le contraste est plus parfait; l'autre ne laisse pas aussi de faire de grands effets : mais en général une Pièce où un même sentiment régneroit toujours, ou du moins presque toujours, quoiqu'il allât en se fortifiant, plairoit moins que si elle étoit mêlée de plusieurs sentimens opposés. En peinture, les draperies réussissent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles sont plus ondoyantes. Ainsi il est bon que le tissu de la Tragédie soit, pour ainsi dire, ondoyant, qu'il présente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraste qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caractères des personnages contribue beaucoup à la variété. Deux figures dans un tableau qui ont précisément la même attitude, ne sont pas plus vicieuses que deux personnages d'une Tragédie qui ont le même caractère. Bérénice, Titus & Antiochus ne sont que le même personnage sous trois noms différens. Le plus grand

contraſte eſt entre les eſpèces oppoſées ; comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tyran à un Héros : mais on peut auſſi dans la même eſpèce en trouver un très-agréable. C'eſt ainſi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également poſſédés de l'amour de la Patrie, ne ſe reſſemblent point dans les ſentimens même qui leur ſont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque choſe de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraſte entre ce qui ſe reſſemble. Enfin, lorſque deux perſonnages ne peuvent avoir de différence marquée, il eſt bon du moins de leur donner des raiſons particulières pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de paſſion. C'eſt encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractère, & à-peu-près le même intérêt : mais ordinairement quand l'une eſpère, l'autre craint. Il ſeroit auſſi à propos que les Confidens euſſent moins de complaiſance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils priſſent la liberté de les combattre par de

bonnes raisons. Il faut de l'opposition & du jeu dans un Dialogue; autrement c'est un Dialogue où il n'y a qu'une personne qui parle.

XXXIV.

Les jeux de Théâtre sont infinis. Ils comprennent tout ce qui surprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des personnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit; & il est visible que rien ne réveille davantage la curiosité. Dans le moment que Cinna rend compte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui sont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguste le mande avec Maxime. Il n'est pas possible que Cinna ne se croie découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroissent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour délibérer avec eux s'il quittera l'Empire. Voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également surpris; & ces traits-là sont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Théâtre qui ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des

personnages, & non pas le Spectateur. Ainsi Ariane se confie à sa sœur qu'elle ne connoît pas pour sa rivale, & le jeu en est très beau, quoique le Spectateur n'y soit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur, & prévoit avec plaisir la surprise où il tombera quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien considéré, il semble que la première manière a quelque chose de plus parfait. Les Comédies sont plus fertiles en jeux de Théâtre que les Tragédies, & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'esprit : ce n'est pas assez, il faut songer au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante : mais il y a encore quelque chose au-delà ; il faut, s'il se peut, la rendre touchante. On veut être ému, agité ; on veut répandre des larmes. Ce plaisir qu'on prend à pleurer est si bizarre, que je ne puis m'empêcher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir quelqu'un

quelqu'un que l'on aimeroit, dans une ſituation auſſi douloureuſe que celle où eſt le Cid, après avoir tué le père de ſa Maîtreſſe ? Non ſans doute. Cependant le déſeſpoir extrême du Cid, le péril où il eſt de perdre tout ce qui lui eſt le plus cher, plaît par cette raiſon même que le Cid eſt aimé du Spectateur ; d'où vient qu'on eſt agréablement touché par le ſpectacle d'une choſe qui affligeroit ſi elle étoit réelle.

XXXVI.

Le plaiſir & la douleur, qui ſont deux ſentimens ſi différens, ne diffèrent pas beaucoup dans leur cauſe. Il paroît par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaiſir pouſſé un peu trop loin devient douleur, & que le mouvement de la douleur un peu modérée devient plaiſir. De-là vient encore qu'il y a une triſteſſe douce & agréable ; c'eſt une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainſi les objets triſtes lui conviennent, & même les objets douloureux, pourvu que quelque choſe les

adouciſſe. Il eſt certain qu'au Théâtre la repréſentation fait preſque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entiérement : quelque entraîné que l'on ſoit par la force du Spectacle, quelque empire que les ſens & l'imagination prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au fond de l'eſprit je ne ſais quelle idée de la fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée, quoique foible & enveloppée, ſuffit pour diminuer la douleur de voir ſouffrir quelqu'un que l'on aime, & pour réduire cette douleur au degré où elle commence à ſe changer en plaiſir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'eſt affectionné, & dans le même moment l'on s'en conſole, parce qu'on ſait que c'eſt une fiction ; & c'eſt juſtement de ce mélange de ſentimens que ſe compoſe une douleur agréable, & des larmes qui ſont plaiſir. De plus, comme cette affliction, qui eſt cauſée par l'impreſſion des objets ſenſibles & extérieurs, eſt plus forte que la conſolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce ſont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce compoſé.

XXXVII.

Les perſonnages qui tirent ces larmes des yeux, doivent être intéreſſans & aimables : mais comment les rendre aimables & intéreſſans ? Il ſuffit d'abord qu'ils ſoient malheureux. C'eſt un mérite aux yeux de toutes les perſonnes ſenſibles, que de tomber dans de grands malheurs; & ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repouſſe. Le Héros & l'Héroïne de la Pièce trouvent le Spectateur dans une diſpoſition aſſez favorable; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'eſt aſſez qu'ils ne lui déplaiſent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'eſt vraie que des perſonnages peu connus par l'Hiſtoire, & dont on n'a pas une idée fort élevée; ils intéreſſent à peu de frais : tel eſt Antiochus dans Rodogune. Mais Céſar & Alexandre n'intéreſſeront point, s'ils ne rempliſſent l'attente que donnent leurs

noms ; & il ne suffit pas que dans le cours de la Pièce on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voie faire dans le cours de la Pièce même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. Delà vient qu'Alexandre est si peu intéressant, & si petit dans la Pièce qui porte son nom. On y conte de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses : mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses Etats : mais on ne lui en tient presque pas de compte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

XXXIX.

Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés ; & la force qu'ils ont de gagner les cœurs est telle, que Médée,

qui a trahi son père & son pays, qui a déchiré son père par morceaux, devient aimable & intéressante quand elle est à Corinthe abandonnée par Jason. Tout le monde est dans son parti, même contre l'innocente Créüse.

X L.

A plus forte raison la vertu malheureuse doit intéresser; mais il faut savoir peindre la vertu, & il n'y a guères que le pinceau de M. Corneille qui y ait réussi. On ne doit point craindre que tous les caractères vertueux & parfaits ne viennent à se rassembler, & que tous les Héros de Théâtre ne soient qu'un même Héros. Il est vrai que toutes les vertus ensemble sont dans ces sortes de caractères; mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonstances où est le Héros, prend le dessus, & devient, pour ainsi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obscurité & dans le silence, faute d'occasion; il suffit qu'on ne voie rien qui leur soit opposé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts qu'il diversifie leurs caractères, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux, doit être exempt de défauts. Ou l'amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Théâtre; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire; il faut que les Héros aiment des Héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux; & un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile dont le caractère est assez petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Sévère dans Polieucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort,

& il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher, & à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas ivrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette règle, quoique d'une manière assez peu sensible. Nicomède, dont le caractère est très-noble & d'une fierté très-aimable, brave sans cesse & insulte Attale son jeune frère, & par conséquent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assez disposé à suivre les sentimens du Héros quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de générosité qui tire Nicomède lui-même d'un grand péril. On est fâché que Nicomède ait si mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus, c'est une espèce de honte pour Nicomède que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut compter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, & que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

XLIII.

Les caractères vertueux & aimables se partagent en deux espèces : les uns doux, tendres, pleins d'innocence; les autres, nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous sur le Théâtre dans des situations douloureuses; & les uns, qui sont plus sensibles à leurs maux, qui emploient plus de paroles à se plaindre, attendrissent aisément le Spectateur, & font naître la pitié ; les autres, qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de sensibilité, qui dédaignent de se plaindre, qui ne causent que de l'admiration ou ne causent qu'une pitié mêlée d'admiration, une pitié sans larmes, & qui peut être reçue dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers ; & quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte. On admire les derniers à tel point, que l'on voudroit presque avoir leurs malheurs avec leurs sentimens. Andromaque & Cornélie sont deux veuves, toutes deux très infortunées, & très-propres à faire sentir la différence de ces deux espèces de pitié. Les

caractères doux peuvent intéresser par un amour tendre & délicat, & leur manière d'aimer leur devient encore un mérite. Tels sont Britannicus & Junie, Bajazet & Athalide. Les caractères plus élevés ont aussi une sorte d'amour plus élevé, & auquel on ne doit pas donner cette mollesse touchante; mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même temps & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomède est opprimé par le crédit de sa belle-mère auprès de Prusias, & par l'artificieuse politique des Romains. Il ne se plaint jamais; jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur: mais la fermeté de son courage, l'intrépidité avec laquelle il regarde la plus grande Puissance qui fût alors sur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde; & s'il ne faisoit quelquefois un peu trop le jeune homme, ce

feroit le plus beau caractère qui fût fur la Scène. Ce caractère eft naturellement fi agréable, qu'il ne laiffe pas de plaire lors même qu'il eft vicieux. Ladiflas, dans Venceflas, eft impétueux, fougueux, violent, téméraire, injufte; cependant avec tous fes vices il eft aimable. Tout ce qui a un air de hardieffe, d'élévation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raifon, & au courage qu'à la prudence. Au contraire, ce qui eft régulier & fage a je ne fais quoi de froid, qui quelquefois même peut donner prife au ridicule. Ce n'eft pas cependant qu'il fallût fouvent hafarder fur le Théâtre de jeunes fous, comme Ladiflas : les caractères raifonnables & vertueux font fans doute préférables ; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du caractère vicieux de Ladiflas.

X L V.

Ici fe préfentent affez naturellement quelques réflexions fur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions mêmes ; ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voie-là, à la bonne heure ; encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Théâtre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'intéresser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit de-là que non-seulement il faut des caractères vertueux ; mais qu'il les faut vertueux à la manière élevée & fière de M. Corneille, qu'ils affermissent le cœur, & donnent des leçons de courage. D'autres caractères vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'amour, puisque c'est un mal nécessaire, il seroit à souhaiter que les Pièces de M. Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI.

Nous avons vu que ce qui rend les perſonnages intéreſſans, ce ſont ou leurs malheurs ou leur vertu, & qu'ils le ſont encore davantage quand ils ont tout enſemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que ſeroit-ce ſi la vertu même produiſoit les malheurs ? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur eſt d'autant plus touchant, que celui qui y tombe en eſt moins digne. Si Rodrigue, plein de vertu & de généroſité comme il eſt, venoit à perdre une Maîtreſſe dont il eſt aimé, on le plaindroit : mais il la perd, parce qu'il s'eſt acquitté de ce qu'il devoit à ſon père. Quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas ! Chimène eſt dans la même ſituation : auſſi ce ſujet-là eſt-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par ſa propre vertu, les plus touchans ſont ceux où l'on tombe par le crime

ou par l'injuſtice d'autrui. L'innocence opprimée eſt toujours aimable, & l'amour qu'on a pour elle eſt redoublé par la haine qu'on a pour le perſécuteur. Dans ces ſortes de ſujets, on ne ſauroit peindre les tyrans avec des couleurs trop noires, puiſque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cléopatre & Néron font aimer Rodogune & Britannicus. L'amour de la vertu ou la haine du crime, c'eſt le même ſentiment ſous deux formes différentes; & pour la variété & le contraſte du Théâtre, il eſt bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une ſorte de malheurs touchans; ce ſont ceux où le Héros tombe par une foibleſſe pardonnable, & la ſeule que l'on pardonne aux Héros: nous l'avons déjà dit, c'eſt l'amour. On plaint preſque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le ſont par leur vertu; témoin Ariane & Bérénice: il faut pourtant ſe ſouvenir que ces mêmes Spectateurs ſi favorables à l'amour, ſeroient bleſſés, s'il

triomphoit de quelque ſentiment plus noble. Il eſt permis à l'amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

X L I X.

Enfin, ceux où l'on ne tombe ni par ſa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foibleſſe pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroiſſent les moins touchans. Ce n'eſt pas qu'ils ne cauſent une certaine horreur; mais ils n'intéreſſent point pour les perſonnes. Que l'on vous conte l'hiſtoire d'un homme empoiſonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choiſi dans ſon teſtament pour ſon héritier, à qui il dit encore des choſes tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écraſé d'un coup de foudre, quelles impreſſions vous font ces deux événemens? Il eſt vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir : mais cette affreuſe ingratitude vous met dans les intérêts de celui qui l'a eſſuyée, vous le plaignez tendrement; au lieu que la

coup de tonnerre vous laiſſe aſſez indifférent pour celui qui en a été tué; ſa perſonne ne vous en devient pas plus chère: vous haïſſez, vous déteſtez l'empoiſonneur; mais vous ne haïſſez ni ne devez haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin, ce dernier événement préſente une idée affreuſe dont on détourne ſon imagination le plus vîte que l'on peut; au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans ſoi-même avec quelque ſorte de complaiſance; &, ce qui en eſt une marque, c'eſt que l'on appuiera volontiers ſur toutes les circonſtances de la mort de cet homme empoiſonné, on les fera toutes valoir avec une eſpèce de plaiſir. Il eſt aiſé de voir que le malheur d'Œdipe eſt la même choſe qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe & des Pièces qui lui reſſemblent, qu'une déſagréable & inutile conviction des misères de la condition humaine.

L.

Quand les perſonnages ſont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs, ou par tous les deux ensemble; quand notre cœur est une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joie & leurs douleurs sont les nôtres. Cependant, quelque tendresse que nous ayions pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-temps dans la joie; & ou peut pendant tout le cours de la Pièce nous les faire voir dans la douleur. Quelle est cette bizarrerie? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'à la joie; & comme le Théâtre diminue tous les sentimens de la manière dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reste à la douleur encore assez de force pour nous remuer vivement, & il n'en reste pas assez à la joie. Ainsi une Scène d'Amans contens doit passer fort vîte; & une Scène d'Amans malheureux qui appuient sur toutes les circonstances de leurs malheurs, peut être assez longue sans ennuyer. Il y a encore une autre raison, mais prise du côté de l'esprit. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux; elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils retomberont bientôt

dans le malheur, & qu'elle ne ſoit appliquée à attendre ce paſſage. Alors ce contraſte diverſifie très-agréablement le ſpectacle qu'on offre à l'eſprit, & les paſſions qui agitent le cœur.

L I.

Il faut, s'il eſt poſſible, que les ſentimens qu'on a pour le Héros croiſſent toujours ; du moins ſeroit-il inſupportable qu'ils allaſſent en diminuant. Une foibleſſe, quelque légère qu'elle fût dans un caractère qui auroit juſques-là paru élevé, un moindre péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable, ne s'accommode plus ni du repos, ni d'une moindre agitation.

L I I.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après avoir long-temps tremblé pour lui, il

eſt certain qu'on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors du péril ; & quoique ce ſentiment ſoit réſervé pour la dernière Scène, s'il ſe peut, & que le Spectateur n'en ſoit touché qu'un moment, ce moment eſt de grande importance ; il ſemble qu'il ait un effet qui retourne ſur le reſte de la Pièce, quoique déjà paſſée, & qu'il embelliſſe ce qu'on a vu. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu ſoit heureuſe, & la Pièce qui l'a bleſſé juſques-là y doit ſatisfaire par ſon dénouement. La plus belle leçon que la Tragédie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique long-temps traverſée, perſécutée, demeure à la fin victorieuſe.

LIII.

Une mort volontaire que choiſiroit le Héros pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophoniſbe, ou de Camma, ne doit pas être comptée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoient le Spectateur mécontent. Le Héros meurt, il eſt vrai, mais il meurt noblement : il fait lui-même ſa deſti-

née, on l'admire autant qu'on le plaint ; & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi nous, c'eſt un mauvais exemple qui n'eſt point dangereux. Les dénouemens déſagréables ſont ceux où le Héros meurt dans l'oppreſſion, où le crime triomphe de la vertu.

L I V.

Quoique nous ayions juſqu'ici conſidéré la Tragédie par rapport à l'eſprit & au cœur, nous ne l'avons cependant conſidérée que par un certain côté ; & pour faire entendre quel il eſt, il faut prendre la choſe d'un peu loin. Suppoſons le Contemplateur de Lucien, qui du milieu des airs conſidère ce qui ſe paſſe parmi les hommes ; il eſt certain que cet homme-là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque choſe d'important qui ſe paſsât entre des perſonnes conſidérables, & d'un caractère peu commun ; ſi dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laiſsât languir ſa curioſité, rien au contraire qui ne la réveillât, & qui ne ſurprît, rien qui n'intéreſsât vivement

enfin ſi cette action avoit toutes les qualités que nous avons juſqu'à préſent demandées pour une action tragique, ſans doute le Contemplateur la ſuivroit des yeux plutôt qu'une autre, ſans doute auſſi elle ſeroit bonne à repréſenter ſur le Théâtre.

L V.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choſes qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire, & qui déplairoient à ceux qui la verroient ſur le Théâtre ? Que dans le moment, par exemple, où cette action eſt la plus échauffée, où l'événement en eſt le plus incertain, elle ſe termine par quelque choſe d'abſolument imprévu, par un coup de haſard, par une perſonne qui juſques-là n'y avoit point été mêlée, le Contemplateur verra ce dénouement avec une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il s'y ſera moins attendu; au contraire, que ce même dénouement ſoit mis ſur le Théâtre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, & qui traverſera les autres dans leur

dessein, vienne à changer de pensée & de résolution, ou par lassitude, ou par inconstance naturelle, le Contemplateur y prendra plaisir. Et quelle ample matière de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes! Mais au Théâtre rien ne seroit plus insupportable. Le Contemplateur se soucieroit-il que l'action se passât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures? Nullement; car nous supposons qu'il porteroit sa vue par-tout où il lui plairoit avec une égale facilité; & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours sa curiosité en haleine. Mais au Théâtre on veut absolument l'unité de temps & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur supposé & les Spectateurs qui voient jouer une Tragédie? Pourquoi ce qui satisfait l'un ne satisfait-il pas aussi les autres? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût?

L V I.

Une action qui se passeroit effectivement sous nos yeux, change un peu de nature quand elle est mise sur le Théâtre:

c'étoit une chose réelle, ce n'est plus qu'une représentation; c'étoit pour ainsi dire une production de la Nature, c'est maintenant un ouvrage de l'Art. Par-là, elle devient susceptible de nouvelles beautés & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, prise en elle-même, dans son état réel & naturel, telle qu'elle seroit indépendamment du Théâtre; & quoique nous ayons cru que c'eût été un soin inutile & trop gênant, d'éviter dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici les expressions qui ont rapport au Théâtre, & qui semblent le supposer, nous nous sommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport nécessaire, & qui ne supposent qu'une action qui se passeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien. Nous allons voir présentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'est une représentation & un ouvrage de l'Art; & par ces deux points nous répondrons aux questions de l'article précédent.

LVII.

Puiſque c'eſt une repréſentation, le vrai n'y eſt plus, & il y faut ſuppléer; car, enfin, les hommes veulent du vrai, ou quelque choſe qui en ait l'air. D'abord il faut, ſi l'on peut, prendre des ſujets connus, comme Horace, Pompée; s'ils ſont peu connus, qu'ils ſoient du moins vrais & hiſtoriques, comme le Cid & Polieucte; s'ils ne ſont ni connus ni hiſtoriques, qu'ils tiennent du moins à quelque choſe d'hiſtorique & de connu, comme Héraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelquefois traité avec ſuccès des ſujets abſolument inconnus & fabuleux, comme Timocrate; mais l'entrepriſe n'eſt pas ſans quelque péril. Dans les ſujets connus, il ne faut rien changer à ce qui eſt extrêmement connu: on doit reſpecter le gros de l'événement; mais la manière dont il s'eſt paſſé, les motifs qui l'ont produit, les circonſtances qui l'ont accompagné, tout cela eſt abandonné au Poëte. Rien n'a ſi bonne grace qu'une Pièce où il a conſervé tout ce qui étoit hiſtorique, en y ajoutant des choſes

qui y convinssent. Il semble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'Histoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la savions.

LVIII.

Le vrai & le vraisemblable sont assez différens. Le vrai est tout ce qui est; le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves; il suffit qu'il soit, & qu'il se montre. Le vraisemblable en a besoin; il faut, pour être reçu, qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, & avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur seroit vrai, & par-là suffisamment prouvé, quelque extraordinaire

naire qu'il fût : mais au Théâtre, où tout eſt feint, il faut néceſſairement que le vraiſemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conſerver exactement le vraiſemblable, tant dans les événemens que dans les caractères, à moins que celui qui en ſortiroit ne fût & conſtant par l'Hiſtoire, & extrêmement connu; auquel cas le vrai rentre dans ſes droits, & encore eſt-il périlleux de montrer ce vrai qui n'eſt pas vraiſemblable. Lorſqu'Horace tue Camille, cette action déplaît, non-ſeulement par ſon extrême barbarie, mais par le peu de vraiſemblance qu'il y a qu'un frère tue ſa ſœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu ſon Amant. L'Hiſtoire même paroît avoir de la peine à ſe charger des vérités peu vraiſemblables ; elle adoucit autant qu'elle peut les choſes trop bizarres ; elle imagine des vues & des motifs proportionnés à la grandeur des événemens & des actions ; elle travaille à rendre les caractères uniformes & ſuivis ; & cet

amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la Nature ne soit renfermée dans les petites règles qui font notre vraisemblable, & qu'elle s'assujettisse aux convenances qu'il nous a plu d'imaginer : mais c'est au Poëte à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

L X.

Les caractères une fois établis, doivent être toujours semblables à eux-mêmes, & le Théâtre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la Nature y admettroit. Si l'on fait des caractères bizarres, il faut que cette bizarrerie elle-même ait sa règle & son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, entreroit en défiance de la vérité, le Spectateur s'appercevroit qu'il est à la Comédie. Par la même raison, si les personnages ne sont pas connus par l'Histoire, les caractères doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur pays, &c. Enfin,

que le Poëte ſonge toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une eſpèce de complaiſance pour toutes ſes opinions.

L X I.

Les caractères nobles & élevés ſont les plus expoſés au péril de ſortir quelquefois du vraiſemblable. L'excès y eſt à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en ſont pas toujours garantis. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vraiſemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'eſt que pour les hommes du commun : mais enfin ce vraiſemblable a ſes bornes aſſez aiſées à ſentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le ſecond Acte d'Horace, quand elle vient propoſer à ſon mari & à ſon frère, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils deviniſſent par-là ennemis légitimes. Au contraire, Pauline charme, ravit, quand elle exige de Sévère, qu'elle aime & qu'elle pourroit épouſer par la mort de Polieucte, qu'il ſe ſerve de tout ſon crédit pour obtenir la grace de Polieucte qu'elle n'aime pas. De ces deux

traits, dont l'un & l'autre demandent de la grandeur d'ame, l'un eſt naturel & très-beau, l'autre eſt faux & inſupportable. Pour découvrir la ſource de cette différence, & déterminer en même temps juſqu'où s'étend la généroſité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulières à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'eſt qu'une action de généroſité, pour être inconteſtablement naturelle, doit être produite ou par l'eſpérance bien fondée d'une grande gloire; ou, ce qui eſt du moins auſſi puiſſant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque léger déshonneur; ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'eſt dans aucun de ces trois cas; elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun déshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choſes à la fois. A la vérité, le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble: mais dans la manière dont elle veut mourir, elle ne propoſe aucune vûe raiſonnable. La propoſition qu'elle fait a encore un grand inconvénient; c'eſt qu'elle ne peut jamais

être acceptée ni de son mari, ni de son frère; & rien n'a plus mauvaise grace que des offres généreuses & hardies faites sans péril. C'est peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Théâtre, qui dans leur désespoir présentoient leur épée à leurs Maîtresses, & les prioient à genoux de la leur passer à travers du corps.

L X I I.

A l'égard des événemens comme à l'égard des caractères, il y a deux sortes de vraisemblable : l'un ordinaire, simple ; l'autre extraordinaire, singulier, tel que celui des aventures de Romans, qui sont à la vérité possibles, mais qui n'arrivent jamais. Le singulier dans les caractères est excellent sur le Théâtre : mais pour les événemens, c'est autre chose. Le singulier, du moins le singulier romanesque, ne convient pas bien à la Tragédie : c'est qu'elle vise plus au cœur qu'à l'esprit ; elle aime mieux toucher par les caractères & par les sentimens qu'ils produisent, que surprendre par des aventures imprévues ;

& ces aventures même auroient le défaut à l'egard de l'esprit, de l'avertir trop de la fiction. Y a-t-il rien sur la Scène de plus étonnant, de plus propre à exciter la curiosité, que Timocrate, qui est en même temps à la tête des deux armées ennemies, & qui est nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'est-là du romanesque tout pur, & qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait, non pas tout-à-fait de cette espèce, mais un peu hardi, unique dans la Pièce, placé à propos, ne laisseroit pas de réussir. Mais pour l'ordinaire il faut des événemens simples qui produisent des sentimens vifs. Il est même très agréable d'y ménager des surprises : mais elles doivent naître de la disposition des personnages, plutôt que de la bizarrerie des aventures.

LXIII.

Puisque la fonction du vraisemblable dans la Tragédie est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte, le vraisemblable qui le trompe le mieux est le plus parfait, & c'est celui qui

devient néceſſaire. Un caractère étant ſuppoſé, & étant vraiſemblable tel qu'il eſt ſuppoſé, il y a des effets qu'il doit néceſſairement produire, & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince ſage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui ſe trame contre lui : mais il peut par differentes vues de politique ou la pardonner, ou la punir. Si dans le caractère du Prince le choix de ces deux partis eſt indifférent, celui auquel le Poëte le determinera ne ſatisfera pas pleinement les Spectateurs. Il eſt vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris; mais ils ne ſauront pourquoi il l'a préféré : ils n'en verront point d'autre raiſon que le beſoin de la Pièce ; & c'eſt ce qu'il ne leur faut jamais faire ſentir. Ainſi la clémence d'Auguſte pour Cinna, quoique vraiſemblable, ſeroit très-vicieuſe, parce qu'elle n'eſt pas plus vraiſemblable que la rigueur qui lui eſt oppoſée. Mais, ce qui la juſtifie entièrement, elle eſt hiſtorique & vraie. Il n'y a guères d'apparence que des ſcélérats, tels que la Cléopatre de Rodogune, & le Mathan d'Athalie, aient des Confidens, à qui ils décou-

vrent ſans aucun déguiſement, & ſans une néceſſité abſolue, le déteſtable fond de leur ame.

L X I V.

La perfection eſt de faire agir les perſonnages, de manière qu'ils n'aient pas pu agir autrement : leur caractère ſuppoſé, & cette néceſſité qu'emportent les caractères pour les réſolutions & pour les partis, n'exclut pas les délibérations & les combats, qui ſont les plus beaux jeux du Théâtre; au contraire, ces combats & ces délibérations même deviennent néceſſaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, & paſſionné pour la gloire, il eſt d'une égale néceſſité, & qu'il ſoit violemment combattu par les intérêts de ſon amour, avant que d'attaquer le père de Chimène, & qu'à la fin ſa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les perſonnages n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire, il faut du moins que dans leur caractère il ait quelque avantage ſur tous les autres. La vraiſemblance qui ſe change en néceſſité ne permet au Spectateur aucune incertitude ſur la *vérité* de ce qu'il voit ; mais il

il en découvre trop aisément la *fiction* au travers d'une vraisemblance foible & douteuse.

L X V.

Cette nécessité que nous souhaitons n'est que pour les événemens produits par les caractères des personnages; les autres événemens de la Pièce ne doivent ni ne peuvent être sujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un temps ou dans un autre, qu'un combat dure plus ou moins, qu'un poison agisse quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela est purement fortuit, & de nature à l'être toujours; & alors le Poëte est en liberté de ne consulter que ses intérêts, & de choisir ce qui l'accommode, sans être obligé à rendre compte de son choix. Il n'y a aucune nécessité qu'Auguste mande Cinna, justement dans le temps qu'il est avec Emilie, & qu'il l'instruit de l'état où est la conjuration. Il étoit aussi vraisemblable que l'ordre arrivât dans un autre temps; mais il suffit qu'il puisse arriver dans celui-là. Le Specta-

teur eſt aſſez équitable pour ne demander de la néceſſité qu'aux événemens qui partent d'une cauſe qui auroit pu les rendre néceſſaires.

LXVI.

Dans l'exacte vraiſemblance de la repréſentation d'une action, ſont compriſes les deux circonſtances de temps & de lieu. Nous avons vu qu'il ſeroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action ſe paſsât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures : mais quand cette même action eſt ſur le Théâtre, il eſt ſans doute à ſouhaiter qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de temps que ſa repréſentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle ſe paſſe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord tranſporté. Autrement, ſi on le promenoit d'un lieu en un autre, ou ſi on lui vouloit perſuader qu'il a vu en deux heures ce qui ne s'eſt paſſé qu'en un an, il reconnoîtroit ſans peine l'illuſion, & le charme ſe diſſiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de temps & celle de lieu ; & à les prendre dans leur grande perfection,

l'action de la Tragédie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scènes se doivent passer précisément dans le même lieu où la première s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure; sinon, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opéra, & de l'unité de temps, j'entends l'unité exacte, dans presque toutes les Tragédies?

LXVII.

La règle des vingt-quatre heures n'est point une règle; c'est une extension favorable de la véritable règle, qui n'accorde à l'action de la Tragédie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la règle des vingt-quatre heures est la plus

généralement connue de toutes celles du Théâtre, même la plus respectée ; & celle qui dans le temps que les règles reparurent au monde, sortit la première des ténèbres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point, & à s'y attacher de tout le cœur.

LXVIII.

Il semble que l'unité de temps doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est : la décoration du Théâtre aide à cette illusion ; quand elle change, nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu : & comme nous n'avons jamais cru être avec eux, ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du temps, nous n'arrivons point, persuadés que ce que nous verrons se passera dans un temps plus long que celui que nous mettrons à le voir ; rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures est

néceſſairement la meſure de ce qui ſe fait ſous nos yeux pendant ce temps-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, eſt plus obſervée que celle de temps. Il eſt plus aiſé de mettre tous les perſonnages, non pas, à la vérité, dans le même appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand événement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la conſtitution naturelle des ſujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner ſon attention des circonſtances du temps & du lieu. Ce qui eſt ſeulement à obſerver, c'eſt que chaque Acte ſe doit paſſer exactement dans un même lieu, & en auſſi peu de temps que ſa repréſentation dure: mais ſi les perſonnages changent de lieu, s'il arrive quelque choſe qui tienne plus de temps que la repréſentation, tout cela doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide eſt un temps de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas compte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes, & on vous le passe pour plusieurs heures, quelquefois pour une nuit entière. Par la même raison, quand on veut ménager des changemens de lieu, il les faut mettre dans cet intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

LXX.

Nous nous sommes proposé de considérer la Tragédie, non-seulement comme représentation, mais comme ouvrage de l'Art; & en cette qualité, elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion, par exemple, pourquoi les rimes, qui font une partie de l'agrément des Vers, sont insupportables dans la Prose? pourquoi la plus belle période du monde est défigurée par la chûte de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers? D'où peut venir cette différence? La raison en est

que les rimes ſont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu ſurmonter avec Art, & dans la Proſe ce n'eſt qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaiſent ſous l'une de ces formes, & déplaiſent ſous l'autre. Il eſt donc vrai que la ſeule idée de la difficulté donne de l'agrément aux rimes, qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poëte en contrainte. D'un autre côté, ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art eſt déſagréable; un Vers ſupportable en lui-même, que la Proſe auroit pu recevoir, mais dont on voit que la principale fonction eſt de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela ſemble aſſez bizarre : on aime les rimes pour leur difficulté; on n'aime point ce que produit la difficulté des rimes. Il faut que l'Art ſe montre; car ſi l'on ignoroit que la rime eſt affectée, elle ne feroit nul plaiſir, & peut-être même choqueroit-elle par ſon uniformité. Il faut que l'Art ſe cache; & dès qu'on s'apperçoit de ce qui eſt affecté pour la rime, on en eſt dégoûté. Voilà une belle matière pour une de ces queſtions où le pour & le

contre paroiſſent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI.

On ſait aſſez ce qui fait la beauté naturelle du diſcours ; c'eſt la juſteſſe & la vivacité des penſées, l'heureux choix des expreſſions, &c. A tout cela l'Art de la Poëſie ajoute ſans aucune néceſſité, ſans aucun beſoin pris dans la choſe, les rimes & les meſures. Les voilà devenues une beauté par ce ſeul caprice de l'Art, & par la ſeule raiſon qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on ſera bien-aiſé de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle ſujétion fait dire au Poëte des choſes forcées ou inutiles, comme elles ſont contraires à la beauté naturelle du diſcours, on en eſt plus choqué que l'on n'eſt touché de ce qu'il a ſatisfait à la contrainte de la rime. Mais ſi malgré cette contrainte, il penſe & s'exprime auſſi-bien que s'il eût été entièrement libre ; alors, au plaiſir naturel que fait la beauté du diſcours, ſe joint le plaiſir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art eſt un tyran qui ſe plaît à gêner

ſes ſujets, & qui ne veut pas qu'ils paroiſſent gênés ; & je me ſouviens ſur cela des Maldives, où les Rois avoient pouſſé le raffinement de la tyrannie juſqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triſte. Il faut que ceux qui ne ſauroient pas que le Poëte a été obligé de rimer, ne s'en apperçoivent pas ; & que ceux qui le ſavent, ſoient ſurpris de ne pas s'en appercevoir.

LXXII.

Tout cela eſt aiſé à appliquer à la Tragédie. Qu'une action ſoit en elle-même attachante & intéreſſante, que la repréſentation en ait toute la vraiſemblance poſſible, ce n'eſt pas aſſez; l'Art lui impoſe encore de nouvelles loix. De ces loix, les unes ſont purement arbitraires, comme la rime dans les Vers; les autres ont quelque fondement. Que toute action ſoit diviſée en cinq parties, qu'elles ſoient à-peu-près égales, aſſurément cela n'eſt point pris dans la nature de la choſe, pure fantaiſie de l'Art. Mais voici d'autres établiſſemens plus fondés. Il eſt également naturel qu'une action ſe dénoue par

quelque accident qui vienne de dehors; par quelque chose d'étranger, ou par un événément dont les principes soient dans cette action même. Cléopatre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Pièce quelqu'un qui, pour une vengeance particulière, conspirât contre elle, & la fît mourir; & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus & à Rodogune. Il est vraisemblable aussi qu'ayant préparé à Antiochus & Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraisemblables, l'Art choisit le second, qui est une suite de tout ce que la Pièce renferme, & exclut absolument le premier qui est pris hors de la Pièce. De-là se forme une règle générale & sans exception. En effet, il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux; & qui se développant peu-à-peu & sans aucun secours étranger, vient

enfin à faire éclorre ce dénouement. Par la même raiſon, à-peu-près, l'Art a déterminé que toutes ces ſemences de dénouement ſeroient renfermées dans le premier Acte, que tous les perſonnages y paroîtroient, ou y ſeroient annoncés ; & il eſt clair que, ſelon le train naturel des choſes, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des perſonnes qui n'ont pas eu de part au commencement. Mais moyennant cet établiſſement de l'Art, la Pièce forme un tout plus agréable à conſidérer, parce qu'il a plus de ſymmétrie, qu'il eſt plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII.

Encore une raiſon, mais plus générale. Si les Pièces ſe dénouoient par quelque choſe d'étranger ou par des perſonnages qui ne fuſſent pas connus d'abord, le beſoin où eſt le Poëte de trouver un dénouement & la difficulté de le trouver, ſe feroient trop ſentir. De cette même ſource ſont encore venues d'autres règles, ou des uſages qui valent des règles. Pourquoi un Acteur

détaché de la Pièce ne viendra t-il pas nous en apprendre le ſujet à l'antique ? Pourquoi, ce qui eſt ſans comparaiſon moins groſſier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque perſonnage qui ignorera l'Hiſtore qu'on aura priſe pour ſujet; qui, en s'en faiſant inſtruire, inſtruira en même temps les Spectateurs comme dans Rodogune ? C'eſt que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour ſa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit poſſible, qu'il parût avoir ſongé à faire une Pièce. Il doit, comme un Politique habile, couvrir ſi adroitement ſes intérêts du bien de la choſe, qu'on ne puiſſe le convaincre de les avoir eus uniquement en vue.

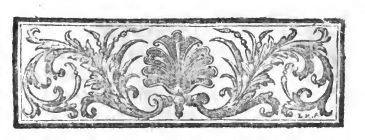
LXXIV.

Voilà à-peu-près quelles ſont les principales ſources de toutes les règles de la Tragédie. Elles ſont priſes dans l'action que l'on conſidère, ou en elle-même, ou comme étant miſe ſur le Théâtre. Si on la conſidère en elle-

même, elle a rapport à l'esprit & au cœur. Si on la considère comme étant mise sur le Théâtre, c'est une représentation & un ouvrage de l'Art; autant de faces différentes, autant de vues & de règles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces règles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles, dans la nécessité du choix, doivent être préférées; & pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carrière; d'autres pourront la fournir heureusement, si cependant cette route que j'ai ouverte mérite d'être suivie. Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent; elles n'aident pas beaucoup à ceux qui en ont, & le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc sont-elles bonnes? à faire remonter jusqu'aux premières idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement,

& qui se plaisent à réduire sous l'empire de la Philosophie les choses qui en paroissent le plus indépendantes, & que l'on croit communément abandonnées à la bizarrerie des goûts.





DISCOURS
SUR LA PATIENCE,
QUI A REMPORTÉ
LE
PRIX D'ÉLOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
En l'Année 1689.



UELQUE peu d'uſage que l'homme faſſe de ſes lumières pour s'étudier ſoi-même, il découvre les foibleſſes & les déréglemens dont il eſt rempli; auſſitôt ſa raiſon cherche à y remédier, touchée naturellement d'un deſir de perfection qui lui reſte de l'ancienne grandeur où elle s'eſt vue élevée. Mais que

peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme ? Elle ne ſait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des paſſions par des paſſions ; & les vains remèdes qu'elle fournit ſont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle eſt intéreſſée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'eſt ſéduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant pluſieurs ſiècles la Grèce, ſi fertile en eſprits ſubtils, curieux & inquiets, produiſit ces Sages qui faiſoient une profeſſion téméraire d'enſeigner à leurs Diſciples l'art de vivre heureux, & de ſe rendre plus parfaits ; en vain la diverſité infinie de leurs ſentimens, qui ſera à jamais la honte des foibles lumières naturelles, épuiſa tout ce que la raiſon humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la Philoſophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue, en de fauſſes vertus, qui étoient, s'il ſe peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ſes défauts avec

aſſez



[?]azaro inv. *Cl. Duflos Sculp.*

Non arcent Templa prophanos.

assez de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables ; au lieu qu'un Philosophe Payen, fier d'avoir acquis les siens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces désordres que la raison humaine causoit dans la Grèce, où elle régnoit avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnoître ; les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chez tous les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses semaines de Daniel qui expiroient, & le sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le Libérateur si long-temps promis & attendu ; il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux

uns pour dégager ſa parole tant de fois donnée par la bouche de ſes Prophètes; & il le devoit aux autres pour ſatisfaire à ſa bonté, qui ne les pouvoit ſouffrir plus long-temps dans les égaremens de leur ſageſſe. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin ſur les Nations, un Grand-Prêtre qui leur enſeignât les véritables ſacrifices; & il falloit aux autres un Sage dont ils reçuſſent des préceptes ſolides, un Maître qui leur apportât toutes les connoiſſances après leſquelles ils ſoupiroient depuis ſi long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Meſſie ſi ardemment déſiré d'un ſeul Peuple, & ſi néceſſaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées ſans obſcurité & ſans nuages; alors diſparurent tous ces fantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philoſophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous ſont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier ſur quelqu'un des effets que produiſit la nouvelle Loi annoncée par Jeſus-Chriſt. L'impatience dans les maux eſt peut-

être un des vices auxquels la Nature nous porte, & le plus généralement, & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la Nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience, inconnue jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près & d'étudier nos misères; cette vue, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Rédempteur.

PREMIER POINT.

QUEL est ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violens, dont nous sentons

en même temps l'impuissance ? Pourquoi prendre à partie, ou des astres qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une fortune & des destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous ? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager ! insensés, si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage : l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des mouvemens déréglés, ni la crainte

d'augmenter les ſentimens de nos maux, ne répriment en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement; que la voix ſecrète de notre conſcience ne nous la reproche preſque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injuſtice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il ſemble que le mal que nous ſouffrons nous juſtifie; il ſemble qu'il nous diſpenſe pour quelque temps de la néceſſité d'être raiſonnables. N'emploie-t-on pas même quelque ſorte d'art pour s'excuſer de ce défaut, & pour s'y livrer ſans ſcrupule? Ne ſe déguiſe-t-on pas ſouvent l'impatience ſous le nom plus doux de vivacité? Il eſt vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ſes maux, & contrainte de leur céder: mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſéance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût

cru, que ce qui porte le plus le caractère de petiteſſe de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion ſeule pouvoit remédier à un défaut ſi enraciné dans la Nature, & quelquefois autoriſé par nos fauſſes opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuiſible & inſenſée, que nous ſommes tous pécheurs ; que nous devons une expiation à la juſtice divine ; que tous les maux que nous ſommes capables de ſouffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange conſolation, à en juger ſelon les premières idées qui ſe préſentent ! Quoi ! nous ne ſerons pas ſeulement malheureux, nous ſerons encore obligés de nous croire coupables ? nous perdrons juſqu'au droit de nous plaindre ? nos ſoupirs ne pourront plus être innocens ? encore un coup, quelle étrange conſolation !

C'en eſt une cependant, & ſolide & efficace. Quelque triſtes que paroiſſent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien, vivement perſuadé qu'il mérite les maux qu'il ſouffre, eſt bien

éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il eſt juſte que la révolte de notre ame contre des douleurs dues à nos péchés, ſoit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on ſe l'épargne en ſe ſoumettant ſans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'eſt pas que les Chrétiens cherchent à ſouffrir moins ; c'eſt que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenſes naturelles qui en ſont inſéparables. On ne peut être dans une ſainte diſpoſition à ſouffrir, que l'on ne diminue la rigueur des ſouffrances. On ne peut y conſentir ſans les ſoulager ; & lorſque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la juſtice divine, on peut dire que nous affoibliſſons en quelque ſorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut il que je mette auſſi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enſeigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon uſage de nos maux ? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens céleſtes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre t-on encore quand on les enviſage ? & leur

idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & passagères ? Ah ! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que sa colère nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini. Recevons avec une soumission sincère de si justes punitions, & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la Nature, lumières célestes de la Religion, que vous êtes contraires ! La Nature par ses mouvemens désordonnés augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainsi dire, à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux necessaires un mal volontaire ; & si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience ; c'est un véritable

véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vue dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtimens dont on eſt digne par ſes péchés: mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joie comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vue entre les biens & les maux : que dis-je, égalité ? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu, que la naiſſance du Chriſtianiſme! On voit paroître tout-à-coup & ſe répandre dans l'Univers des hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus communs;

des hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincère pour tout ce que les autres fuient. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſpérité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable; ils ont une joie qui va ſouvent juſqu'à des tranſports : s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort, ils ſe contraignent; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement : on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt ce renverſement ? Les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſques-là avoient paru être en poſſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpéculation, & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte qui

détruisit les fausses espèces de patiences établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

SECOND POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire ; & il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance eût été quelque chose de trop humain ; il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit

lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons; & on n'y trouve point d'autre remède que de nous soutenir que nous sommes invulnérables ? Trop heureux encore si nous pouvions entrer dans cette illusion, & en profiter ! mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens & enflent l'imagination séduite, on est aussitôt rappellé au sentiment de ses maux par la Nature plus forte & plus puissante; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe spéculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien, pressé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adressant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ;* cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincère qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée! La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent : mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joie qui ont si souvent arraché à leurs persécuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissemens par la crainte de déshonorer le parti qu'ils font profession de suivre; mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au-dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au-dehors tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont, ce que toute la Philosophie elle-même ne sauroit assez admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines ; plus

satisfaits au milieu des plus grandes misères, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé, & quelquefois même par un superbe jugement osoit le dégrader de la qualité d'homme ; insulte qu'on fait sans danger à son ennemi, vengeance impuissante qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les hommes ; & cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne ! sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur pour être supérieurs aux créatures : nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes

puissent nous porter. Il n'y en a point qui n'aient assez de pouvoir pour nous faire souffrir; mais il n'y en a point qui en aient assez pour troubler notre repos. Lorsque leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se représentent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation : nous remontons plus haut; & d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, & comme des sujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart de Philosophes, persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient in-

différemment & les biens & les maux. Il eſt vrai qu'ils ſe ſoumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec aſſez de réſolution : mais quelle étoit cette eſpèce de patience ? Une patience d'Eſclaves attachés à leur chaîne, & ſujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable ; une patience qui n'étant fondée que ſur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame ; & au lieu de la conſoler, y laiſſe un chagrin ſombre & farouche : en un mot, un déſeſpoir un peu raiſonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguſte Religion, nous ſavons que nous ne dépendons point d'un deſtin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne : une intelligence éternelle non moins puiſſante que le paroiſſoit aux Philoſophes leur fatalité imaginaire, mais de plus ſouverainement ſage, préſide à tout. Ce bras dont nous reſſentons les coups, eſt un bras qui nous diſtribue les maux mêmes ſelon nos beſoins & ſelon nos forces, qui, à propre-

ment parler, ne nous envoie que des biens ; c'eſt le bras d'un père : nous ſouffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait ſouffrir, & non point comme des Eſclaves aſſujettis à toutes les rigueurs les plus bizarzes & les plus cruelles : ce n'eſt point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en eſt l'injuſtice; & notre patience eſt une véritable ſoumiſſion d'eſprit qui répand dans le cœur une conſolation preſque auſſi douce, ſi je l'oſe dire, que la jouiſſance même du bien.

Tels ſont les effets que produiſit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut propoſé lorſque le Juſte, le ſeul Juſte qui l'ait été jamais par lui-même, ſe vit ſur le point d'expier les péchés du genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Diſciples, qui n'avoient plus que peu d'inſtans à lui être fidèles, frappé de l'affreuſe idée d'un ſupplice également honteux & cruel qui lui étoit deſtiné, il s'adreſſe à ſon Père céleſte ; il lui demande que, s'il eſt poſſible, les tourmens qu'il enviſage lui ſoient épargnés : & un ſouhait que

la grandeur de ſes tourmens, déjà préſens à ſes yeux, rendoit ſi légitime, un ſouhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faiſoit, un ſouhait où la modération éclate juſques dans les termes qui l'expriment, eſt cependant réprimé dans le même moment par une ſoumiſſion entière & ſans réſerve aux deſſeins de Dieu. *Que ta volonté ſoit faite*, dit Jeſus-Chriſt à ſon Père : & quelle volonté ! Combien ſavoit-il qu'elle étoit ſévère & rigoureuſe à ſon égard ! Il ſe voyoit livré à la Juſtice irritée ; il voyoit la bonté entièrement ſuſpendue : cependant, pour ſatisfaire aux devoirs de l'obéiſſance d'un fils, il ſouſcrit à ſa propre diſgrace ; & ſon unique ſoulagement au milieu de ſes douleurs les plus vives, eſt de tourner les yeux ſur la main dont il les reçoit.

Il ſoupira encore ſur la Croix ; il ſe plaignit d'avoir été abandonné de ſon Père : mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur ; il nous marquoit ſeulement combien il y étoit ſenſible. Les Philoſophes prétendoient à une impaſſibilité, qui dans l'état où nous ſommes

ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jesus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de sa divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignez-nous instruire dans la science de souffrir; science toute céleste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons : mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace ? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison & la sagesse de votre adorable Père, devenez aussi la nôtre pour régler les emportemens auxquels la nature s'aban-

donne dans les afflictions. Ne permettez, Segneur, à votre justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter; & ne nous envoyez tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment Chrétien.



DE L'EXISTENCE
DE DIEU.

La Métaphyſique fournit des preuves fort ſolides de l'exiſtence de Dieu : mais comme il n'eſt pas poſſible qu'elles ne ſoient ſubtiles, & qu'elles ne roulent ſur des idées un peu fines, elles en deviennent ſuſpectes à la plupart des gens qui croient que tout ce qui n'eſt pas ſenſible & palpable, eſt chimérique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vu pouſſés à bout ſur cette matière par des preuves de Métaphyſique ; mais nullement perſuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque ſubtilité cachée. Il y a lieu d'eſpérer que ceux qui ſont de ce caractère goûteront un raiſonnement de Phyſique fort clair, fort intelligible & fondé ſur des idées très-familières à tout le monde : on en vanteroit un peu auſſi la ſolidité & la force, ſi on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les animaux ne ſe perpétuent que par la voie de la génération : mais il faut néceſſairement que les deux premiers de chaque eſpèce aient été produits ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un Etre intelligent qui diſpoſe la matière ſelon ſes deſſeins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matière a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus ? & ce n'eſt que ſur ce point que roule tout mon raiſonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorſque la terre ſe forma, comme elle étoit remplie d'atomes vifs & agiſſans, imprégnée de la même matière ſubtile dont les aſtres venoient d'être formés, en un mot jeune & vigoureuſe, elle put être aſſez féconde pour pouſſer hors d'elle-même toutes les différentes eſpèces d'animaux ; & qu'après cette première production qui dépendoit de tant de rencontres heureuſes & ſingulières, ſa fécondité a bien pu ſe perdre & s'épuiſer ; que, par exemple, on voit tous les jours quelques marais nouvellement deſſéchés, qui ont toute une

autre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je prétends que quand la terre, selon ce qu'on suppose, a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est présentement. Il est certain que la terre n'a pu produire les animaux que quand elle a été en état de les nourrir; ou du moins il est certain que ceux qui ont été la première tige des espèces n'ont été produits par la terre que dans un temps où ils ont pu aussi en être nourris. Or, afin que la terre nourrisse les animaux, il faut qu'elle leur fournisse beaucoup d'herbes différentes; il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces animaux, dont la vie a des rapports assez connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la terre couverte de toutes les espèces d'herbes nécessaires pour la subsistance des animaux, arrosée de fontaines & de rivières propres à étancher leur soif,

environnée d'un air reſpirable pour eux, on me la donne dans l'état où nous la voyons; car ces trois choſes ſeulement en entraînent une infinité d'autres avec leſquelles elles ont des liaiſons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne ſoit de concert, pour ainſi dire, avec le reſte de la Nature. Il faut de certains ſucs dans la terre, un certain mouvement dans ces ſucs, ni trop fort ni trop lent, un certain ſoleil pour imprimer ce mouvement, un certain milieu par où ce ſoleil agiſſe. Voyez combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pu avoir les qualités dont il contribue à la vie des animaux, qu'il n'ait eu à-peu-près en lui le même mêlange & de matières ſubtiles & de vapeurs groſſières; & que ce qui cauſe ſa peſanteur, qualité auſſi néceſſaire qu'aucune autre par rapport aux animaux, & néceſſaire dans un certain degré, n'ait eu la même action. Il eſt clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité; ſur-tout les fontaines & les rivières dont les animaux n'ont pu ſe paſſer, n'ayant certainement d'autre origine que les pluies,

pluies, les animaux n'ont pu naître qu'après qu'il a tombé des pluies, c'est-à-dire un temps considérable après la formation de la terre, & par conséquent lorsqu'elle a été en état de consistence, & que ce chaos, à la faveur duquel on veut tirer les animaux du néant, a été entièrement fini.

Il est vrai que les marais nouvellement desséchés produisent plus que quelque temps après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produisent toujours un peu, & il suffiroit que la terre en fît autant: d'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les marais nouvellement desséchés, vient d'une plus grande quantité de sels qu'ils avoient amassés par les pluies ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conservés, tandis qu'on ne les employoit à rien. Mais la terre a toujours la même quantité de corpuscules ou d'atomes propres à former des animaux; & sa fécondité, loin de se perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un animal? d'une infinité de corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bues, dans l'air qu'il a respiré;

c'eſt un compoſé dont les parties ſont venues ſe raſſembler de mille endroits différens de notre Monde. Ces atomes circulent ſans ceſſe : ils forment tantôt une plante, tantôt un animal ; & après avoir formé l'un, ils ne ſont pas moins propres à former l'autre. Ce ne ſont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produiſent les animaux : ce n'eſt qu'une matière indifférente dont toutes choſes ſe forment ſucceſſivement, & dont il eſt très-clair que la quantité ne diminue point, puiſqu'elle fournit toujours également à tout. Les atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produiſit au commencement du monde les premiers animaux, ſont contenus dans cette même matière qui fait toutes les générations de notre monde ; car quand ces premiers animaux furent morts, les machines de leurs corps ſe déſaſſemblèrent & ſe réſolurent en parcelles, qui ſe diſperſèrent dans la terre, dans les eaux & dans l'air. Ainſi nous avons encore aujourd'hui ces atomes précieux dont ſe durent former tant de machines ſurprenantes ; nous les avons en la même quantité, auſſi propres que

jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture : toutes choses sont dans le même cas que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite. A quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des animaux qui naissent hors de la voie de génération ; les macreuses, les vers qui s'engendrent sur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les animaux de toutes les espèces ne naissent que par la voie de génération ; il suffit qu'il y en ait une espèce qui ne se perpétue que par cette voie, & qui par conséquent n'ait pu être produite par le mouvement aveugle de la matière. Nous sommes en bien meilleurs termes ; & certainement un grand nombre d'espèces connues ne se perpétuent que par la génération, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les animaux qui paroissent venir ou de pourriture ou de poussière humide & échauffée, ne viennent que de se-

mences que l'on n'avoit pas apperçues.

On a découvert que les macreuses se forment d'œufs que cette espèce d'oiseau fait dans les Isles désertes du Septentrion ; & jamais il ne s'engendra de vers sur la viande où les mouches n'ont pu laisser de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naissent hors de la voie de génération. Toutes les expériences modernes conspirent à nous désabuser de cette ancienne erreur, & je me tiens sûr que dans peu de temps il n'en restera plus le moindre sujet de doute.

Mais en dût-il rester, y eût-il des animaux qui vinssent hors de la voie de génération, le raisonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort. Ou ces animaux ne naissent jamais que par cette voie de rencontre fortuite, ou ils naissent & par cette voie & par celle de génération. S'ils naissent toujours par la voie de rencontre fortuite, pourquoi se trouve-t-il toujours dans la matière une disposition qui ne les fait naître que de la même manière dont ils sont nés au commencement du monde? Et pourquoi, à l'égard de tous

les autres animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nés d'abord de cette même manière-là, toutes les diſpoſitions de la matière ſont-elles ſi changées qu'ils ne naiſſent jamais que d'une manière différente ? S'ils naiſſent & par cette voie de rencontre fortuite & par celle de génération, pourquoi toutes les autres eſpèces d'animaux n'ont-elles pas retenu cette double manière de naître? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme à la première origine des animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpèces?

J'ai donné aſſez d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croient que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons : mais on les prie de conſidérer que ce raiſonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prévenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiſſe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup; & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la terre n'eût

produit les animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition où elle n'est plus; elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pu se nourrir de ce qu'elle leur offroit : elle eût dû, par exemple, ne produire le premier homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pu satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il est indubitable qu'il ne vivroit pas longtemps : car notre supposition exclut la louve de Romulus & Rémus; elle n'auroit pu elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les loix du mouvement produiroient-elles d'abord un enfant à l'âge d'un an ou deux ? comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde ? Nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrés, & qu'il n'y a point d'ouvrages de la Nature qui depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés, ne soient

conduits lentement, par une infinité de changemens tous néceſſaires, jusqu'à leur dernière perfection. Il eût fallu que l'homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matière, eût commencé par cet atome, où la vie ne ſe remarque qu'au mouvement preſqu'inſenſible d'un point; & je ne crois pas qu'il y ait d'imagination aſſez fauſſe pour concevoir d'où cet atome vivant, jetté au haſard ſur la terre, aura pu tirer du ſang ou du chyle tout formé, la ſeule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pu croître, expoſé à toutes les injures de l'air. Il y a-là une difficulté qui deviendra toujours plus grande; plus elle ſera approfondie, & plus ce ſera un habile Phyſicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu produire les animaux; il a fallu que ces ouvrages ſoient partis de la main d'un Etre intelligent, c'eſt-à-dire de Dieu même. Les cieux & les aſtres ſont des objets plus éclatans pour les yeux; mais ils n'ont peut-être pas pour la raiſon des marques plus ſûres de l'action de leur Auteur. Les plus grands

ouvrages ne font pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier. Que je voie une montagne applanie, je ne fais si cela s'eſt fait par l'ordre d'un Prince ou par un tremblement de terre : mais je ferai aſſuré que c'eſt par l'ordre d'un Prince, ſi je vois ſur une petite colonne une inſcription de deux lignes. Il me paroît que ce ſont les animaux qui portent, pour ainſi dire, l'inſcription la plus nette, & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.



DU BONHEUR.

VOICI une matière la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philosophes, sur-tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue : mais quoique très-intéressante, elle est dans le fond assez négligée ; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent ; & quoique les Philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guères de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement ; & en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de

leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement : il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais senti ; & à cet égard la Nature fait assez son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur : mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste pour ressources que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà & là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces momens

reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux : on le reconnoîtroit entre tous les autres hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation; il n'agiroit que pour s'y conserver, & non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guères de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée ; au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'heureux, s'il est apperçu, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourroit être assez facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables : mais il il est vrai que, retenus dans de certaines

bornes, elles ne seront pas chimériques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, pressé par la goutte, lui a dit : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ;* il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein; celui-ci, par engagement de systême, nie un sentiment très-vif, & en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous; & presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement & de choix, poussés par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nua-

ges, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tout ce désordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure : mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hasard.

Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser ; & il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & seroit même assez facile, le rejettent, parce que c'est un

travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que feroit-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous ; & de cette petite partie, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou foibles & paresseux, ou impétueux & violens, ou sombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables : ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assez, & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire : mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin ; & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance : sur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc

la Philosophie qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer ; & quand nous les avons une fois produits, il nous est très difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur ; mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des héritiers en ligne collatérale & non pas en ligne directe, ou à des filles, & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est em-

poiſonnée par un ſemblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe; il lui en faut ou qui ſoient naturellement plus ſaines, ou qui aient eu le courage de ſe guérir. Si l'on eſt ſuſceptible des maux imaginaires, il y en a tant, qu'on ſera néceſſairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces ſortes de monſtres conſiſte en ce qu'on s'y ſoumet, ſans oſer ni les attaquer, ni même les enviſager : ſi on les conſidéroit quelque temps d'un œil fixe, ils ſeroient à demi vaincus.

Aſſez ſouvent aux maux réels nous ajoutons des circonſtances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque choſe de ſingulier, non-ſeulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais ſa ſingularité nous irrite & nous aigrit. Nous nous repréſentons une fortune, un deſtin, je ne ſais quoi, qui met de l'art & de l'eſprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'eſt-ce que tout cela? Employons un peu notre raiſon, & ces fantômes diſparoiſſent. Un malheur commun n'en eſt pas réellement moindre; un malheur ſingulier n'en eſt

pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue ?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus ; & cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appellons les maux singuliers ? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipses : mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des comètes ; & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; & si on vouloit, on leur contesteroit avec assez de raison leur qualité de singulier.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion là même ne soit quelquefois une espèce de douceur & de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont

on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on reſſent de la perte d'un ami. Alors ſe croire inconſolable, c'eſt ſe rendre témoignage que l'on eſt tendre, fidèle, conſtant ; c'eſt ſe donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne ſoutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne ſeroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne ſommes pas aſſez parfaits pour être toujours affligés : notre nature eſt trop variable, & cette imperfection eſt une de ſes plus grandes reſſources.

Ainſi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils ſont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en conſolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du ſentiment : on s'eſt attendu à ce que l'on ſouffre; & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte ſecrète qui ne ſert qu'à aigrir la douleur : on s'attend à ne ſouffrir pas long-temps; & dès-lors on anticipe en quelque ſorte ſur ce temps qui ſera plus heureux, on l'avance.

Les circonſtances même réelles de nos maux, nous prenons plaiſir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme ſi nous demandions raiſon à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, & en recherchant avec tant de ſoin tout ce qui peut le groſſir.

On a pour les violentes douleurs je ne ſais quelle complaiſance qui s'oppoſe aux remèdes, & repouſſe la conſolation. Le conſolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le ſentiment qui nous poſsède; & n'en être pas plein comme nous, c'eſt nous faire une eſpèce d'offenſe: ſur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, ſont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît ſoupçonner de fauſſeté & d'erreur des façons de penſer qui nous cauſent tant de tourmens?

Enfin, quoiqu'il ſoit fort étrange de l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques carac-

tères il eſt invincible. Le premier pas vers le bonheur ſeroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ſes talens malfaiſans, ou du moins de la tenir pour fort ſuſpecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue ſaine de tout, ſont incurables : il eſt bien juſte qu'une moindre opinion de ſoi-même ait quelquefois ſa récompenſe.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choſes plus de bien que de mal, & de diſpoſer ſon imagination, de ſorte qu'elle ſéparât les plaiſirs d'avec les chagrins, & ne laiſsât paſſer que les plaiſirs ? Cette propoſition ne le cède guères en difficulté à la Pierre philoſophale; & ſi on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la Philoſophie. Songeons que la plupart des choſes ſont d'une nature très douteuſe ; & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens ou comme maux, nous ne ſavons pas trop au vrai ce qu'elles ſont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la ſuite qui ne fût pas arrivé ; & ſi

vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger : attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? Les Esclaves,

ceux qui n'ont pas de quoi vivre ; ceux qui ne vivent qu'à la ſueur de leur front, ceux qui languiſſent dans des maladies habituelles ; voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fuſſions ? Apprenons combien il eſt dangereux d'être hommes, & comptons tous les malheurs dont nous ſommes exempts pour autant de périls dont nous ſommes échappés.

Une infinité de choſes que nous avons & que nous ne ſentons pas, feroient chacune le ſuprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les deſirs ſe termineroient à avoir deux bras. Ce n'eſt pas que ces ſortes de biens, qui ne le ſont que parce que leur privation ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne ſauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras : mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous nous y ſoumettons de

bonne grace, que quand nous nous révoltons inutilement contr'elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence ; les maux au contraire nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir : les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

Le bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je desire, & que je crois qui feroit ma félicité : le possesseur de ce bien-là est malheureux ; ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux ; & si être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renver-

roient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en ſeroient le plus accuſés, les Grands, les Princes, les Rois, ſeroient juſtement les moins coupables. Déſabuſons-nous de cette illuſion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a; & nous ſerons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puiſqu'il y a ſi peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en uſe comme dans une grande abondance, & dans une grande ſûreté d'en avoir tant qu'on voudra: on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on poſsède; ſouvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le préſent dans nos mains; mais l'avenir eſt une eſpèce de charlatan, qui en nous éblouiſſant les yeux, nous l'eſcamote. Pourquoi lui permettre de ſe jouer ainſi de nous? pourquoi ſouffrir que des eſpérances vaines & douteuſes nous enlèvent des jouiſſances certaines? Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces eſpérances mêmes ſont des jouiſſances, & qui ne ſavent jouir que de

de ce qu'ils n'ont pas. Laiſſons-leur cette eſpèce de poſſeſſion ſi imparfaite, ſi peu tranquille, ſi agitée, puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il ſeroit trop cruel de la leur ôter : mais tâchons, s'il eſt poſſible, de nous ramener au préſent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout ſon prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la choſe ſoit du moins égale. Si le ſentiment des biens médiocres eſt étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aſpire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'eſt pas tombé, nous conſole des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que ſavons nous ſi ce ne feront pas les ſeuls qui s'offriront à nous ? Ce ſont des préſens faits par une Puiſſance avare, qui ne ſe réſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque ſituation dont ils n'avoient pas aſſez goûté

le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous; ce seroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique : mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entièrement dépendre de nous, & que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer : ressaisissons-nous autant qu'il est possible d'un droit si important, & si dangereux à confier; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord, il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur; peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire ? c'est qu'il faut être elevé

au dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres : mais selon qu'elles seroient plus incommodes & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a guères de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien

valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à-peu-près un prix commun pour les choses principales ; & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher : aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur : mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guères enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour

l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, & des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux ; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité ; & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guères qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille ? & l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée ? Il devient un état tranquille ; c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens

heureux, des temps ou des momens agréables. Notre imagination les détache detout ce qui les a précédés ou suivis; elle les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée: voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur; voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs & en grand nombre, nous les regardons à-peu-près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inséparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui & pour ses enfans, de la fortune au jeu, des Maîtresses fidelles & qui flattassent sa

vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée & insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, & qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, & en même temps plus sous notre main.

Si l'on est à-peu près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire : mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un soldat qui va à la tranchée, voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de mous-

quet ? Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères; il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher : & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être ? On se fuit, & avec raison : il n'y a que le vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer & pour s'applaudir : & le pourroit il, quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Vertu

Vertu ne conduiſe ni à la richeſſe ni à l'élévation, & qu'au contraire elle en exclue : ſes ennemis ont de grands avantages ſur elle par rapport à l'acquiſition de ces ſortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, ſa récompenſe la plus naturelle, lui manque : peut être s'en privera-t-elle elle-même ; du moins, en ne la recherchant pas, haſardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompenſe infaillible pour elle, c'eſt la ſatisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en eſt payé dans le moment : on peut ſans orgueil appeller à ſoi-même des injuſtices de la Fortune ; on s'en conſole par le témoignage légitime qu'on ſe rend de ne les avoir pas méritées ; on trouve dans ſa propre raiſon & dans ſa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du haſard.

Il reſte un ſouhait à faire ſur une choſe dont on n'eſt pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre diſpoſition ; c'eſt d'être placé par la Fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le bonheur & la vertu ſeroient trop en

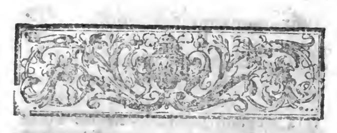
péril. C'est-là cette médiocrité si recommandée par les Philosophes, si chantée par les Poëtes, & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes, y seroit cependant bien nécessaire; il n'a nul éclat. L'heureux que nous supposons ne passeroit guères pour l'être; il n'auroit pas le plaisir d'être envié : il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il sentira facilement les avantages de sa situation; il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste & ignoré, dont l'étalage n'insultera personne : ses plaisirs, comme ceux des Amans discrets, seront assaisonnés du mystère.

Après tout cela, ce sage, ce vertueux, cet heureux est toujours un homme; il n'est point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins ; & son bonheur, qu'il s'en assurera moins.





DE L'ORIGINE DES FABLES.

ON nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux ? Quel auroit été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes & ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on

nous donne pour ce qu'ils ſont, & non pas pour des Hiſtoires ; il n'y a point d'autres Hiſtoires anciennes que les Fables. Eclairciſſons, s'il ſe peut, cette matière; étudions l'eſprit humain dans une de ſes plus étranges productions : c'eſt-là bien ſouvent qu'il ſe donne le mieux à connoître.

Dans les premiers ſiècles du monde, & chez les Nations qui n'avoient point entendu parler des traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conſervèrent pas, l'ignorance & la barbarie durent être à un excès que nous ne ſommes preſque plus en état de nous repréſenter. Figurons nous les Cafres, les Lappons ou les Iroquois ; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoiſſance & de politeſſe que les premiers hommes n'avoient pas.

A meſure que l'on eſt plus ignorant, & que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; & comme naturellement les pères content à leurs enfans ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que pro-

diges dans les récits de ces temps-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses auditeurs, & on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il n'y prend bien garde; & de-là vient que l'on a besoin d'une espèce d'effort, & d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer & à imposer aux autres ?

Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils

étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & pardessus cela ayant été exagérés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable; & peut-être qu'après un siècle ou deux, non-seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces siècles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là? étrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce

ſiècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureuſement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit ſoin de verſer toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fourniſſoit toujours cette eau? Le contemplatif n'alloit pas ſi loin.

Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appellées les ſyſtêmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choſes les plus connues. On avoit vu ſouvent verſer de l'eau de dedans une cruche: on imaginoit donc fort bien comment un Dieu verſoit celle d'une rivière; & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainſi, pour rendre raiſon des tonnerres & des foudres, on ſe repréſentoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant ſur nous des flèches de feu; idée manifeſtement priſe ſur des objets très-familiers.

Cette Philoſophie des premiers ſiècles rouloit ſur un principe ſi naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philoſophie n'en a point d'autre; c'eſt-à-dire, que nous expliquons les choſes inconnues de la Nature par celles que nous

avons devant les yeux, & que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers : nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoissoient point ces choses là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossières & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement.

De cette Philosophie grossière qui règna nécessairement dans les premiers siècles, sont nés les Dieux & les Déesses. Il est assez curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'euf-

ſent pas pu faire ; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela étoit beaucoup au-deſſus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puiſſans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces êtres-là fuſſent faits comme des hommes; quelle autre figure euſſent-ils pu avoir? Du moment qu'ils ſont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui eſt humain ; les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils ſont toujours un peu plus puiſſans que des hommes.

De-là vient une choſe à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion; c'eſt que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu preſque aucun égard ni à la ſageſſe, ni à la juſtice, ni à tous les autres attributs qui ſuivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités ſont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers hommes ne connoiſſoient point de plus belle qualité que la force du

corps ; la sagesse & la justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les Barbares de l'Amérique : d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi, ils imaginèrent les Dieux dans un temps où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginèrent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans ; tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du temps où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même, quelle misérable espèce de pouvoir leur donnoit-on ? Mars, le Dieu de la guerre, est blessé dans un combat par un mor-

tel : cela déroge beaucoup à sa dignité; mais en se retirant, il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pu faire : c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomède ; & en voilà assez, selon le judicieux Homère, pour sauver l'honneur du Dieu. De la manière dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, & elle reconnoîtra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part, qu'il auroit mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des Dieux aux hommes, que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux. Mais Ciceron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en son temps les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du temps d'Homère. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes : ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, & ils donnent tout à la force : les Dieux seront presque aussi brutaux, & seulement un peu plus puissans;

voilà les Dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse & de la justice : les Dieux y gagnent ; ils commencent à être sages & justes, & le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes : voilà les Dieux du temps de Ciceron, & ils valoient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers hommes ont donné naissance aux Fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, & on voit par conséquent bien des prodiges : on exagère naturellement les choses surprenantes en les racontant ; elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des espèces de systêmes de Philosophie fort grossiers & fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autre. Nous allons voir maintenant que sur ces fondemens les hommes ont en quelque manière pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philosophie des premiers siècles, se trouva

tout-à-fait propre à s'allier avec l'histoire des faits. Un jeune Homme est tombé dans une rivière, & on ne sauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu ? La Philosophie du temps enseigne qu'il y a dans cette rivière des jeunes filles qui la gouvernent : les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel ; on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme, dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire ; il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes : on n'examine pas davantage qui sont ses parens ; il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là. Que l'on considère avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mêlange des faits avec la Philosophie du temps, qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux, & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déesses qui nous ressembloient tout à fait, & qui étoient fort bien assortis sur la scène avec les hommes.

Comme les histoires de faits véritables mêlées de ces fausses imagina-

tions eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement; ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut être même que quelquefois on les donnoit pour tels; & cependant les hiſtoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaiſon de notre Hiſtoire moderne avec l'ancienne.

Dans le temps où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le ſiècle d'Auguſte & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caractères. Les Hiſtoriens de ces ſiècles-là ſe ſont accommodés à ce goût; ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nûment & ſéchement; ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs ſoient exactement vrais? y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non; nous ſavons fort bien que les Hiſtoriens les ont devinés comme ils

ont pu, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils aient deviné tout-à-fait juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Hiſtoriens aient recherché cet embelliſſement qui ne ſort point de la vraiſemblance ; & c'eſt à cauſe de cette vraiſemblance que ce mélange de faux que nous reconnoiſſons qui peut être dans nos hiſtoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voies que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces hiſtoires où il entroit des Dieux & des Déeſſes, & en général du merveilleux, on ne débita plus d'hiſtoires qui n'en fuſſent ornées. On ſavoit que cela pouvoit n'être pas vrai ; mais en ce temps-là il étoit vraiſemblable, & c'en étoit aſſez pour conſerver à ces Fables la qualité d'hiſtoires.

Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs hiſtoires de prodiges & de miracles, le plus ſouvent ridicules & groteſques. Sans doute cela n'eſt pris chez eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'eſt entr'eux une eſpèce de convention

vention d'écrire ainsi. Mais quand ces sortes d'Histoires passent chez d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles sont crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçues sans contradiction. Certainement le mal-entendu est considérable. Quand j'ai dit que le faux de ces histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés ; car pour le Peuple, il est destiné à être la dupe de tout.

Non-seulement dans les premiers siècles on expliqua par une Philosophie chimérique ce qu'il y avoit de surprenant dans l'histoire des faits ; mais ce qui appartenoit à la Philosophie, on l'expliqua par des histoires de faits imaginés à plaisir. On voyoit vers le Septentrion deux constellations nommées les deux Ourses, qui paroissoient toujours & ne se couchoient point comme les autres ; on n'avoit garde de songer que c'est qu'elles étoient vers un pôle élevé à l'égard des spectateurs, on n'en savoit pas tant : on imagina

que de ces deux Ourſes, l'une avoit été autrefois une Maîtreſſe, & l'autre un fils de Jupiter; que ces deux perſonnes ayant été changées en conſtellations, la jalouſe Junon avoit prié l'Océan de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chez lui comme les autres, & s'y allaſſent repoſer. Toutes les métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers temps. Les mûres ſont rouges, parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante; la perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale, qui fut changé en perdrix, ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut; & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le ſureau avoit eu autrefois des raiſins d'auſſi bon goût que la vigne; mais que le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ſes fruits étoient devenus auſſi mauvais qu'ils le ſont préſentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Chriſtianiſme; & elle eſt préciſément de la même eſpèce que ces anciennes métamorphoſes qu'Ovide a ramaſſées, c'eſt-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces ſortes d'hiſtoires. Elles

ont le double agrément, & de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme ; aussi-tôt toutes les histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les Dieux ont des enfans, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions ; & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité. Nos pères l'ont cru ; prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes joints en-

femble font des merveilles. L'un, fur le moindre fondement que la foibleffe de la nature humaine ait donné, étend une fottife à l'infini ; l'autre, pour peu qu'elle foit établie, la conferve à jamais. L'un, parce que nous fommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus ; & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps.

Voilà, felon toutes les apparences, ce qui a pouffé les Fables à ce haut degré d'abfurdité où elles font arrivées, & ce qui les y a maintenues : car ce que la Nature y a mis directement du fien, n'étoit ni tout-à-fait fi ridicule, ni en fi grande quantité ; & les hommes ne font point fi fous, qu'ils euffent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long temps à s'en défabufer, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux chofes que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces fiècles-ci, nous trouverons que les mêmes chofes les ont établies, étendues & confervées. Il eft vrai que nous ne fommes arrivés à aucune abfurdité auffi confidérable que les anciennes Fables

des Grecs ; mais c'eſt que nous ne ſommes pas partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſavons auſſi bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs : mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes, parce que nous ſommes éclairés des lumières de la vraie Religion, &, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie Philoſophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un Peuple nouveau ſous le pôle ; ſes premières hiſtoires feront des Fables ; & en effet les anciennes hiſtoires du Septentrion n'en ſont elles pas toutes pleines? Ce ne ſont que Géans & Magiciens. Je ne dis pas qu'un ſoleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une dernière coction, qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du ſoleil. Auſſi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé dans les hommes que ce qui leur eſt commun à tous, & ce qui doit avoir

ſon effet ſous les zones glaciales comme ſous la torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Américains & celles des Grecs. Les Américains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains lacs bourbeux & déſagréables, comme les Grecs les envoient ſur les bords de leurs rivières de Styx & d'Acheron. Les Américains croyoient que la pluie venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës joüant avec ſon petit frère, il lui caſſoit ſa cruche pleine d'eau : cela ne reſſemble-t-il pas fort à ces Nymphes de fontaines, qui renverſent l'eau de dedans des urnes ? Selon les traditions du Pérou, l'Ynça Manco Guyna Capac, fils du ſoleil, trouva moyen par ſon éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays qui y vivoient à la manière des bêtes, & il les fit vivre ſous des loix raiſonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit auſſi fils du ſoleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages auſſi bien que

les Américains, & qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens; & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignés se sont accordées à croire fils du soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amérique, qui étoient, selon toutes les apparences, un Peuple assez nouveau lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la mer? Vous jugez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la lune sur notre tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans; cinquante habitèrent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent

deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuient des montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des métamorphoses d'Ovide ; tant il est vrai que la même ignorance a produit à-peu-près les mêmes effets chez tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élu ; chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, & jusques-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie & la manière de raisonner aient été pendant

dant un grand nombre de ſiècles très-groſſières & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en ſoient ſi lents.

Chez la plupart des Peuples, les Fables ſe tournèrent en Religion ; mais de plus, chez les Grecs, elles ſe tournèrent, pour ainſi dire, en agrément. Comme elles ne fourniſſent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poéſie & la Peinture s'en accommodèrent parfaitement bien, & l'on ſait quelle paſſion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les eſpèces répandues par-tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéreſſent à tout, &, ce qui eſt plus important, des Divinités qui agiſſent ſouvent d'une manière ſurprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, ſoit dans des Poëmes, ſoit dans des tableaux, où il ne s'agit que de ſéduire l'imagination en lui préſentant des objets qu'elle ſaiſiſſe facilement, & qui en même temps la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinſſent pas, puiſque c'eſt d'elle qu'elles ſont nées? Quand la Poéſie ou

la Peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La Religion & le bon sens nous ont désabusés des Fables des Grecs; mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poésie & de la Peinture, auxquelles il semble qu'elles aient trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous soyions incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne foi les Fables, nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les Fables si agréables pour eux; ils s'en repaissoient parce qu'ils y croyoient, & nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans y croire: & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raison n'ont guère de commerce ensemble, & que les choses dont la raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la nature humaine, & en effet c'est ce qui y a dominé; mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passèrent chez les Grecs, & grossirent dans ce passage, & même leurs histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guère ni l'une ni l'autre, & voila une source merveilleuse de mépris. Deux Egyptiennes, dont le nom propre veut dire Colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bientôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un gouvernail de navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi *parlant*; les Grecs, dans l'histoire du na-

vire Argo, conçoivent qu'il y avoit un gouvernail qui parloit. Les Savans de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *quiproquo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité, manquoient bien de l'un ou de l'autre de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne savoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plupart de leurs anciennes histoires venoient de ce Pays-là ? Les origines de leur Langue & les antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures & désagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre des Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre : mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu

fixée, que l'amas des Fables ne grossit plus tant, & qu'il demeura à-peu-près dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva.

L'ignorance diminua peu-à-peu, & par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systêmes de Philosophie, les histoires furent moins fabuleuses; car tout cela s'enchaîne. Jusques-là on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité: mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des différends qui pouvoient naître entre les Peuples, soit pour fournir des exemples de vertu; & je crois que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'histoire fût vraie: j'entends vraie par opposition aux histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire dans quelques Nations l'histoire d'une manière plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles

Fables ; on ſe contente ſeulement de conſerver les anciennes. Mais que ne peuvent point les eſprits follement amoureux de l'Antiquité ? On va s'imaginer que ſous ces Fables ſont cachés les ſecrets de la Phyſique & de la Morale. Eût-il été poſſible que les Anciens euſſent produit de telles rêveries ſans y entendre quelque fineſſe ? Le nom des Anciens impoſe toujours : mais aſſurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à ſavoir de la Morale ou de la Phyſique, ni à trouver l'art de les déguiſer ſous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre choſe dans les Fables, que l'hiſtoire des erreurs de l'eſprit humain. Il en eſt moins capable, dès qu'il ſait à quel point il l'eſt. Ce n'eſt pas une ſcience de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs ; mais c'en eſt une de ſavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes ſe reſſemblent ſi fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les ſottiſes ne nous doivent faire trembler.

DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Monsieur DE FONTENELLE *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise à la place de feu Monsieur* DE VILLAYER, *Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedi 5 Mai* 1691, *& fit le Remerciement qui suit.*

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire; je me croirois associé à l'immortelle renommée qui vous attend; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingénieuse à les autoriser, je

me croirois digne du choix que vous avez fait de moi pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illlusion; je sais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite, que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoise, & vous m'avez compté cette connoissance pour un mérite; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom, qui dans la plus noble espèce des productions de l'esprit efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-mêmes. Quelle ample matière m'offriroit l'illustre Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, pénétré de la vérité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bienséance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part: mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa mémoire sera toujours chère, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS; j'ose croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumières se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie; & pourriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succéder à un grand Magistrat dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caractères de Conseiller d'Etat & d'Académicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois; & je résiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas; mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout

ce qui vous intéreſſe le plus vivement. Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux, une grande idée vous occupe & vous rendroit indifférens à d'autres diſcours : je ſuſpens mes ſentimens particuliers ; je cours au ſeul ſujet qui vous touche.

Mons vient d'être ſoumis ; tandis qu'un Prince, qui tire tout ſon éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS-LE-GRAND, aſſemble avec faſte des Conſeils compoſés de Souverains, & que ſon ambition s'y laiſſe flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France ; tandis qu'il propoſe des projets d'une Campagne plus heureuſe que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une ſombre & lente méditation : c'eſt aux portes de ce Conſeil, c'eſt dans le fort des délibérations que LOUIS entreprend de ſe rendre maître de la plus conſidérable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre, l'Aſſemblée ſe diſſipe ; le Chef court, vole où il ſe croit néceſſaire, remue tout, fait les derniers efforts, aſſemble enfin une aſſez grande armée pour ne pas être

témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce spectateur d'au-delà des mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet : sous le règne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps, Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prévenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en ex-

citer, ambitieux ſans meſure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la Ligue juſqu'à des Princes, qui malgré leur foibleſſe pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable : nous eſpérâmes, il eſt vrai, que tant d'ennemis viendroient ſe briſer contre la puiſſance de LOUIS; mais ne diſſimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuſe réſiſtance. Apprenons que la réſiſtance de LOUIS, ce ſont de nouvelles conquêtes : il ne fait point aſſurer ſes frontières ſans les étendre; il ne défend ſes Etats qu'en les agrandiſſant.

Il avoit renoncé par la paix à ſe rendre maître de l'Europe; & l'Europe entière rallume une guerre qui le rétablit dans ſes droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de ſa modération. Il tenoit ſa valeur captive; ſes ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui eſt ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du

tombeau, & rendre ſpectateur de tant de merveilles, le grand Miniſtre à qui l'Académie Françoiſe doit ſa naiſſance ! Lui qui ſous les ordres du plus juſte des Rois a commencé l'élévation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au-delà de ſon idée & de ſon attente ? lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS-LE-GRAND, auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon règne le devoir qu'il lui avoit impoſé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal & notre zèle & notre impuiſſance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de LOUIS, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les ennemis de cet Etat. Une ſincère ſoumiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'Envie ; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'Eloquence.

ŒUVRES MÊLÉES.

Sa Majesté Czarienne ayant fait savoir à l'Académie Royale des Sciences qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses Honoraires, l'Académie chargea son Secrétaire de lui en écrire; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

L'honneur que Votre Majesté fait à l'Academie Royale des Sciences, de vouloir bien que son auguste nom soit mis à la tête de sa Liste, est infiniment au-dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je suis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'époque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un Empire, celle de l'établissement des Sciences & des Arts dans les vastes Pays de la domination de Votre

Majesté. La victoire que vous remportez, SIRE, sur la barbarie qui y régnoit, sera la plus éclatante & la plus singulière de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naissance vous avoit soumis, vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir; vous les avez conquis aux Sciences, & cette espèce de conquête, aussi utile pour eux que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçu par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la terre, avec quel transport de joie l'Académie doit-elle y mêler les siens, & par l'intérêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut se flatter désormais qu'il rejaillira quelque chose sur elle!

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

De Paris, ce 27 Décembre 1719.

Le très-humble & très-obéissant serviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre fuivante :

SIRE,

L'ACADÉMIE Royale des Sciences eſt infiniment honorée de la Lettre que Votre Majeſté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en ſon nom de très-humbles actions de graces. Elle vous reſpecte, SIRE, non-ſeulement comme un des plus puiſſans Monarques du monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étendue de ſon pouvoir à établir les Sciences dont elle fait profeſſion, dans de vaſtes Pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliſer le nom d'un de ſes Rois qu'en ajoutant à ſes titres celui de Reſtaurateur des Lettres, quelle ſera la gloire d'un Souverain qui en eſt dans ſes Etats le premier Inſtituteur ! L'Académie a fait mettre dans ſes Archives la Carte de la Mer Caſpienne,

Caspienne, dressée par ordre de Votre Majesté; & quoique ce soit une pièce unique & très-importante pour la Géographie, elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majesté, qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Académie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire, qu'elle lui doit, & qu'elle est bien glorieuse de lui devoir.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

De Paris, ce 15 Octobre 1721.

Le très-humble & très-obéissant serviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

COMPLIMENT

Fait au Roi sur son Sacre, par Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, le 9 Novembre 1722.*

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répète avec tant de transport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims, l'Académie Françoise est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste céré-

monſe. Nous oſons dire cependant que nous l'avions prévenue : Votre Perſonne étoit déjà ſacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renferment toutes nos eſpérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTÉ, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS, à qui vous ſuccédez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne ſur la tête.



COMPLIMENT

Fait au Roi le 16 Décembre 1722, ſur la mort de MADAME, *par Monſieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'art de la parole feroit tout-puiſſant, quand l'Académie Françoiſe, qui l'étudie avec tant de ſoin, le poſſéderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princeſſe qui couronnoit toutes ſes vertus par un attachement pour Vous, auſſi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languiſſante, & attaquée d'un mal dont elle ne ſe diſſimuloit pas les ſuites, elle voulut être témoin de la cérémonie qui a conſacré Votre Perſonne, & remporter de cette vie le

plaſir de ce dernier ſpectacle ſi touchant pour elle. Nous oſons avouer, SIRE, que l'affliction que vous reſſentez de ſa perte nous eſt précieuſe; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTÉ ce que nous y deſirons le plus. Combien doit être cher aux Peuples, un Maître dont le cœur ſera ſenſible & capable de s'attendrir pour eux!



COMPLIMENT

Fait le 16 Décembre 1722 à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc D'ORLÉANS, *Régent du Royaume, ſur la mort de* MADAME, *par Monſieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

TOUT le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du ſang, & aux vertus de l'auguſte Mère que vous perdez, il les donne à ſes vertus ſeules, & il rend à ſa mémoire le tribut dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & ſon humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'eſt pas en droit d'exiger de nous. Si les qualités du cœur faiſoient les

rangs, ſa droiture, ſa ſincérité, ſon courage lui en auroient fait un au-deſſus même de celui où ſa naiſſance l'avoit placée. Elle a conſervé dans tout le cours de ſa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme reſpectable qui y règne. La France ſe glorifioit d'avoir acquis cette grande Princeſſe, & lui rendoit graces des exemples qu'elle donnoit aux perſonnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, ſont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le ſommes nous davantage de tout ce qui vous intéreſſe, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection que vos lumières rendent ſi flatteuſe pour nous. Si j'oſe parler ici de moi, l'Académie Françoiſe ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprète de ſes ſentimens qui en fût plus pénétré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus ſincère & plus reſpectueux attachement.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal* DUBOIS, *premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre 1622, lorsqu'il y fut reçu.*

MONSEIGNEUR,

QUELLE eût été la joie du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Françoise, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi; & que ceux qui, revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui protéger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Académicien!

Il

Il eſt vrai, car V. E. pardonnera aux Muſes leur fierté naturelle, ſur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueilliſſez vous-même; il eſt vrai que vous leur deviez de la reconnoiſſance. Elles ont commencé votre élévation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince qui a ſi bien ſû vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de ſon heureuſe éducation, par l'étendue & la variété des lumières qu'il a priſes dans leur commerce, par le goût qui lui marque ſi ſûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la conſtante protection qu'il leur accorde; elles ſont plus glorieuſes de ſes lumières & de ſon goût que de ſa protection même. Leur grande ambition eſt d'être connues.

Ainſi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles eſt une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme qui n'étoit célèbre que par elles; & quand V. E. lui envie en quelque ſorte cette diſtinction unique, combien ne la relève-t-elle pas?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre épouse, espèce de communauté inouie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siècle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guères avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-temps enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pouvoit

ou perſuader ou ébranler les rebelles. Il a eu l'art de ſe rendre néceſſaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurèle, à Plutarque, aux plus grands Hommes: il a lié ſon nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité; & pour ſurcroît de la récompenſe due à ſon mérite, ſon nom ſe trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui ſuccédant? Vous euſſiez pu nous favoriſer comme premier Miniſtre: mais un premier Miniſtre peut-il jamais nous favoriſer davantage, que lorſqu'il devient l'un d'entre nous? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard, & nous y ſerons d'autant plus ſenſibles, que vous nous les déguiſerez ſous l'apparence d'un intérêt commun.

Auſſi les applaudiſſemens que nous vous devions seront-ils déſormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il eſt facile de diſtinguer les voix de ceux qui admirent & de ceux qui aiment. Toute votre gloire eſt devenue la nôtre; & dans nos Annales particulières, qui, auſſi-bien que l'Hiſtoire générale

du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de vous, nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministère, dont jusqu'à présent Votre Eminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincues. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effet; il faut les faire jouer sans bruit, & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décèlent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite; ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie, & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les armes? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance? Le règne du feu Roi, si brillant

par une longue prospérité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenues, & habilement réparées; l'union de deux Monarchies dans sa Maison, défendue contre des efforts si violens & si opiniâtres; son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé; un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient; les équivoques des traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins ou toutes les passions; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des ennemis. Cependant un calme profond a régné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? de quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens; mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Régent du Royaume a pensé; son Ministre a pensé avec lui, & a exécuté. Les siècles suivans

en sauront davantage : fiez - vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils sauront, & c'est une connoissance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier, ils sauront quelle éloquence a secondé vos entreprises, combien elle étoit digne des matières & de vous; ils jouiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le temps présent ou votre modestie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par son seul mérite à cette dignité, célèbre à jamais par ses importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'éloquence, & en a laissé des modèles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raison : mais avec quelle noble vigueur employoit - il toutes les armes de la raison ! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, & elle n'a pu posséder un Orateur d'un caractère si rare; mais il falloit qu'elle lui pût opposer un rival

Jusqu'ici les traités de paix avoient

la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus de forces pour attaquer un ennemi commun; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes ses liaisons; & le desir sincère d'une tranquillité générale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, Monseigneur, qui en suivant les vues, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractère du Prince dépositaire du sceptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des traités de paix qui ne pouvoient produire que la paix : vous en avez ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins; & par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avez eu l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenue immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes

le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les Peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe ! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation ; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être, pour la première fois, ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sait si bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop long-temps. Mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier que ceux de religion, que chacun se

fait une loi de ſuivre tels qu'il les a conçus ; qui n'admettent point une modeſte déférence aux lumières ſupérieures d'autrui ; qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des conſidérations étrangères, mais même à d'autres intérêts de religion plus importans ; qui enfin ſemblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une conſtance reſpectable ? Malgré ces difficultés renaiſſantes à chaque inſtant, des vues ſages, & ſagement communiquées, des ſoins agiſſans avec circonſpection, mais toujours agiſſans, ont réuni les ſentimens de preſque tous les Prélats du Royaume ; & il nous eſt permis déſormais d'attendre une paix entière, où l'Egliſe n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ſes enfans.

C'eſt dans cette diſpoſition ſingulière des affaires générales que ſe fait le paſſage paiſible du plus glorieux règne qu'ait vu la France, à un règne également glorieux qu'elle eſpère. Nul obſtacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de ſoin par de ſi excellens Maîtres, ne ſe déployent dans

toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ſes Peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos deſirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent; & nos eſpérances, à force de ſe confirmer de jour en jour, ne ſont plus de ſimples eſpérances.

S'il étoit beſoin qu'elles s'accruſſent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque temps aux matières du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là, vous peſez à ſes yeux les forces de ſon Etat, & des différens Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'intérieur de ſon Royaume, & celui du reſte de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont pénétré; vous lui démêlez cette foule confuſe d'intérêts politiques, ſi diverſement embarraſſés les uns dans les autres; vous le mettez dans le ſecret des Cours étrangères; vous lui portez ſans réſerve toutes vos connoiſſances acquiſes par une expérience éclairée; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que

pense l'Académie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi; il me réservoit à une occasion singulière, où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelloient ici long-temps avant que vous y puissiez apporter tant de titres : personne ne savoit mieux que moi que vous y eussiez apporté ceux que nous préférerons toujours à tous les autres.



DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

RÉPONSE

De Monſieur DE FONTENELLE *à M.* NERICAULT DESTOUCHES, *lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe le 25 Août 1723.*

MONSIEUR,

ON ſait aſſez que l'Académie Françoiſe n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte; il lui ſuffit que des talens ſuccèdent à des talens, & que le même fonds de mérite ſubſiſte dans la Compagnie, quoique formée de différens aſſemblages. Si cependant il ſe trouve quelquefois plus de conformité dans les ſucceſſions, c'eſt un agrément de plus que nous recevons avec plaiſir des mains de la Fortune.

Nous avions perdu M. Campiſtron, illuſtre dans le genre dramatique ; nous retrouvons en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joui de ces ſuccès ſi flatteurs du Théâtre, où la louange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais fort impétueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Théâtre n'a pas été le même que celui de votre prédéceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique ; & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragédie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiècle, à un point qu'ils devoient être auſſi le déſeſpoir éternel des ſiècles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſez d'Ouvrages, qui, ayant paru ſur le Théâtre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des temps ; & auxquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favo-

rable, qu'à condition qu'il ne les reverroit plus. Mais ceux de M. Campiſtron ſe conſervent en poſſeſſion de leurs premiers honneurs. Son Alcibiade, ſon Andronic, ſon Tiridate vivent toujours; & à chaque fois qu'ils paroiſſent, les applaudiſſemens ſe rénouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naiſſance. Non, les campagnes où ſe moiſſonnent les lauriers n'ont pas encore été entièrement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres: & à l'égard du Théâtre en particulier, pourrions-nous le croire épuiſé dans le temps même où un Ouvrage ſorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle ſorte de beauté, paſſe les bornes ordinaires des grands ſuccès, & de l'ambition des Poëtes?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, auſſi difficile à manier, & peut-être plus, que le Tragique ne l'eſt avec toute ſon élévation, toute ſa force, tout ſon ſublime. L'ame ne ſeroit-elle point plus ſuſceptible des agitations violentes que des mouvemens doux? ne ſeroit-il point plus aiſé de la tranſporter loin

de ſon aſſiette naturelle, que de l'amuſer avec plaiſir en l'y laiſſant; de l'enchanter par des objets nouveaux & revêtus de merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers? Quoi qu'il en ſoit de cette eſpèce de différend entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile eſpèce de Comique eſt celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'eſt Comique que pour la raiſon, qui ne cherche point à exciter baſſement un rire immodéré dans une multitude groſſière; mais qui élève cette multitude, preſque malgré elle-même, à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a point ſenti dans le Curieux impertinent, dans l'Irréſolu, dans le Médiſant, le beau choix des caractères, ou plutôt le talent de trouver encore des caractères; la juſteſſe du Dialogue, qui fait qu'on ſe parle & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe; la nobleſſe & l'élégance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences néceſſaires du ſtyle familier?

De-là vient que vos Pièces ſe liſent, & cette louange ſi ſimple n'eſt pourtant

pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au Théâtre, on le puisse lire. Combien de Pièces fardées par la représentation ont ébloui les yeux du Spectateur; & dépouillées de cette parure étrangère, n'ont pu soutenir ceux du Lecteur? Les Ouvrages dramatiques ont deux Tribunaux à essuyer, très-différens, quoique composés des mêmes Juges; tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux, l'autre parce qu'il est trop tranquille: & un Ouvrage n'est pleinement assuré de sa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muses, MONSIEUR, vous a enlevé à elles pour quelque temps. Le Public vous a vu avec regret passer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelqu'autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du Génie Poëtique, qu'une opinion assez commune

commune condamne à se renfermer dans la Poësie. Et pourquoi veut-on que ce Génie soit si frivole ? Ses objets sont sans doute moins importans que des Traités entre des Couronnes : mais une Pièce de Théâtre, qui ne fera que l'amusement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes & de leurs passions, plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées, qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques Gens-de-Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires sérieuses ; j'en conviens : mais il y en a qui les fuient sans en être incapables, encore plus qui, sans les fuir & sans être incapables, ne se sont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matière à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'asyle d'une infinité de talens oisifs & abandonnés par la fortune ; ils ne font guères alors que parer, qu'embellir la Société : mais on peut les obliger à la servir plus utilement ; ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal DE RICHELIEU, notre Fondateur ; c'est ainsi qu'a pensé à votre

ſujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je ſuis en droit de vous dire, ſans craindre aucun reproche de préſomption, que notre commerce vous ſera utile. Les plus grands Hommes ont été ici, & n'en ſont devenus que plus grands. L'Académie a été en même temps une récompenſe de la gloire acquiſe, & un moyen de l'augmenter. Vous en devez être perſuadé plus que perſonne, vous qui ſavez ſi bien quel eſt le pouvoir de la noble émulation.



RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, au Discours de M.* DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE, *Secrétaire perpétuel, & l'un des Députés de l'Académie de Marseille, à la réception de Messieurs les Députés de cette Académie, au sujet de son adoption par l'Académie Françoise, le 19 Septembre 1726.*

MESSIEURS,

Si l'Académie Françoise avoit par son choix adopté l'Académie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous re-

viendroit de cette adoption ; nous recevrions avec plaisir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous savons trop nous-mêmes que c'est votre Académie qui a choisi la nôtre pour sa mère : nous n'avons sur vous que les droits que vous nous donnez volontairement; & à cet égard nous vous devons des remerciemens de notre supériorité.

Ce n'est pas que nous ne puissions nous flatter d'avoir quelque part à la naissance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première idée, celui qui s'en est donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur nécessaire pour commencer un ouvrage, est un homme que nos jugemens solemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres, encore plus grand que celui qu'il tenoit de son heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de suite, & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique jusqu'à présent. Et combien un pareil honneur, aussi singulier en son espèce, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide ? combien Pindare l'eût-il célébré ! Nos Loix ne donnoient pas

à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des priviléges dans sa Patrie : mais lui, il a voulu multiplier dans sa Patrie, il a voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté, le crédit qui vous a obtenu de l'autorité royale les graces nécessaires pour votre établissement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Académie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse & si simple, vous ne laissez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'armée qui rendit à la France la supériorité des armes qu'elle avoit perdue ; & qui ensuite, par une glorieuse paix dont il fut le Négociateur, termina cette même guerre qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que, pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Académicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content de pouvoir être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de recher-

cher des raisons qui vous liassent à l'Académie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites ? Attendez de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Académie sera plutôt une sœur de la nôtre qu'une fille. Cet Ouvrage que vous vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un présent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chez les Anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déjà vu naître des Académies dans quelques Villes du Royaume ; & l'Académie de Marseille qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espèce de production ne s'arrête point. Si lorsque le grand Cardinal DE RICHELIEU eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pu croire que l'esprit d'imitation & de mode, si reproché à notre Na-

tion, agiſſoit; & s'il eût agi, il eſt certain qu'il ne ſe fût pas ſoutenu. Mais les Académies nées après l'Académie Françoiſe, ſont nées en des temps aſſez différens. Ce n'eſt donc plus une mode qui entraîne la Nation : une inutilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement, parce qu'elle ne regarde que l'eſprit; & en récompenſe elle ſe fait toujours ſentir : la pure raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes ; il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Royaume s'étoient diſputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des titres ? quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS ? Marſeille étoit ſavante & polie dans le temps que le reſte des Gaules étoit barbare ; car il n'eſt pas à préſumer que le ſavoir des Druides y répandît beaucoup de lumières. Marſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non-ſeulement par le ſang, mais par le génie. Il eſt ſorti de la Provence, ſou-

mise à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philosophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poësie Françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première? Alors la Nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur; l'Art, les Règles, l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'esprit sans culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie; ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle, & le grand Pétrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des prédécesseurs respectables. La gloire de Pétrarque peut

encore

encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit : il fut inſpiré par une Provençale. Vous aviez auſſi dans ces mêmes ſiècles une Académie d'une conſtitution ſingulière : le ſavoir, à la vérité, n'y dominoit pas ; mais en ſa place l'eſprit & la galanterie. L'élite de la nobleſſe du Pays, tant en hommes qu'en femmes, compoſoit la fameuſe Cour d'Amour, où ſe traitoient avec méthode & avec une eſpèce de régularité Académique, toutes les queſtions que peuvent fournir ou les ſentimens ou les aventures des Amans ; queſtions ſi ingénieuſes pour la plupart, & ſi fines, que celles de nos Romans modernes ne ſont ſouvent que les mêmes, ou ne les ſurpaſſent pas : mais il eſt vrai que ſur ces ſortes de ſujets, l'étude des Anciens & les Livres ne ſont pas ſi néceſſaires. Vous n'avez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres : mais avec ceux qui ne font pas valoir leur nobleſſe, on eſt d'autant plus obligé à s'en ſouvenir & à faire ſentir qu'on s'en ſouvient. Une ancienne poſſeſſion d'eſprit eſt certai-

nement un avantage. Ou c'eſt un don du climat, s'il y en a de privilégiés : & quel climat le devroit être plus que le vôtre ? ou c'eſt un motif qui anime & qui encourage ; c'eſt une gloire déjà acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſez indifféremment en tous lieux, périſſent faute d'être cultivés ! Les Académies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin ; elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés : mais chez nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome ; & qui ſait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces ?

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, à Monsieur* MIRABAUD, *lorsqu'il y fut reçu le 28 Septembre 1726.*

MONSIEUR,

ON craint quelquefois que les Lettres ne conservent pas encore long-temps dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis; il semble qu'elles ne soient plus assez considérées : & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles, peut leur être nuisible. Beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer; & dès que l'esprit ne s'élève plus, on croit qu'il tombe. La prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur; car nous pouvons sans

trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoise est à remplir, quel est notre embarras ? c'est le nombre des bons sujets. Nous perdons Monsieur le Duc de la Force, qui joignoit à une grande naissance & à une grande dignité plus de goût pour toute sorte de littérature que la naissance & les dignités n'en souffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'osoit en laisser voir; & aussi-tôt notre choix est balancé entre plusieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre est si grand par rapport à l'espèce dont ils sont, qu'il fait presque une foule. Vous avez été choisi, MONSIEUR; mais dans la suite vous vous donnerez vous-même pour Confrères ceux qui ont été vos rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle traduction de la Jérusalem du Tasse qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans consacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Tasse est le troisième. Il faut que les Nations les plus jalouses de leur

gloire, les plus fières de leurs succès dans toutes les autres productions de l'esprit, cèdent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms sont, sans comparaison, plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms. Les Auteurs célèbres des siècles passés ressemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voient presque jamais, & dont l'autorité n'en est pas moins révérée. Vous avez appris aux François combien étoit estimable ce Poëte Italien qu'ils estimoient déjà tant : dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par-tout; par-tout il a été applaudi : les hommes ont trouvé dans son Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse : il perdoit les charmes de la Poësie; il perdoit les graces de sa langue; il perdoit tout, si vous ne l'eussiez dédommagé : le grand, l'agréable, tout eût disparu par un style, je ne dis pas foible & commun, mais peu élevé & peu élégant. Aussi le Public a-t-il bien

ſu démêler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos louanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Académie.

Voilà votre titre, MONSIEUR; & nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un Prince, la ſeconde tête de l'Etat. Ces grandes protections ſont une parure pour le mérite ; mais elles n'en ſont pas un : & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de réſiſtance, oſons le dire, elles déshonorent le mérite lui-même. Tous les ſuffrages auront été unanimes : mais quelle triſte unanimité ! On aura été d'accord, non à préférer celui qu'on nomme, mais à redouter ſon Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avez le bonheur d'appartenir à un Prince, dont la modération, dont l'amour pour l'ordre & pour la règle, qualités ſi rares & ſi héroïques dans ceux de ſon rang, vous ont ſauvé l'inconvénient d'être protégé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons ſenti qu'il ne permettoit pas à ſon grand

nom d'avoir tout ſon poids naturel : & le moyen d'en douter, après qu'il avoit déclaré expreſſément qu'il aimoit mieux que ſa recommandation fût ſans effet, que de gêner la liberté de l'Académie ? Il ſavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit ſe fier à vos talens, & à la connoiſſance que nous en avions : mais un autre en eût été d'autant plus impérieux, qu'il eût été armé de ſa raiſon & de la juſtice. Nous avons droit d'eſpérer, ou plutôt nous devons abſolument croire qu'un exemple parti de ſi haut ſera déſormais une loi, & votre élection aura eu cette heureuſe circonſtance d'affermir une liberté qui nous eſt ſi néceſſaire & ſi précieuſe.

J'avouerai cependant, & peut-être, MONSIEUR, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon ſuffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait auſſi libre que ceux du reſte de l'Académie. Vous ſavez qui m'a parlé pour vous. On en eſt quitte envers la plus haute naiſſance pour les reſpects qui lui ſont dûs : mais la beauté & les graces qui ſe joignent à cette naiſſance ont des droits encore plus puiſſans, & principalement les graces d'une ſi grande

jeunesse, qu'on ne peut guères les accuser d'aucun dessein de plaire, quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnez à deux jeunes Princesses toutes les connoissances qui leur conviennent : en même temps que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux, ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins ; & je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous, ne vous seront pas inutiles à vous-même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge & à leur délicatesse naturelle, vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une sécheresse & d'une dureté trop ordinaires au savoir; & d'un autre côté, les personnes de ce rang, quand elles sont nées avec de l'esprit, ont une langue particulière, des expressions, des tours que les Savans seroient trop heureux de pouvoir étudier chez elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour

une élégance naïve, pour une ſimplicité fine & piquante, pour le ſentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'eſprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que partout ailleurs, graces à la forme de notre Société ; & de-là nous viennent des avantages dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaiſſer, ou de ſe diſſimuler le prix. La perfection en tout genre conſiſte dans un mélange juſte de qualités oppoſées, dans une réunion heureuſe qui s'en fait malgré leur oppoſition. L'Eloquence & la Poëſie demandent de la vivacité & de la ſageſſe, de la délicateſſe & de la force; & il arrive que l'Eſprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent aſſez également, eſt un réſultat plus accompli de différens caractères. L'Académie croira avoir bien rempli ſa deſtination, ſi par ſes ſoins & par ſes exemples elle réuſſit à perfectionner ce goût & ce ton qui nous ſont particuliers; peut-être même ſuffira-t-il qu'elle les maintienne.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Monsieur* L'EVÊQUE DE LUÇON, *lorsqu'il fut reçu à l'Academie Françoise le 6 Mars 1732.*

MONSIEUR,

IL arrive quelquefois que, sans examiner les motifs de notre conduite; on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre. Il est vrai que vous portez un beau nom; il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable : on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit presque un droit héréditaire ; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avez traité des matières, qui, très-épineuses par elles-mêmes ; le sont devenues encore davantage par les circonstances présentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes : mais ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y règne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne sait pas trop en quoi consiste notre mérite académique ; mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde où vous êtes né, & où vous avez vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation & les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser :

mais l'Académie eſt bien-aiſe que ſes Membres les méritent, elle que ſon nom d'Académie Françoiſe engage à cultiver ce qui eſt le plus particulier aux François, la politeſſe & les agrémens.

Ici, MONSIEUR, je ne puis réſiſter à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaiſir que votre commerce faiſoit à un nombre de perſonnes mieux choiſies; & je rendrois graces avec beaucoup de joie au ſort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoiſſance, ſi ce même ſort ne me chargeoit auſſi d'une autre fonction très-douloureuſe & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illuſtre prédéceſſeur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuie ſur tout ce qui cauſe mes regrets, & que je mette du ſoin à rendre la plaie de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaiſir à dire ce que l'on ſent: mais il faudroit le dire dans cette Aſſemblée d'une manière digne d'elle, & digne du ſujet; & c'eſt à quoi je ne crois pas

pouvoir ſuffire, quelque aidé que je ſois par un tendre ſouvenir, par ma douleur même, & par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus ſouvent on eſt étrangement borné par la Nature. On ne ſera qu'un bon Poëte, c'eſt être déjà aſſez réduit: mais de plus, on ne le ſera que dans un certain genre; la chanſon même en eſt un où l'on peut ſe trouver renfermé. M. de la Motte a traité preſque tous les genres de Poëſie. L'Ode étoit aſſez oubliée depuis Malherbe; l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulières qu'elle impoſe avoient cauſé ſa diſgrace, quand un jeune inconnu parut ſubitement avec des Odes à la main, dont pluſieurs étoient des chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les ſiennes eſt toujours Pindare, Anacréon eſt toujours Anacréon, & ils ſont tous deux très-oppoſés. M. de la Motte, après avoir commencé par être Pindare, ſut devenir Anacréon.

Il paſſa au Théâtre Tragique, & il y fut univerſellement applaudi dans trois Pièces de caractères différens. Les Machabées ont le ſublime & le majeſtueux,

qu'exige une Religion divine; Romulus repréſente la grandeur Romaine naiſſante, & mêlée de quelque férocité; Inés de Caſtro exprime les ſentimens lès plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puiſés dans le ſein de la Nature. Auſſi l'hiſtoire du Théâtre n'a-t-elle point d'exemple d'un ſuccès pareil à celui d'Inés. C'en eſt un grand pour une Pièce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles. Inés n'a peut-être pas eu un ſeul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le deſir de la voir renaiſſoit après la curioſité ſatisfaite.

Un autre Théâtre a encore plus ſouvent occupé le même Auteur; c'eſt celui où la Muſique s'uniſſant à la Poëſie, la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux eſclavage. De grands Poëtes ont fièrement mépriſé ce genre, dont leur génie, trop roide & trop inflexible les excluoit; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux que c'eſt un genre très-difficile. M. de la Motte eût été auſſi en droit de le mépriſer : mais il a fait

mieux, il y a beaucoup réussi. Quelques-unes de ses Pièces, car, fussent-elles toutes d'un mérite égal, le succès dépend ici du concours de deux succès; l'Europe Galante, Issé, le Carnaval de la Folie, Amadis de Grèce, Omphale, dureront autant que le Théâtre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se ménage pour ses besoins.

Dans d'autres genres que M. de la Motte a embrassés aussi, il n'a pas reçu les mêmes applaudissemens. Lorsque ses premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point passé par de foibles essais, propres seulement à donner des espérances : on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration. Mais dans la suite on se tint sur ses gardes : on l'attendoit avec une indisposition secrète contre lui ; il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre un justice entière. Il fit une Iliade, en suivant seulement le plan général d'Homère, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homère sans l'adorer. Il donna un recueil de Fables, dont il avoit inventé la plupart des sujets ; & on demanda

pourquoi il faisoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raisons on prit la résolution de ne lire l'Iliade ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu-à-peu sur les Fables, & je puis être témoin qu'un assez grand nombre de personnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses; car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas jusqu'ici se relever; & je dirai le plus obscurément qu'il me sera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche, & peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une espèce de devoir; on ne lit les Modernes que pour le plaisir, & malheureusement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige des Comédies qui, quoiqu'en prose, appartiennent au génie poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de prose, pour être élevée à la dignité de

de Pièce en Vers, si cependant c'étoit une dignité selon lui; mais enfin c'étoit toujours un nouveau style auquel il savoit se plier.

Cette espèce de dénombrement de ses Ouvrages poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ses Pseaumes & de ses Cantates spirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Pièces galantes enfantées par l'Amour, mais par un Amour d'une espèce singulière, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, & sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un Poëte si universel qu'un seul genre, la Satyre; & il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthousiasme involontaire qui le saisît, une fureur divine

qui l'agitât; c'étoit ſeulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'eſprit. Quoi ! ce qu'il y aura de plus eſtimable en nous, ſera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous ſans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'inſtinct des animaux? Car cet enthouſiaſme & cette fureur bien expliqués, ſe réduiront à de véritables inſtincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable ſeulement en ce qu'elles le font ſans l'avoir médité & ſans le connoitre. Eſt-ce-là le modèle que nous devons nous propoſer; & ſerons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, MESSIEURS; vous ſavez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthouſiaſme pour la Poëſie; mais qu'il faut en même temps une raiſon qui préſide à tout l'Ouvrage, aſſez éclairée pour ſavoir juſqu'où elle peut lâcher la main à l'enthouſiaſme, & aſſez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte ſi rare; il ſe forme de deux

contraires heureusement unis dans un certain point, non pas tout à-fait indivisible, mais assez juste. Il reste un petit espace libre où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut desirer un peu plus ou un peu moins : mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite, & qui veulent juger sainement, n'insistent guères sur ce plus ou ce moins qu'ils desireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je fais ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit assez souvent ses idées dans des sources assez éloignées de celle de l'Hiprocrène, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique solides; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la Métaphysique, même dans la Philosophie. Quantité de gens ne se trouvoient plus en pays de connoissance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zéphyrs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables & faciles riens de la Poësie ordinaire. Un Poëte si peu frivole, si fort de choses, ne pouvoit pas être un Poëte; accusation plus injurieuse à la Poësie qu'à lui. Il s'est répandu depuis

un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avoit guères éclairé nos Ancêtres; & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumière, & n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien su cueillir les fleurs du Parnasse; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits? seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité? Non, MESSIEURS; non, je ne puis m'y résoudre: leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont espéré, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un

retour réglé de critiques injurieuſes. Je ſais cependant que, même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelque impreſſion : on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire ne ſont que très-paſſagères ; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes Cenſeurs commencent déjà à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louanges ſur ſon ſujet, on lui a accordé un premier rang dans la Proſe, pour ſe diſpenſer de lui en donner un pareil dans la Poëſie ; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Proſe, lui qui avec un eſprit nourri de réflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées, avoit une force, une nobleſſe, & une élégance ſingulière d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire ?

Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pu guères profiter ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un neveu, dont les soins constans & perpétuels pendant vingt-quatre années qu'il a entièrement sacrifiées à son oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin, & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être savant; mais sa gloire en redouble. Il feroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un assez fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur-tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont; mais on sent

aussi, & le plus souvent sans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être : les dons les plus éclatans de la Nature ne sont guères plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Physicien, ni Géomètre, ni Théologien ; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes sciences qu'il avoit recueillies çà & là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avoient germé dans sa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits surprenans par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du ressort de la raison étoit du sien ; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talens particuliers, qui sont des espèces de prisons souvent fort étroites d'où un génie ne peut sortir, seroient-ils inférieurs à cette raison universelle qui contiendroit tous les talens, & ne seroit assujettie par aucun, qui d'elle-même ne seroit déterminée à rien, & se porteroit également à tout ?

L'étendue de l'esprit de M. de la Motte embrassoit jusqu'aux agrémens de la conversation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agréables même dans leurs Ouvrages, ont été souvent privés, à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agréables par le contraste perpétuel de leurs Ouvrages & d'eux-mêmes. Pour lui, il apportoit dans le petit nombre de ses Sociétés une gaieté ingénieuse, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture, de sa fidélité dans le commerce, de son attachement à ses devoirs; sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands Héros des Lettres. Ils sont sujets ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus

en

en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit ; il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans le talent d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent ; & comment l'auroient-ils pu ? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant si recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévère dans le particulier pour instruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles ; il savoit que le beau ou l'agréable sont rares, mais non pas uniques : ce qui étoit le moins selon ses idées particulières, n'en avoit pas moins droit de le toucher ; & il se présentoit à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne & qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un Auteur qui se rend aimable dans

ſes Ouvrages, eſt au deſſus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célèbres incidens de la querelle ſur Homère, fut celui où l'on vit paroître dans la lice, d'un côté le Savoir ſous la figure d'une Dame illuſtre ; de l'autre l'Eſprit, je ne veux pas dire la Raiſon, car je ne prétends point toucher au fond de la diſpute, mais ſeulement à la manière dont elle fut traitée. En vain le Savoir voulut ſe contraindre à quelques dehors de modération, dont notre ſiècle impoſe la néceſſité ; il retomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, & laiſſa échapper de l'aigreur, de la hauteur & de l'emportement. L'Eſprit au contraire fut doux, modeſte, tranquille, même enjoué, toujours reſpectueux pour le vénérable Savoir, & encore plus pour celle qui le repréſentoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas ſi loin, & ſon caractère naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je ſens bien, MESSIEURS, que je viens de faire un Eloge peu vraiſem-

blable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai ; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long Discours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fusse échappé à parler aussi long-temps, je le prierois de terminer la Séance selon sa coutume par quelqu'une de ses productions, & vous ne vous seriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.



LETTRE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Messieurs les Auteurs du Journal des Savans.*

MESSIEURS,

ON a mis à la tête d'une nouvelle édition des Œuvres de M. Boileau Despréaux en 1740, *Bolæana ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolæana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal, qui me donnera auprès du Public un passeport favorable.

Voici comme parle M. Despréaux dans le *Bolæana*, p. xvij : *Tout ce qui s'est trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lully étoit pressé par le*

Roi de lui donner un Spectacle : Corneille lui avoit fait, disoit-il, *un Opéra où il ne comprenoit rien ; il auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire : Monsieur, que voulez-vous dire par ces Vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? A quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opéra fut réformé presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lully crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me compter trois cents louis. Je lui dis : Monsieur, êtes-vous assez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma postérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra : mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opéra pour mon argent.*

La Pièce de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.

Ne serez-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception du Prologue, d'un morceau fameux qui

ouvre le quatrième Acte : *Quel spectacle charmant pour mon cœur amoureux*, &c. & de ce qu'on appelle dans les Opéra *Canevas*, de petits Vers faits sur les airs, & qu'on met dans les divertissemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Despréaux dans tout Bellerophon, c'est-à-dire dans toutes les Scènes ? Je le dis à vous, Messieurs, & au Public, parce que je le sais de l'Auteur même, qui n'est point M. Corneille, qui est encore vivant, & qui se déclarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il sait bien sûrement, il n'a pas une certitude si absolue sur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandez d'où peut venir la différente certitude de cet Auteur sur les différentes parties d'un même Ouvrage, voici le fait un peu mieux développé. Il n'est pas fort intéressant par lui-même, mais il semble qu'il le devienne un peu par les circonstances présentes.

M. Lully, fatigué du déchaînement continuel de M. Despréaux & de tous ses amis contre les Opéra de Quinault, dont il n'avoit jamais senti, ou, pour en parler plus modérément, voulu

ſentir le talent ſingulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant auſſi que la recette de ſon Théâtre n'en ſouffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opéra, ſur lequel il demandoit la permiſſion de conſulter M. Deſpréaux pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goûtoit pas trop cette ſorte de travail; il s'aviſa de mettre en ſa place, mais ſans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Deſpréaux, & où il eſt vrai que le nom du Magicien Amiſodar, qui eſt heureux & ſonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur exécuta tout ce plan dans ſa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient ſe faire qu'à Paris de concert avec le Muſicien, parce que les paroles y ſont aſſujetties à des airs de mouvement placés dans les divertiſſemens. Tout le reſte eſt de lui ſeul, hormis les endroits qui ont été marqués: mais il n'y a nulle apparence que M. Deſpréaux ait eu la moindre part à ces endroits-là; & quand il les revendiqueroit poſitivement, on ne le croi-

roit pas, si l'on connoissoit son style. Pour M. Corneille, il permit à l'Auteur caché de se découvrir, & de se vanter s'il vouloit; & il lui eût laissé volontiers jusqu'au plan de la Pièce. Son extrême modestie, que je ne prétends pas exalter par un si petit sujet, a été très-connue, & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un Corneliana, il seroit un beau contraste avec le Boloeana.

Le récit de M. Despréaux insinue que M. Corneille avoit porté à Lully un Opéra tout fait, & dit nettement que cet Opéra étoit si mauvais, que Lully *auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit;* que les Vers en étoient si obscurs, que M. Despréaux en demandoit avec *sa cordialité ordinaire* l'explication, que M. Corneille, son humble Disciple, lui donnoit, après quoi il corrigeoit; & qu'ainsi l'Opéra fut *réformé presque d'un bout à l'autre.*

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Despréaux, que la Pièce fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte; que si le premier Acte eût été en style d'Exploit, jamais Lully n'en auroit de-

mandé un second ; que les Vers envoyés de Province sont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés, à quelques changemens près, légers & rares, faits en faveur du chant ; & que jamais ces Vers-là n'ont été blâmés par l'obscurité. On peut, si l'on veut, recommencer à les examiner sur ce point. A en croire le narré de M. Despréaux, il auroit fallu faire une refonte générale de cette malheureuse Poësie, & il ne seroit pas possible qu'elle ne se sentît encore beaucoup d'avoir été galimathias dans son origine.

Lully, dit M. Despréaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille, & voulut me compter trois cents louis.* La réponse fut telle qu'elle devoit être. M. Despréaux n'avoit garde de prendre une rétribution d'Ouvrages qu'il avouoit être d'*autrui*. Mais il reste une difficulté qui ne paroît pas méprisable. Je sais, mais très-certainement, que le même Lully compta la même somme à M. Corneille ; il vouloit donc payer deux fois. Payer six cents louis au lieu de trois cents que lui avoit coûté jusques-là chaque Opéra de Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver auſſi que l'offre *de la Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra pour lui & pour toute ſa poſtérité*, pèche beaucoup par le même endroit. Quoi ! Lully trouveroit ſi merveilleuſes les paroles de Bellerophon ? Il lui en avoit pourtant déjà paſſé par les mains beaucoup d'autres qui aſſurément valoient mieux, & il s'y connoiſſoit. Quoi ! il vouloit acheter ſi cher la ſimple inſpection de M. Deſpréaux ſur les Opéra futurs ? Mais le fait eſt qu'après Bellerophon il retourna auſſi-tôt à ce Quinault ſi mépriſé par Deſpréaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raiſon. En effet, je ſais très-bien, car c'eſt toujours ici ma façon de ſavoir, que M. Lully ne fut nullement content des idées & des vues que M. Deſpréaux propoſoit ſur tout ce qui appartient à la conduite du Théâtre, à la manière de préparer, d'ordonner, de filer les Scènes, &c. Il ne s'agiſſoit point-là de donner des ridicules ; il n'étoit point dans ſon élément.

Il y étoit ſi peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand mor-

ceau qu'on a tranfcrit ici, que les Opéra *parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la paſſion*; il ajoute : *Je n'ai vu que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de paſſion.*

> L'amour trop heureux s'affoiblit ;
> Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le véritable Auteur de ces Vers-là, qui, après avoir vu Cadmus, Alcefte, Théfée, Atis & Ifis, où il n'y avoit point de traits de paſſion, a trouvé le fecret d'en mettre quelques-uns dans fon Opéra ! Difons encore plus à fon honneur ; M. Defpréaux ne donne pas feulement cette préférence à Bellerophon fur les Opéra qui l'ont précédé, mais fur tous ceux qui l'ont fuivi, foit de Quinault, foit de plufieurs autres, jufqu'en 1711, époque de la mort de M. Defpréaux : car l'expreſſion eſt tout-à-fait générale ; & on peut entendre que de tous les Opéra qui ont paru jufqu'en 1711, Bellerophon *eſt le ſeul où il y ait quelques traits de paſſion.* Sérieufement cette exceſſive prédilection de M. Defpréaux pour Bellerephon, marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part ; &

on conjectureroit même légitimement que ces Vers sont de lui, puisqu'il les a loués, si le contraire n'étoit bien certain.

Au fond, ces deux Vers ne sont pas proprement un trait de passion, mais une réflexion de personne passionnée, & même, si l'on vouloit, de personne qui ne le seroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon:

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer!

vaudroient peut-être mieux dans le même genre: mais un grand nombre d'autres Opéra, & sur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matière avant que d'en parler.

Je sens, Messieurs, que me voilà descendu à des bagatelles indignes de votre Journal; je vous en demande pardon: mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves. M. Despréaux dit, p. lv, que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raison-*

nable, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux différentes Pièces, dont l'un eſt :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

& l'autre :

Je la tue ; & c'eſt vous qui me le faites faire.

Le premier a un ſens louche & eſt une eſpèce de galimathias, dit M. Deſpréaux. Il eſt vrai ſeulement que le Vers eſt un peu louche pour un Grammairien vétilleux : mais à ce petit défaut près, il eſt très-beau, d'un ſens fort net & bien éloigné du galimathias.

Le ſecond donne beau jeu à tous les Plaiſans du Parterre, cela eſt vrai ; & ils ont d'autant plus beau jeu, que M. Deſpréaux leur fait l'honneur de ſe mettre de leur nombre.

Je crois deviner la ſource de ſon extrême injuſtice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Verſificateur, pourvu cependant que cette louange ſe renferme dans ſes beaux jours, dont la différence avec les autres eſt bien marquée, & faiſoit ſouvent dire *Hélas !* & *Hola !* Mais il n'étoit pas grand Poëte, ſi l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait,

qui invente, qui crée. La vraie Poësie d'une Pièce de Théâtre, c'est toute sa constitution inventée & créée ; les Vers n'en sont qu'un ornement, quoique d'un grand prix ; & Polieucte ou Cinna en Prose seroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Despréaux ne l'est point à cet égard ; ou s'il l'est, j'en laisse évaluer le degré à ses plus grands admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Versificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vue du côté de l'art du Théâtre, qu'on lui en découvre plus qu'à son aîné même, & que sur ce point son exemple est plus instructif. On avoue qu'en général il a trop négligé la Versification. Il figurera, si l'on veut, avec le Poussin, excellent dans la composition & l'ordonnance de ses Tableaux, mais foible dans la partie du coloris. Malheureusement M. Despréaux se connoissoit mieux en Versification qu'en toute autre chose ; & voulant faire son métier, il a attaqué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce métier, qui lui étoit si cher, comment l'a-t-il fait ? car il est bon de

ſe repréſenter cela un peu plus en détail. Il n'a compté pour rien un grand nombre de Tragédies, telles que Stilícon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Eſſex, *&c.* & de Comédies, comme D. Bertrand de Cigaral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, *&c.*; Pièces dont quelques-unes ſubſiſtent encore au Théâtre avec applaudiſſement. Il n'a pas ſenti le mérite ſingulier de ces Pièces-là par la conduite qui y règne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Verſification qu'il ſeroit aiſé de montrer; & ſur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui eſt beau, il prononce du haut de ſon Tribunal, ſans aucune reſtriction, ſans aucun adouciſſement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raiſonnable.* Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le répétant dans ſes propres termes.

Je m'en tiens-là, Meſſieurs, à ce qui eſt purement littéraire; & je ne dis rien des bienſéances, des loix de la ſociété, des mœurs honnêtes extrêmement bleſſées dans tout ceci. Il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que cette morale rigide dont M. Deſpréaux fai-

ſoit profeſſion, s'accommode auſſi peu de ſes Satyres que des Chanſons de l'Opéra. Ce ſeroit même une choſe curieuſe, que de bien rechercher quel caractère réſulte de tous les traits rapportés dans le *Bolœanâ*, qui eſt cependant un monument élevé à ſa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'intéreſſe, & ne me pique point de l'imiter.

Je ſuis avec reſpect, &c.

P. S. J'ai ſuppoſé, Meſſieurs, que le *Bolœana* étoit vrai; que c'étoit véritablement M. Deſpréaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce ſeroit de l'Auteur du *Bolœana* que je me plaindrois; & tous ceux qui s'intéreſſent à la mémoire de M. Deſpréaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.



DISCOURS

DISCOURS

Prononcé par Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen & Directeur de l'Académie Françoise, à l'ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août 1741.*

MESSIEURS,

AVANT que de faire en public les fonctions de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une loi toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre vous à votre tête; & vous avez voulu me déférer cette dignité indépendamment du sort, en considération des cinquante années que je compte présentement depuis ma réception. Un demi siècle passé parmi vous, m'a fait un mérite : mais je l'avouerai, MESSIEURS; je me flatte d'en

avoir encore un autre, & plus considérable, & qui vous a plus touchés; c'est mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de temps pour la bien connoître. Je dirai plus; ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous entrer ici, tous naître dans ce Monde Littéraire, & il n'y en a absolument aucun à la naissance de qui je n'aie contribué. Il m'est permis d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verroit des enfans fort élevés au dessus de lui, & qui n'auroit guères d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'hommes que Nestor avoit vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvellée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous singulièrement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succédé les uns aux autres; & en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les temps de prétendre à l'immortalité, selon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance!

Tantôt la Poësie, tantôt l'Eloquence, tantôt l'Esprit, tantôt le Savoir ont eu la plus grande part à ce composé, toujours égal à lui-même & toujours divers; & j'ose prédire sur la foi de ma longue expérience qu'il ne dégénérera point, & soutiendra cette haute & noble prétention dont il s'est fait un devoir.

J'ai vu aussi, & de fort près, & long-temps, une autre Compagnie célèbre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une nécessité absolue, mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres Confrères, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il lui seroit possible, le goût de ces sciences abstraites & élevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue sacrée, entendue des seuls Prêtres & de quelques Initiés. Leur nouveau Législateur vouloit qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit, la Langue commune; & il me fit l'hon-

neur de me prendre ici pour être leur Interprète, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

Cet art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Académie Françoise ne s'occupe que des mots : mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées, difficiles à saisir & à rendre précisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions académiques, mais par l'assemblage bizarre en apparence d'une infinité de hazards compliqués; & cependant il y règne au fond une espèce de Métaphysique fort subtile qui a tout conduit; non que les hommes grossiers qui la suivoient, se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnue : mais rien ne s'établissoit généralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des Esprits; &

c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos délibérations. Elles ne font plus qu'avec assez de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même manière à-peu-près qu'un homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue qu'un enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Académie, est de développer dans notre Langue cette Métaphysique qui se cache, & ne peut être apperçue que par des yeux assez perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences, pourvu qu'on l'y applique de la manière qui leur convient; & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce savoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, & se laisser

amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, MESSIEURS, car je cesse enfin d'abuser des priviléges de Nestor, c'est l'Académie Françoise qui m'a formé la première; c'est elle qui en mettant mon nom dans sa Liste, y a la première attaché une certaine prévention favorable; c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Sociétés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La cérémonie du renouvellement des vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains Corps; & si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la première place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si long-temps. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce troisième Volume.

Fin de la Table.


BIBL